

L'Exécuteur [197]

– Echec et mat pour un pourri

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



**ECHEC ET MAT
POUR UN POURRI**

par **Don Pendleton**

VALUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**ÉCHEC ET MAT
POUR UN POURRI**



PROLOGUE

Dans la nuit immobile, la chaleur humide et étouffante pesait lourdement sur les épaules du major Trevor Eames, l'empêchant de respirer convenablement.

Pourtant, alors qu'il était plus de 2 heures du matin, qu'il avait travaillé sans interruption au cours des trente dernières heures et qu'il avait déjà quatre piña coladas dans le nez, il était pleinement éveillé. Tout, autour de lui, avait même une vivacité et une intensité exceptionnelles. Tous ses sens étaient incroyablement sensibles. Cette hyperexcitation n'avait rien à voir avec la fatigue physique, et assez peu avec la victoire qu'il célébrait en compagnie de ses compagnons de table. C'était un triomphe personnel, un vieux rêve qui deviendrait bientôt réalité.

Quelque chose d'incroyablement dangereux, de totalement criminel et d'immensément profitable.

Trevor Eames avait passé les deux dernières semaines sur le chantier naval, tout proche, de Las Cruces, à ramper dans les fonds de cales d'un tout nouveau navire, une sorte de hors-bord géant de presque soixante-dix mètres, arme de lutte d'un genre inédit contre le trafic de drogue. Il avait fallu travailler dur pour que le système électronique commandant les deux moteurs diesel jumeaux de six mille chevaux soient prêts à fonctionner pour le lancement du bateau, ce matin même à 9 heures – soit dans sept heures, maintenant.

L'inconfort qu'il avait enduré dans le ventre du vaisseau, exigü et brûlant, n'était pas le pire. Le pire, c'était sans doute qu'un ingénieur-conseil en informatique comme lui, payé cent vingt dollars de l'heure, ait une fois de plus été obligé de s'astreindre pour l'essentiel à un travail de petite main, consistant à inspecter et ressouder l'un après l'autre des milliers de branchements électroniques complexes, codifiés par couleurs et soudés à la va-vite par le sous-traitant mexicain. Tant de négligence l'avait empli de rage et n'avait fait que renforcer sa détermination. Il aurait suffi d'un mauvais branchement pour que le premier démarrage des moteurs Indexcon Marine à quatre millions de dollars soit une catastrophe.

Mais il n'y avait plus d'inquiétude à avoir de ce côté. Le lancement prévu aurait bien lieu ce matin. L'enjeu était d'importance, pour le gouvernement mexicain. Grâce aux centaines de millions de dollars

venus des États-Unis, et avec l'aide technologique d'entreprises privées des deux nations, les dirigeants du pays espéraient bientôt disposer de quatre bateaux ultra-rapides opérationnels, qui leur permettraient d'étrangler tout le trafic maritime des narcotiques entre le Mexique et les États-Unis. Mais l'enjeu dépassait cette seule lutte contre la drogue : tous les entrepreneurs et sous-traitants concernés, qu'ils soient américains ou mexicains, disposaient là d'un marché potentiel des plus lucratifs. Car la marine mexicaine entendait bien vendre par la suite des répliques de son nouveau poursuiveur à tous les pays d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud. Lesquels, grâce aux subventions que les États-Unis leur versaient pour lutter contre la drogue, pouvaient se permettre de tels achats...

Mais tout cela n'arriverait pas. Car, si les choses se passaient comme prévu, dans environ douze heures, le *Bernardo Chinle*, prototype de ces navires d'avant-garde, coulerait comme une pierre, loin au large, et son épave ne serait jamais retrouvée. L'amiral Fuentes et son équipage – dont Eames faisait partie – seraient présumés tous perdus en mer. Eames, bien sûr, serait sain et sauf, au contraire des autres, mais personne n'aurait l'idée de le chercher.

Tant mieux. Car il mènerait une nouvelle vie, une existence amplement facilitée par les six millions de dollars que lui verserait le cartel de Don Jorge Luis Samosa si cette mission réussissait.

Peu à peu, Eames reprit conscience du monde qui l'entourait. Il était en compagnie d'Albright et Ben-David, deux de ses collègues, dans une boîte située au sein du vieux Mazatlán, et non dans la partie de front de mer où se concentraient tous les hôtels et restaurants touristiques. Ils avaient préféré aller fêter la fin de leur chantier au El Gato Negro, une boîte de nuit beaucoup moins recommandable, où Albright avait ses habitudes.

En fait de boîte de nuit, c'était dans un jardin intérieur que tout se passait. Une cour immense dans laquelle les tables étaient disposées en demi-lune, face à une petite scène. Le long du mur de droite, sous une tonnelle de bougainvillées, il y avait un bar et un comptoir de service pour la cuisine. Le parfum des cigares et des bâtons d'encens qui brûlaient, mêlé à celui de la friture, des épices et des alcools forts renversés, créait une odeur aigre-douce qui pouvait prendre à la gorge les plus sensibles.

Sur la scène, juste derrière la piste de danse, une dizaine de filles à la peau brune remuaient, nues, pratiquement hanche contre hanche, encouragées par les sifflets et les cris d'un public exclusivement masculin. Albright, qui venait souvent, avait obtenu une table près de la scène, devant une fresque peinte aux couleurs vives représentant une femme aux longs cheveux blonds s'accouplant à un âne. Des

écrans de télé étaient installés tout autour de la cour, en hauteur, et diffusaient des films pornos. La music salsa qui emplissait l'air se mélangeait aux gémissements et aux grognements de la bande-son des vidéos.

Offrant un étonnant contraste avec cette atmosphère frénétique chargée d'une sexualité animale, des hommes de sécurité étaient postés un peu partout aux endroits stratégiques. Ils portaient de gros revolvers à la cuisse, dans des holsters ; à la main, ils tenaient des bâtons de flic, d'allure menaçante. Impassibles, ils parcouraient la clientèle du regard, prêts à intervenir aussitôt en cas d'incident.

Soudain, les danseuses descendirent de la petite scène et commencèrent à circuler parmi les clients. Elles passaient de table en table proposant ce qu'il voulait à qui le voulait.

Eames vit Ben-David qui s'épongeait le visage avec son mouchoir. Une danseuse s'activait déjà au-dessus de ses genoux. Eames distinguait le haut de la tête de la fille qui allait et venait frénétiquement.

Une femme à la taille épaisse et à la peau couleur moka s'approcha de leur table. Elle avait les seins pendants. Visiblement au courant des habitudes d'Albright, elle sortit une petite fiole de verre et traça deux lignes de poudre blanche sur le dessus de la table en béton poli.

— Hé, Trevor, c'est le pied, non ? lança son collègue.

Il prit la paille en plastique que lui tendait la prostituée et sniffa très rapidement une des lignes de coke.

De nouveau, Eames eut du mal à respirer. L'odeur du parfum bon marché dont les deux putes s'étaient aspergées n'arrangeait rien.

Essuyant la poussière blanche sur le bout de son nez, Albright ramassa un des menus.

— Quelqu'un a faim ? demanda-t-il. Je ne sais pas pour vous, les gars, mais moi je me boufferais bien un de leurs tacos au singe !

L'image de la cervelle de singe débordant des deux côtés d'une galette de maïs frite s'imposa à l'ingénieur et déclencha en lui une vague de nausée. Soudain malade, il se redressa.

— Faut... faut que j'aille prendre l'air, annonça-t-il, avant de se diriger vers la sortie.

Les types, à la porte, ne firent même pas attention à lui lorsqu'il sortit en titubant. Une fois sur le parking, il se pencha contre le côté d'une Suburban, les mains à plat contre l'aile, la tête penchée vers le sol. Des convulsions agitaient son estomac, mais rien ne franchissait sa gorge. Des haut-le-cœur le secouèrent sans qu'il parvienne à vomir.

Quand les spasmes cessèrent, il se redressa en gémissant, essuyant les filets de salive qui dégouлинаient de ses lèvres.

— Tu as probablement trop bu, dit une voix familière, juste derrière lui.

Eames regarda par-dessus son épaule.

Un grand homme aux cheveux blancs lissés vers l'arrière lui souriait. Il portait une *guayabera* jaune pâle, un pantalon ample et des sandales de pêcheur.

— Vous m'avez suivi ? demanda Eames. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je surveille l'investissement de Don Jorge.

Du dos de la main, Eames s'essuya la bouche et le menton. Il avait rencontré Joseph Crecca des mois plus tôt, quand le projet de la flotte de lutte anti-drogue n'en était encore qu'à l'état de plans et de tracés. D'abord, il n'avait vu qu'un accident, une coïncidence dans cette rencontre au bar de l'hôtel Coronado Del Sol, où l'ingénieur militaire avait ses habitudes. Crecca lui avait dit qu'il était dans l'agro-business latino-américain ; il avait fallu plusieurs semaines à Eames pour comprendre qu'en fait de production agricole, l'homme faisait le négoce de la cocaïne.

La cocaïne du cartel de Samosa.

Pour quelle raison cette organisation avait-elle décidé de s'intéresser à lui ? s'était-il demandé, avant de trouver rapidement la réponse. Parce qu'elle ne pouvait pas compter sur les Mexicains pour faire le boulot. Aucun d'eux n'en savait assez sur les systèmes de contrôle informatiques pour faire fonctionner le bateau et placer les charges aux bons endroits. Eames savait tout, lui, et représentait donc un choix logique.

Et l'autre, malin, avait su le faire parler, l'amener à exprimer ses désirs, ses rancœurs, sa lassitude de travailler sur les bateaux des autres.

— Je suis aussi venu te faire part d'un message tout simple, reprit Crecca. Si jamais les choses ne se passent pas comme prévu, tu es un homme mort.

Eames cligna des yeux.

— Si tu changes d'idée, si tu avertis tes amis de la marine mexicaine, tu es fini. Le Seigneur des Mers te retrouvera, où que tu sois. Et ta mort ne sera ni rapide ni agréable. Tu comprends ce que je te dis ?

Eames grimaça.

— J'attends, insista Crecca.

L'ingénieur se contenta de hocher la tête.

— Bonne nuit, mon ami.

Alors que Crecca se détournait, Eames se mit enfin à vomir.

CHAPITRE PREMIER

Village de Corto de Vista, Mexique, 7 h 50

Les rayons du soleil matinal se déversaient par les hautes fenêtres de la pièce aux murs d'un blanc immaculé. C'en était terminé de la plus longue nuit qu'Hal Brognola ait jamais connue. Et le jour qui venait de commencer serait sans doute le dernier.

Le dos pressé contre le mur, il était perché sur l'unique élément de mobilier de la pièce, une grosse caisse d'oranges. Il se tenait dans la même position depuis l'après-midi de la veille, et il lui était impossible de descendre de son perchoir à cause du gros clou qui lui traversait la main droite et s'enfonçait profondément dans le mur. Le clou, qui avait le diamètre d'une petite pièce de monnaie, passait entre les os de sa main et son poignet. Des os qu'il faudrait forcément briser pour se libérer.

Quand ses tortionnaires l'avaient finalement laissé, au petit matin, Brognola avait désespérément essayé d'élargir le trou en tirant et poussant sur sa main, avec toute la force dont il était capable. Mais la douleur lui avait fait perdre connaissance, sans qu'il ait atteint son but. Et lorsqu'il avait repris conscience, un peu plus tard, il pendait de tout son poids, son bras tendu couvert de sang.

Sa main avait horriblement enflé ; ses doigts, rigides, recroquevillés comme des griffes, étaient pourpres, congestionnés. Quant à son bras, il le faisait effroyablement souffrir, du poignet à l'épaule.

Un moment, il avait eu la conviction que les soldats de Murillo allaient lui faire la totale : une crucifixion en règle, telles que les affectionnait Ramon Murillo. Et puis, peu à peu, il avait compris que ce ne serait pas le cas. Après des heures d'interrogatoire, ils l'avaient laissé là, épinglé comme un papillon de collection, à penser à la suite.

C'était une technique éprouvée dans le domaine de la torture. Il s'agissait de ne pas laisser le prisonnier franchir le point de non-retour. Passé un certain degré de dégradation physique, une victime perd tout espoir et décide que, avec tout ce qu'elle a enduré, la mort est préférable à la vie. Dès lors, obtenir des informations d'un

prisonnier devient très difficile, quasi impossible : le silence est alors le seul pouvoir, l'unique vengeance dont dispose la victime.

Sous la direction de Ramon Murillo, les hommes qui avaient mené l'interrogatoire s'étaient montrés des plus professionnels et à la hauteur de leur épouvantable réputation, martelant Brognola de coups de poing et de coups de pied. Toutefois, la punition à laquelle il avait eu droit était assez légère, en définitive, et il n'avait perdu connaissance qu'à deux reprises. Peut-être devait-il ce traitement de faveur à la présence de Don Jorge Luis Samosa lui-même, qui se trouvait dans la pièce durant une grande partie de l'interrogatoire, surveillant son déroulement.

La crucifixion était la spécialité de Ramon Murillo, sa marque de fabrique. Il avait rarement recours à une véritable croix. Le plus souvent, il utilisait comme support un mur, une porte de garage, une haute clôture de bois. La crucifixion était une sale manière de mourir. Étant donné la position du corps et le poids considérable qui pesait sur les mains, la victime s'épuisait très vite et une lente mort par suffocation l'attendait.

Avec une seule main fixée au mur, et les crampes qu'il éprouvait aux épaules et dans le dos, Brognola avait déjà un aperçu de ce qui l'attendait. Ses bourreaux repousseraient autant que possible l'échéance finale, car, une fois qu'ils auraient planté les trois clous, ils ne pourraient pas aller plus loin en matière de torture. Pas de menace supplémentaire, pas de nouvelles horreurs à lui imposer, plus rien pour le manipuler. Ils n'auraient plus qu'à répéter leurs questions jusqu'à ce qu'il réponde ou meure.

Et Hal Brognola connaissait par cœur la courte liste de questions.

« Qui est l'agent qui s'est attaqué à l'hôtel Flores et au dépôt d'or du Paniagua ? Qui a tué les lieutenants costaricains de Samosa et conduit à la confiscation de son trésor secret par le gouvernement costaricain ? »

Les mêmes questions, encore et encore, en boucle.

« Qui est cet homme ? Pour qui travaille-t-il ? Quel est son prochain objectif ? »

Le numéro Un du *Justice Department* ne pouvait leur fournir aucune des réponses qu'ils attendaient.

Elles étaient comme une rangée de dominos, alignés très près les uns des autres – il suffisait de pousser sur l'un d'eux, pour que tous les autres s'écroulent. Pour que le monde s'écroule. Savoir qui était l'Exécuter, son nom, les détails de son dossier, tout cela n'aidait pas le cartel à se défendre contre lui, mais Brognola ne pouvait pas leur révéler de telles informations. Et il n'avait pas la moindre idée du

prochain objectif de Mack Bolan. Si Brognola se laissait aller et commençait à leur donner des réponses sans valeur, très vite les équipes du Black Warriors Ranch seraient compromises et le président des États-Unis privé de son arme secrète la plus redoutable...

Il en allait ainsi avec la torture. Une fois qu'on commençait de parler, on ne pouvait plus s'arrêter. Les vannes derrière lesquelles se pressait la vérité s'ouvraient en grand, et tout n'était plus alors qu'une question de temps et de pression suffisante. Si cela arrivait, tout ce pour quoi Hal Brognola avait œuvré durant sa longue carrière finirait dans la boue. Tout se terminerait dans la honte et le déshonneur.

Il était environ 4 heures du matin lorsque les tortionnaires de Brognola avaient reçu des informations sommaires concernant l'attaque de Mack Bolan sur le dépôt de drogue de la péninsule d'Osa, avec, à la clé, un terrible bilan en vies humaines et la destruction de millions de dollars de cocaïne. Ramon Murillo avait d'autant plus mal pris la chose que son demi-frère, Roberto, qui se trouvait dans le camp de la forêt pluviale, était probablement mort dans la bataille. Samosa avait choisi ce moment pour interrompre l'interrogatoire. Ils n'avaient rien à gagner en poursuivant, au contraire. Murillo était trop bouleversé pour se contrôler.

Fixant le ciel bleu, au-delà des grandes fenêtres, Brognola savait que ses heures étaient comptées. Il était le seul et unique membre d'une autorité fédérale à avoir jamais vu Don Jorge Luis Samosa et, rien que pour cela, il était condamné à mort. Bien sûr, il n'était pas complètement exclu qu'on vienne à son secours, mais une telle hypothèse dépendait de variables incertaines. Bolan pourrait-il arriver jusqu'ici avant que Ramon Murillo monte d'un cran l'intensité de l'interrogatoire ? Avant que la torture ne finisse par avoir raison de lui ?

Rien n'était moins sûr.

Fermant les yeux, le fédéral se demanda ce qu'il pouvait faire. L'idée du suicide l'effleura, une fois de plus. Mais comment procéder ? Il n'avait pas de fausse dent emplie de cyanure. On lui avait retiré sa ceinture, ses lacets. Et, de toute façon, il n'avait pas envie de mourir, de quitter ce monde en laissant derrière lui un combat inachevé.

En entendant le loquet de la porte cliqueter, Brognola leva les yeux, songeant avec accablement que son supplice allait déjà reprendre. La porte s'ouvrit vers l'intérieur de quelques centimètres, et des yeux bruns croisèrent les siens.

— Juanito, entre ! lança le supplicié au petit garçon. Dépêche-toi, avant que quelqu'un te voie.

Le fils de Yovana Ortiz n'était pas seul. Son jeune frère, Pedro,

l'accompagnait. Les deux enfants s'avancèrent dans la pièce noyée de lumière. Les yeux écarquillés, ils fixaient la main droite de Brognola, le clou et tout le sang.

— Fermez la porte, leur demanda-t-il à voix basse.

Dès qu'ils lui eurent obéi, il questionna :

— Ça va, les garçons ?

— Ça va, oui, répondit Juanito en hochant la tête, avant de désigner la main de Brognola. C'est Ramon, qui vous a fait ça ?

— Oui, c'est lui.

— Ça doit faire drôlement mal.

— Très mal.

— Vous avez dû faire quelque chose de vraiment pas bien...

— Non. C'est une erreur, une terrible erreur. Mais personne ne m'écoute. Vous, les garçons, vous savez qui je suis. Vous savez que j'ai essayé de vous aider, votre mère et vous. J'ai fait de mon mieux pour vous aider. À présent, c'est moi qui ai besoin de vous pour me sortir de là.

Rapidement, Juanito examina la situation.

— Je peux monter sur la caisse avec vous, proposa-t-il, et essayer de retirer le gros clou.

— Non, ça ne marchera pas. On ne peut pas le retirer à mains nues. Il est planté profondément dans le mur. Il faudrait que tu trouves une tenaille... ou une scie à métaux. Tu vois ce que c'est ?

— Oui.

— Moi aussi ! affirma Pedro.

— Vous pourriez en trouver une et me l'apporter sans que personne ne vous voie ?

Mais avant que l'un ou l'autre des enfants ait pu répondre, le parquet de bois craqua de l'autre côté de la porte, et celle-ci s'ouvrit, révélant un homme imposant, aux cheveux blonds et aux yeux marron, très durs. Ses traits ciselés s'étaient légèrement épaissis, son menton carré s'était arrondi. La fatigue. Mais cela ne l'empêchait pas d'avoir une allure athlétique, pleine d'agilité. Il était vêtu d'un ensemble de jogging bleu marine.

— Que faites-vous ici ? demanda Don Jorge aux enfants. Je vous avais demandé de rester à l'écart de cette pièce.

Les gosses baissèrent les yeux sur leurs sandales.

— Juanito ! Je veux une réponse !

Du haut de ses huit ans, le garçon rassembla son courage et leva la tête pour dire :

— On était curieux.

Samosa commença de sourire, avant de se reprendre aussitôt.

L'expression qu'il surprit dans ses yeux ébranla Brognola. Que Samosa puisse éprouver de la fierté devant l'honnêteté et le courage du garçon l'intriguait.

— Votre curiosité est-elle satisfaite ? demanda le mafieux.

Les deux enfants hochèrent la tête.

— Je ne vous punirai pas, cette fois-ci, annonça leur père. Mais si vous osez me désobéir encore, je peux vous promettre que vous le regretterez. Est-ce compris ?

— Oui, papa, répondirent les garçons.

Ils avaient peur de leur père, constata Brognola, mais ce n'était pas la terreur à laquelle il s'attendait. Juanito et Pedro se moquaient du danger physique auquel ils pouvaient être exposés ; en revanche, ils avaient peur de perdre le respect de Samosa.

Son affection.

— Qu'a fait M. Bennett ? demanda Juanito en utilisant le pseudonyme que Brognola lui avait donné. Pourquoi avez-vous laissé Ramon lui faire du mal ?

— Il est notre ennemi, répondit Samosa. Sa mission est de prendre tout ce qui m'appartient et de me tuer. Il a même essayé de me priver de vous. Pour ce crime, il doit être puni.

Les deux garçons tournèrent leur regard vers Brognola. Ils semblaient désorientés.

— Le petit déjeuner est prêt, leur annonça leur père. Voyons un peu combien de temps il vous faut pour descendre... Allez, filez !

Il tapa dans ses mains pour obtenir l'attention de ses fils et se faire obéir sur-le-champ.

Après que Juanito et Pedro eurent quitté la pièce en courant, Samosa s'approcha du fédéral, qui comprenait maintenant pourquoi tant d'efforts avaient été déployés pour sortir les garçons de la *safehouse* de San Diego, et pourquoi la route prise pour leur fuite était si complexe. Il comprenait aussi pourquoi leur mère avait risqué sa vie, et l'avait perdue, pour les protéger contre Don Jorge Samosa.

Et il savait maintenant qu'il ne pouvait plus compter sur les enfants pour l'aider à fuir.

— Vous avez deux beaux fils, déclara-t-il pourtant de l'air le plus dégagé qu'il put. Leur mère et vous deviez en être fiers. Au fait, savent-ils que leur père a payé très cher pour qu'elle soit tuée ?

Samosa ne se donna pas la peine de répondre à la provocation et

enchaîna :

— J'ai des nouvelles à vous communiquer qui, j'en suis sûr, vous intéresseront, dit-il. Comme vous le savez, le premier grand hors-bord de la flotte mise en chantier pour lutter contre le trafic de drogue venant du Mexique doit être lancé ce matin à Mazatlán. Votre gouvernement a investi beaucoup d'argent pour m'empêcher de poursuivre mes affaires, mais on dirait que je trouve toujours le moyen de contourner les obstacles, vous ne trouvez pas ? C'est pour cette raison que je suis arrivé au sommet. Je sais comment réinvestir mes profits...

Brognoia attendit que la digression se termine et cela ne tarda pas.

— Le navire va disparaître peu après son lancement, annonça le Seigneur des Mers. J'ai pris les dispositions pour qu'il soit coulé dans des eaux trop profondes pour qu'on puisse le récupérer. Par la même occasion, j'enverrai par le fond huit millions de dollars payés par les contribuables américains.

— À quoi le naufrage d'un seul bateau va-t-il vous servir ? demanda Brognoia.

— Ce ne sera pas un simple naufrage, plutôt une disparition, sans la moindre explication. Pas de débris, pas de survivants, pas d'indice. Nous savons l'un comme l'autre que la suite du programme D.I.V. – les *Drug Interdiction Vessels* – sera mise en attente et que les gouvernements américains et mexicains se rejeteront mutuellement la responsabilité de cet incident. Durant des mois, peut-être des années, des experts des deux camps s'affronteront sur les circonstances et les raisons de ce qui se sera passé. Et, pendant ce temps, je pourrai poursuivre mes affaires sans être inquiété et diversifier mes points d'entrée et de sortie.

Brognoia ne laissa rien voir des sentiments que lui inspirait cette nouvelle, alors qu'il se sentait sur le point d'exploser de colère et de frustration. Le projet D.I.V. était la clé de voûte du plan à plusieurs fronts que menait le Black Warriors Ranch pour anéantir le cartel de Samosa. Si les puissants hors-bord dernier cri n'étaient pas construits, tous les dommages que l'Exécuteur avait infligés jusque-là à Samosa ne seraient d'aucune utilité. Tous les soldats tombés seraient facilement remplacés, de même que les réseaux de fonctionnaires gouvernementaux corrompus, sans oublier l'or perdu et la cocaïne détruite. Le seul espoir d'un changement réel, et durable, dans ce statu quo criminel était d'étrangler les voies maritimes des trafiquants.

Si le projet D.I.V. était abandonné, Samosa gagnerait la partie. C'était aussi simple que ça.

— C'est votre dernier jour en ce monde, monsieur le fédéral,

conclut Samosa. Je vais encore laisser douze heures à Ramon pour en terminer avec vous, à condition qu'il puisse se contrôler et faire correctement son travail. Au terme d'une journée de douleur, vous aurez donné le nom de toutes les personnes que vous connaissez, trahi le moindre de vos secrets. Nous le savons l'un et l'autre.

Brognola se contenta de regarder Samosa sans rien dire. Dans son esprit, cependant, un déclic venait de s'opérer.

Le jeu de la torture était à quatre-vingts pour cent psychologique. Les vingt pour cent restants étaient physiques : les coups sur la plante des pieds, les électrodes sur les testicules, le clou qui déchirait ses tendons. Le choc occasionné par la douleur physique et la menace de nouvelles brutalités à venir finissaient par convaincre la victime qu'elle était impuissante et condamnée. En s'avisant que tout son entraînement ne l'avait pas préparé à ce que ces animaux lui avaient fait, qu'il avait laissé Murillo et Samosa prendre l'ascendant psychologique sur lui, Hal Brognola sentit son sang bouillonner dans ses veines.

— Ramon vous rejoindra après le petit déjeuner, annonça Samosa. Il est persuadé que la torture est plus efficace l'estomac plein.

Sur ces mots, celui qui se faisait appeler le Seigneur des Mers quitta la pièce d'un mouvement un peu trop théâtral.

Une fois seul, le grand fédéral fixa la porte sans la voir. Sans le vouloir, Samosa venait de lui donner une raison supplémentaire de se battre. Son devoir, personnel et professionnel, était de s'arracher à ce mur, quel qu'en soit le prix, pour prévenir la marine mexicaine avant qu'il soit trop tard.

Serrant les dents, il laissa ses genoux se dérober pour faire brusquement peser tout le poids de son corps sur le clou. Il espérait ainsi faire céder les os et les tendons qui le retenaient prisonnier et libérer sa main. La douleur, insoutenable, le fit presque perdre connaissance, et son hurlement d'agonie emplit la pièce.

Il n'avait obtenu aucun résultat.

Les jambes tremblantes, il se redressa et essaya encore, avec plus de violence.

Cette fois, la douleur fut trop forte et il s'évanouit.

CHAPITRE II

Restaurant de Corto de Vista, 8 h 15

Eugenio Sanchez était assis sur la terrasse, ses bottes en peau de lézard posées sur la rambarde. À portée de sa main droite, sur la toile cirée rouge qui recouvrait la table, il avait une tasse de café noir et un pistolet SIG-Sauer. La matinée était fraîche, un vent léger ne faisant qu'accentuer cette impression de fraîcheur. Mais Eugenio savait qu'il ne faudrait pas attendre plus d'une heure avant que la chaleur s'installe et devienne rapidement oppressante.

Sous ses yeux, depuis le grand balcon, une succession de petites collines couvertes de végétation ondulaient doucement, au milieu desquelles serpentait une route étroite qui montait depuis le bas de la vallée.

À la table voisine, Lucian et Pandro avaient démonté et nettoyé leurs armes, dont les éléments étaient posés sur du papier journal. Quant à Tito, le benjamin de l'équipe, il engloutissait de bon cœur les restes de son deuxième petit déjeuner. Dès qu'il s'agissait de nourriture, l'adolescent d'Oaxaca, maigre comme un clou, était pareil à un tonneau sans fond.

Au loin, Sanchez distingua le bruit d'une voiture qui approchait. Les autres l'entendirent aussi. Tito laissa tomber sa fourchette dans son assiette, tandis que Lucian et Pandro reposaient leurs chiffons pleins d'huile. Sanchez, lui, se leva pour aller se poster derrière d'énormes jumelles posées sur un trépied, contre la balustrade de la terrasse.

Faisant pivoter les jumelles de la gauche vers la droite, il suivit la voiture qui progressait, apparaissant et disparaissant au gré des virages. C'était une Nissan métallisée quatre portes. Et, d'après ce qu'il pouvait voir, il n'y avait qu'une personne à bord.

— Un homme, annonça-t-il aux autres en s'écartant des jumelles. La bagnole a tout d'une caisse louée à l'aéroport. C'est peut-être un touriste.

Il récupéra le talkie-walkie qu'il portait à la ceinture et informa l'hacienda, au sommet, qu'un visiteur, seul, allait se présenter, qu'il

s'agissait probablement d'un touriste égaré, et que ses hommes et lui s'en chargeraient, s'il s'arrêtait au restaurant. Dans le cas contraire, ce serait aux hommes qui surveillaient la route, plus haut sur la colline, entre le restaurant et l'hacienda, de s'occuper de l'inconnu.

Tandis que Sanchez replaçait son talkie-walkie à sa ceinture, Tito repoussa son assiette de haricots, des *huevos rancheros*, sans les terminer et s'essuya la bouche du revers de la main. Jurant entre leurs lèvres, Lucian et Pandro remontèrent en hâte leurs pistolets. L'heure d'arrivée prévue de l'inconnu était estimée à quatre minutes.

— Tito, ordonna Sanchez, tu t'occupes du parking.

Le flingueur au crâne chauve acquiesça d'un hochement de tête, se leva et sortit en courant.

Après les divers coups durs qu'avait connus le cartel au cours des derniers jours, tout le monde était sur des charbons ardents. Beaucoup de soldats de l'organisation étaient morts dans le ranch des frères Murillo, en Basse-Californie, et le bilan des victimes était encore plus important au Costa Rica. Un ennemi non identifié avait trouvé le moyen de porter des coups dévastateurs à des hommes bien armés, dans des sites jugés sûrs, avant de disparaître sans laisser de trace.

S'agissait-il d'une campagne menée par un cartel rival, les Colombiens peut-être, tentant de s'emparer des routes de contrebande de Samosa ? Ou bien fallait-il chercher derrière ces opérations le bulldozer du gouvernement américain ? On spéculait beaucoup, au sein des effectifs du Seigneur des Mers, mais personne ne possédait la réponse aux questions posées.

Le fait que la plupart des victimes soient des Costaricains et des Panaméens, et non des Mexicains, était aux yeux de Sanchez le seul point positif de l'histoire. Son expérience en Amérique centrale, pour le compte du cartel, lui avait permis de constater que pas plus les Costaricains que les Panaméens n'étaient foutus de se battre, même pour sauver leur propre vie. Autre constat, sans doute lié : aucun des deux États n'avait une armée digne de ce nom.

Les responsables de la sécurité, à l'hacienda, avaient averti Sanchez qu'il devait prendre en considération la moindre menace potentielle. Pourtant, pas une seconde Sanchez n'avait cru qu'un seul gus puisse avoir causé tous ces ravages. Et il avait la certitude que les quatre éléments de son équipe pouvaient sans le moindre problème venir à bout d'un homme, aussi bon soit-il. Ses gars et lui avaient un tableau de chasse imposant. Ils savaient comment traquer une proie, comment l'éliminer rapidement. En aucun cas, ils ne seraient pris par surprise, ce qui, pour Sanchez, était l'unique chance qu'avait un homme seul de vaincre quatre adversaires.

Le pourri jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, à travers la salle de banquet. Hormis les employés indispensables pour faire fonctionner la cuisine et nourrir les quelque quarante flingueurs de Samosa, le restaurant accroché au versant de la colline était désert. C'était toujours le cas lorsque Don Jorge Luis Samosa résidait dans l'hacienda.

Quelques années plus tôt, le Seigneur des Mers avait acheté tout le village. Il était le propriétaire de chaque bâtiment, de chaque brin d'herbe, et toute personne, directement ou indirectement, était à la solde du cartel. Samosa avait sorti le hameau de longues années de pauvreté et d'abandon, et tout l'argent qu'il avait injecté avait stoppé l'hémorragie des habitants, qui fuyaient vers les villes côtières en quête d'une vie meilleure. Lorsqu'il séjournait au village, quatre ou cinq fois par an, il se savait à l'abri de tout coup fourré.

D'ailleurs, lorsqu'il se trouvait à Corto de Vista, l'endroit était verrouillé par son armée privée. La police locale et les policiers fédéraux chargés de la lutte contre la drogue étaient grassement payés pour rester à distance du village, et pour convaincre tous les étrangers qu'ils croisaient de faire de même. Quand le Don n'était pas là, la vie suivait un cours plus normal. Les enfants se répartissaient dans les quatre salles de l'école qu'il avait fait construire pour eux, les fermiers veillaient aux récoltes dont il avait payé les semences et les engrais, et les artisans réalisaient des colifichets destinés aux touristes de Mazatlán, transportant leurs productions jusqu'à la ville dans les véhicules fournis par Samosa. À Corto de Vista, personne n'avait la hantise d'éventuelles périodes difficiles. L'argent de la drogue était là pour que les besoins des habitants soient satisfaits.

Ceux que l'origine de cette bonne fortune dérangeait avaient tout simplement fait leurs valises et avaient quitté les lieux – vivants ou morts. Mais la plupart des gens restaient et acceptaient avec reconnaissance la manne qui leur était accordée. Ils appréciaient l'idée d'avoir un patron qui s'occupait de leurs besoins. Les ancêtres des actuels habitants avaient tous travaillé pour l'homme qui avait fondé le village. Celui-ci était mort depuis longtemps, et sa famille avait abandonné ce coin misérable, laissant les villageois et leur progéniture livrés à eux-mêmes. Et le village avait périclité.

Corto de Vista n'avait rien d'une destination touristique. L'endroit était trop éloigné des hôtels de la grande plage de Mazatlán, et la route, avec ses virages en épingle à cheveu, était presque impraticable pour les cars de tourisme. Pour les visiteurs courageux, la seule façon d'atteindre le sommet, et le cœur du village, était de marcher depuis l'auberge et d'accepter l'ascension d'une colline dont la pente était à quarante-cinq degrés. La récompense se révélait assez

faible. Car, au sommet, il y avait une petite place avec un minuscule kiosque à musique, une vieille église de pierre et une trentaine de maisons. Un peu plus haut encore, l'hacienda construite par le fondateur du hameau en 1850.

Malgré ce tableau peu engageant, des touristes, très rares, s'aventureraient quand même sur la route menant au restaurant. Lorsque Samosa se trouvait dans le village, on les dissuadait d'aller plus loin. Et les hommes chargés de cette mission, des hommes tels que Sanchez, étaient toujours armés et souvent dépourvus de patience.

Tito revint au bout de quelques minutes, arborant un sourire suffisant. S'asseyant devant son assiette, entre Lucian et Pandro, il rendit compte :

— Il arrive. Il est juste derrière moi. Un homme, seul. Un putain de gringo.

Quand le conducteur de la Sentra argentée franchit l'encadrement de la porte, tous les yeux se tournèrent vers lui, le jaugeant. Il était grand, mince, musculeux, les cheveux noir corbeau. Il portait un blue-jean délavé, assez large, et un T-shirt noir orné sur le torse d'un gros poisson sautant hors de l'eau. Un sac à dos noir, en Nylon, était suspendu à son épaule gauche. Aucune arme n'était visible, pas même un couteau pliant, à sa ceinture.

À cause des lunettes de soleil que le type portait, Sanchez ne pouvait pas voir ses yeux. Mais il n'aimait pas la façon dont il bougeait. Il était trop détendu, trop à son aise. Surtout quand on savait que Lucian et Pandro avaient laissé leurs flingues bien en évidence sur la table, à portée de main.

Sans un mot ni un hochement de tête, l'étranger alla s'installer sur la terrasse, à une table juste en face de la leur. Son expression était indéchiffrable.

Si jamais il avait le moindre rapport avec les attaques de ces derniers jours, se dit Sanchez, il fallait qu'il soit raide dingue pour s'amener ici. Ou bien, cette arrivée en solo était une tactique de diversion, une feinte alors que le danger réel se trouvait ailleurs. À regarder ce gringo, le mafieux sentit son index droit tressaillir nerveusement.

En plus d'assurer le guet, ses hommes et lui avaient pour mission de renvoyer les éventuels randonneurs. Pour cela, les moyens employés allaient de quelques regards menaçants à une pure et simple élimination. Dans le cas présent, les regards menaçants semblaient sans effet.

L'étranger saisit un menu plein de taches et commença à le lire.

Au même moment, les portes battantes communiquant avec la

cuisine s'ouvrirent, et le patron du restaurant s'avança d'un pas rapide vers son nouveau client.

Avec son jean serré, sa ceinture de cuir à grosse boucle, une chemise de cow-boy en satin aux boutons de nacre et ses bottes faites sur mesure, le manager du restaurant de Corto de Vista incarnait le parfait plouc texan. Joe Bob Cheever avait aussi une silhouette imposante. La combinaison de son torse bombé et de ses jambes toutes en longueur donnait l'impression que la partie supérieure de son corps était trop lourde et qu'il était en constant déséquilibre. Cheever était un artiste sans talent et un alcoolique notoire. Même s'il se mettait à la tequila sitôt sorti de son lit, il fallait attendre bien plus tard dans la journée pour que l'alcool fasse vraiment de l'effet ; son occupation favorite consistait alors à engueuler ou même à frapper les femmes de son personnel – lorsqu'il parvenait à les attraper.

Quand Samosa avait acheté le village, Cheever essayait depuis plusieurs années de faire marcher son restaurant. Même si toutes ses tentatives pour faire revivre l'établissement avaient misérablement échoué, il était alors le roi de la colline, donnant des ordres autour de lui, comme s'il était Dieu le Père. À présent, il n'était plus rien. Moins que rien.

Tandis qu'il rejoignait la table de l'étranger, il jeta un coup d'œil à Sanchez, attendant les instructions.

Sanchez secoua la tête.

— Désolé, l'ami, dit Cheever d'une voix râpeuse de gros fumeur, la cuisine est fermée.

— Je peux avoir un café ? demanda le promeneur, pas plus désarçonné que ça.

— On n'en a plus, justement.

L'étranger ôta ses lunettes. Ses yeux avaient une teinte inhabituelle, d'un bleu très pâle, métallique. On aurait dit qu'il n'avait pas remarqué le groupe d'hommes armés qui se trouvaient à trois mètres, leurs regards fixés sur lui.

— Dommage, répondit-il tranquillement. Vos toilettes fonctionnent ? J'aimerais vraiment y faire un tour avant de repartir.

— En bas, l'ami. Il suffit de suivre les panneaux.

L'étranger remercia Cheever, se leva, glissa son sac sur son épaule et s'éloigna.

Sanchez attendit qu'il soit hors de vue pour sortir son SIG et se lever. Il fit signe aux autres de le suivre. Les petits tressaillements qu'il sentait au creux de l'estomac étaient une information à ne pas négliger. Il était prêt à se battre.

Les consignes de ses supérieurs et les récents désastres mis à part, Sanchez était heureux que la routine de ses matinées soit enfin rompue. Lui et ses hommes allaient faire disparaître le touriste gringo – et sa voiture de location. La jungle était un excellent endroit pour se débarrasser de tout et de n'importe quoi, de façon permanente. Tout ce dont on avait besoin, c'était d'une machette pour se frayer un chemin dans la végétation et d'une pelle pour creuser un trou. Seule ombre au tableau : Sanchez n'aimait pas creuser des tombes, ça lui amochait les mains et esquinçait ses bottes en peau de lézard.

Mais aujourd'hui Lucian, Pandro et Tito étaient là pour ça – pour creuser les tombes.

Alors qu'il approchait de l'angle de mur derrière lequel l'homme avait disparu, il leva le SIG, la main bien refermée sur la crosse.

L'Exécuteur avait eu tout le loisir d'observer les quatre tueurs hispaniques. Des exécuteurs de basses besognes, vêtus de chemises gris et noir à manches courtes, en polyester, de pantalons noirs très larges et de bottes de cow-boy aux motifs argentés, pareilles à celles que portent les maquereaux mexicains. Ils n'avaient pas de gilets pare-balles, trop habitués sans doute à ce qu'on les laisse passer n'importe où, sans que leurs vêtements soient même froissés.

Le chef, un type d'une trentaine d'années au front bas et aux cheveux noirs coiffés vers l'arrière, n'avait pas l'air d'un rapide. Ni physiquement ni intellectuellement. En dépit de ses yeux plissés, de ses dents serrées et de son expression indiquant clairement : « Ça me plairait de te flinguer », il n'était pas à son aise, le Guerrier l'avait senti. Sans doute n'avait-il pas l'habitude qu'on ignore son petit manège d'intimidation.

Face à l'imminence du combat, l'Exécuteur était concentré, d'un calme total. Il était sur son terrain, celui d'un affrontement à mort.

Peu d'hommes s'étaient aventurés là où il s'était aventuré ; très peu avaient fait ce qu'il avait fait. Au nom de la justice, Mack Bolan avait rempli les cimetières de pierres tombales. Sous ces stèles de marbre blanc, il y avait les corps putréfiés d'hommes qui avaient mérité de mourir : des mafieux, des terroristes, des politiciens véreux, des hommes d'affaires sans scrupules. La guerre commencée une éternité plus tôt n'avait pas de fin. Elle lui avait appris les limites de ses propres réactions, de son instinct, de sa science en matière de tir et de sa volonté de survivre. Elle lui avait aussi appris à lire d'un regard les limites des gens qu'il combattait.

Dans son esprit, les Mexicains assis à trois mètres de lui étaient

des hommes morts.

La présence de l'Exécuteur dans cette région du Mexique était la suite d'une mission qui n'en finissait plus. D'habitude, ses blitz duraient rarement plus longtemps qu'une nuit sanglante, mais celui-ci avait pris une tournure désastreuse, et chaque combat entraînait un autre sans qu'il puisse savoir quand tout cela s'arrêterait. La seule chose dont le Guerrier était certain, c'était que le but ultime serait le démantèlement du cartel de Don Jorge Luis Samosa, à la tête d'un gigantesque empire nauséabond.

Mais, cette fois, les événements avaient pris une tournure cauchemardesque. Hal Brognola, un des amis les plus proches de Mack Bolan, chef du Black Warriors Ranch, dépendance ultra-secrète du *Justice Department* chargée d'actions sensibles dans le monde entier, avait été enlevé par les soldats de Samosa. Il se trouvait alors en compagnie des deux enfants de Yovana Ortiz, une ex-reine de la télévision mexicaine, qui avait choisi d'aider les services secrets américains à faire chuter l'empire Samosa. La jeune femme avait été assassinée dans des circonstances épouvantables, mais, juste avant de mourir, elle avait pu livrer les preuves qu'elle détenait contre celui qui avait été son compagnon.

Tous les fonctionnaires corrompus en poste dans l'administration mexicaine avaient rapidement été arrêtés. Mais l'organisation de Samosa, malgré les coups de boutoir que lui donnait Mack Bolan, était toujours debout, même si les deux lieutenants les plus importants du Don, Ramon et Roberto Murillo, qui contrôlaient le trafic maritime des narcotiques entre la Basse-Californie et les États-Unis, avaient pris des coups redoutables. Quelques heures plus tôt, Bolan avait vu mourir Roberto, déchiqueté par un requin, et, d'après les infos dont il disposait, il semblait bien que c'était Ramon qui avait débarqué dans une *safehouse* de San Diego et liquidé plusieurs agents américains, libérant les enfants de Yovana Ortiz et kidnappant le numéro Un du *Justice Department*, dont le Guerrier se demandait ce qu'il pouvait foutre là au lieu d'être dans son bureau de Washington.

Il avait été aéroporté vers Corto de Vista, où se trouvait le repère de Samosa, et où, selon les infos d'Herman « Gadgets » Schwarz qui avait suivi l'itinéraire du pourri par satellite depuis le Black Warriors Ranch, Brognola avait été conduit. Mais de multiples questions hantaient l'esprit de l'Exécuteur, sans qu'il puisse toujours leur apporter de réponses. Qu'est-ce que Samosa comptait faire de l'ami Brognola ? Le torturer pour le faire parler ? C'était probable. Et s'il réussissait, c'était le Ranch, et par voie de conséquence le Président et les États-Unis qui étaient menacés. Hal saurait-il résister à la cruauté de Ramon Murillo ? Aurait-il la possibilité de se suicider pour lui

échapper ? Autre question : pour quelle raison le Seigneur des Mers avait-il enlevé les enfants de Yovana Ortiz ? Ils ne pouvaient plus lui être d'aucune utilité...

Se levant de sa table, Mack Bolan avait suivi la direction qu'indiquait un panonceau. Il savait que les autres ne tarderaient pas à prendre le même chemin et il comptait précisément là-dessus. Dans un contexte différent, si la vie de Brognola et la sécurité du Ranch n'avaient pas été en jeu, il aurait préféré un plan d'attaque moins direct. S'il avait disposé de temps pour remplir sa mission, il aurait évité la route et le restaurant, effectué une approche par la jungle pour trouver une position élevée, surplombant le village. Là, avec un fusil de sniper, la stratégie aurait été classique et plus sûre : s'attaquer à l'ennemi, réduire l'adversaire sans s'exposer, puis pénétrer le périmètre défensif de l'hacienda, où Brognola devait être retenu.

Dans le meilleur des mondes possibles, l'Exécuteur aurait choisi un plan moins risqué. Mais, dans le monde réel, il devait lever la tête, serrer les dents et, en se basant sur une reconnaissance satellite du village et de ses environs, y aller, droit devant. Pas question pour lui de faire un détour pour éviter les quatre Mexicains. Il devait se charger d'eux maintenant, sous peine de les voir avertir les gardes postés plus haut sur la colline.

Il emprunta un escalier qui le mena à l'étage inférieur du bâtiment et s'engagea dans un long couloir. Une série de fenêtres, sur la gauche, donnait sur les cuisines, assez vastes. Deux Mexicaines étaient occupées à confectionner des gâteaux – à la banane, lui sembla-t-il. Et en quantité suffisante pour nourrir une armée. Elles sourirent timidement au Guerrier quand il passa à leur hauteur.

Bolan essayait de ne pas penser au vieux Hal, à la possibilité que son ami ne soit plus de ce monde lorsqu'il atteindrait son objectif. Il y avait aussi la possibilité qu'il ait été déjà emmené ailleurs et qu'on ne trouve jamais son corps...

Devant lui, un autre couloir croisait celui qu'il suivait. Un panonceau indiquait qu'il fallait tourner sur la droite pour rejoindre les toilettes. Quand Bolan tourna, il se retrouva dans un couloir plus étroit, au bout duquel il aperçut un petit balcon. À côté d'une porte, contre le mur de droite, un balai était plongé dans un seau. Il y avait aussi une petite pancarte jaune, qui disait en espagnol : « Ménage en cours » sur une face, et « En dérangement » sur l'autre. Personne ne surveillait l'accès aux toilettes.

Le Guerrier poussa la porte marquée *Hombres*. Elle ouvrait sur une grande pièce sombre. Il donna de la lumière, découvrit quatre cabines et un lavabo surmonté d'un miroir. Il n'y avait pas de fenêtre. Après avoir fermé la porte derrière lui, il alla rapidement inspecter les

cabines, vides toutes les quatre.

Cela ferait l'affaire, décida-t-il.

Bolan sortit le réducteur de son du Beretta 93-R et le mit en place. D'un coup de feu, il fit exploser l'unique ampoule qui éclairait les toilettes, plongeant la pièce dans l'obscurité. Deux secondes passèrent, durant lesquelles ses yeux s'habituerent à la pénombre, puis il entendit des voix étouffées dans le couloir, et des bruits de pas. Des morts-vivants se dirigeaient vers lui.

CHAPITRE III

Avant qu'Eugenio Sanchez eût atteint l'angle du mur, Joe Bob Cheever vint se placer devant lui, la mine inquiète.

— Vous n'avez quand même pas l'intention de le tuer dans les toilettes ? murmura-t-il.

Sanchez baissa son arme à contrecœur.

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

— Emmenez-le dehors, au moins ! insista le Texan. Imaginez les dégâts si vous le tuez en bas...

Le pourri regarda un instant Cheever, avant de répliquer, sarcastique :

— Vous êtes un homme très tatillon, *señor*.

Les autres ricanèrent tandis que le visage de l'Américain virait au rouge.

— Vous feriez mieux de ne pas rester sur notre chemin, ajouta le tueur. On ne sait jamais ce qui peut arriver...

L'autre tressaillit, mais il prit note de l'avertissement et s'éloigna en maugréant.

— Abruti ! lâcha Sanchez en armant son SIG. Allez ! ordonna-t-il à sa petite troupe, on s'occupe de l'emmerdeur.

Le gringo avait pris de l'avance, car, même si Sanchez et ses hommes se mirent à courir et descendirent deux à deux les jetées d'escalier, ils ne purent le rattraper.

Les quatre hommes atteignirent la porte des toilettes, balayant l'espace de leurs quatre pistolets-mitrailleurs pour couvrir leur approche. Sanchez enjamba le seau et le balai qui se trouvaient là, plaquant son dos contre le mur.

— On ne prend pas de risques, chuchota-t-il. J'assure le soutien, et vous trois, vous entrez. Lucian et Tito vous vous baissez, Pandro, tu restes debout. Et vous tirez sur tout ce qui bouge.

Les trois flingueurs ne semblaient pas trop contrariés de se voir chargés de la sale besogne. Mais ce n'était qu'une façade, Sanchez le savait parce qu'il était passé par là ; il avait, comme eux, était chargé des basses œuvres. Se plaindre du danger auquel il les exposait leur

aurait fait perdre la face. Une chose que ces types ne pouvaient pas se permettre : pour grimper à l'échelle du pouvoir, il fallait être plus dur que l'acier.

— Quand je tournerai la poignée, dit le petit chef à Lucian, tu balances le pied dans la porte.

L'Exécuteur alla se planquer dans la dernière cabine et s'assit sur la cuvette. Maintenant la porte ouverte avec son genou, il positionna le sélecteur de tir du 93-R sur le mode rafale et déplia la crosse télescopique, à l'avant, pour mieux contrôler les mouvements du canon. Une fois le cran de sûreté dégagé, il saisit avec fermeté le Beretta à deux mains, le calant contre le bord de la porte.

Il trahirait sa position dès son premier tir, il fallait donc que celui-ci soit particulièrement efficace.

La priorité était d'empêcher les autres de répliquer dans l'espace confiné des toilettes. Les Parabellum déchiquetteraient les minces cloisons de métal des cabines comme du papier de soie.

Comme il s'y attendait, un violent coup de pied ouvrit la porte vers l'intérieur. Le courant d'air qui suivit apporta un parfum d'après-rasage bon marché. Un froissement de tissu se fit entendre tandis que trois silhouettes légèrement éclairées par-derrière franchissaient l'encadrement, deux baissées et une debout. Une quatrième tête apparut une demi-seconde avant de disparaître dans le couloir.

L'index de Bolan pressait déjà la détente. Le pistolet hoqueta entre ses poings, laissant doucement échapper des triples bégaiements. Dans l'obscurité, les Parabellum pénétrèrent la chair de l'homme qui se tenait baissé, sur la gauche. Celui-ci laissa échapper un gémissement et, incapable de se retenir, se redressa pour aller cogner contre le lavabo, puis s'écrouler par terre, sur le ventre.

L'Exécuteur avait déjà fait pivoter son arme vers la droite, tirant à travers la cible suivante, le flingueur debout en face de lui. Alors que le 93-R lâchait ses trois projectiles, le Guerrier entrevit des bras qui s'écartaient et un corps violemment repoussé vers l'arrière qui s'écroulait lentement.

La puanteur du sang et des intestins qui se vidaient devint immédiatement insoutenable.

Comme s'il sentait que c'était son sort qui se jouait à présent, le troisième homme pivota, se redressa et tenta de fuir.

Bolan pressa encore la détente. Trois projectiles de 9 mm transpercèrent le flingueur au-dessous de l'omoplate gauche. Les trois balles, très rapprochées, lui déchiquetèrent le cœur. Déjà mort alors

qu'il était toujours sur pied, l'homme alla droit sur le mur, à côté de la porte ouverte, le heurtant violemment avec le front. Il glissa et s'effondra sur le sol.

Mais l'Exécuteur devait terminer son nettoyage et jaillit de la cabine. Quand il atteignit la porte, il aperçut le quatrième homme qui s'enfuyait en direction du balcon, au fond du couloir. Encadré par la lumière éclatante, devant lui, il essayait tout en courant de parler dans le talkie-walkie qu'il tenait dans sa main gauche.

L'Exécuteur tira. Le mouvement ascensionnel du canon lui permit d'atteindre le fuyard dans le dos, de la base de la colonne vertébrale jusqu'à la nuque. Le type s'écrasa par terre, le talkie-walkie lui échappa et glissa sur cinq ou six mètres.

Bolan s'élança vers le corps encore agité de convulsions, saisit le flingue par le col de sa chemise et, avant que le sang ait vraiment commencé de jaillir, il le traîna sur le carrelage. La seconde d'après, il le faisait passer par-dessus la rambarde, la tête la première. Le flingueur tournoya pour aller rebondir dans les broussailles, quatre ou cinq mètres plus bas.

Retournant dans les toilettes, l'Exécuteur inspecta les corps. Aucun signe de vie : les trois tireurs étaient morts. Il regagna le couloir et ferma la porte derrière lui. Après avoir remis le Beretta dans son sac, il positionna le panonceau jaune côté « En dérangement » sur la porte.

Il remonta, tenant le sac à dos noir dans une main, l'autre main à l'intérieur, passée dans la fermeture à glissière à moitié ouverte, les doigts fermés sur la crosse du 93-R.

Pour rejoindre le parking et sa voiture de location, il dut passer par la réception. À cet instant, l'homme qui lui était apparu comme une sorte de maître d'hôtel franchit la porte ouverte d'un bureau. Il ouvrit grande la bouche en voyant à qui il avait affaire. Il ne s'attendait sans doute pas à le voir de nouveau – en tout cas pas en vie. Aussitôt, il plongea vers l'avant et commença à chercher quelque chose sous le comptoir.

— Ne faites pas ça, recommanda Bolan.

Le Texan fixa la main toujours plongée dans le sac.

— C'est un pistolet que vous avez là-dedans ? demanda-t-il en levant les mains en l'air. Qu'est-ce que vous voulez ? De l'argent ? La caisse est là. Il n'y a pas grand-chose, mais servez-vous, prenez tout.

Descendre le type aurait été la solution la plus simple au problème de sécurité qu'il représentait. Mais le cow-boy avait l'air d'être le patron du restaurant et Bolan voyait un meilleur moyen de l'utiliser.

Un guide pouvait se révéler des plus pratique pour parcourir le plus de chemin possible en un minimum de temps.

— Vous vivez ici depuis longtemps ? questionna-t-il.

— Hein ? Euh... oui, neuf ans.

— Vous venez avec moi. Passez devant le comptoir.

Soudain, le Texan parut très fatigué.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? interrogea-t-il en rejoignant Bolan.

— On parlera de ça sur le parking. Baissez les mains et marchez devant moi. Si quelqu'un vous demande où vous allez, dites que vous avez envie de prendre l'air.

Le Guerrier poussa son prisonnier jusqu'au pare-chocs arrière de la Sentra.

— Mettez-vous sur le côté et posez les mains sur l'aile, ordonna-t-il.

Dès que le gars lui eut obéi, Bolan déverrouilla et ouvrit le coffre.

L'autre laissa échapper un gémissement.

— Oh ! Non ! vous n'allez quand même pas me mettre là-dedans ! Je... je suis claustrophobe.

L'Exécuteur se pencha et souleva un lourd sac de Nylon noir, qu'il fit passer sur son épaule.

— On ne prend pas la voiture, répondit-il. On part en promenade.

À l'expression terrorisée qui apparut sur le visage du cow-boy, Bolan comprit que celui-ci avait deviné ce qui se trouvait dans le sac : d'autres armes. Et des grosses.

— Mais vous êtes qui, bon sang ? demanda le malheureux.

— Aucune importance.

— Qui vous envoie ? insista le Texan. Les Colombiens ? Vous êtes ici pour un contrat sur le Don ?

L'Exécuteur ne prit pas la peine de répondre.

Il venait de recevoir sa première confirmation que Samosa était probablement sur le champ de bataille qui l'attendait au sommet de la colline. Ce serait la cerise sur le gâteau.

— Je veux monter au village, expliqua-t-il à son prisonnier. Mais sans être vu par les hommes qui gardent la route. Je voudrais que vous m'indiquiez leur position, alors, restez tranquille et obéissant, quoi qu'il arrive.

— Si je fais tout ce que vous me demandez, vous me laisserez en vie ?

— Si vous ne faites pas ce que je vous demande, vous serez le prochain à mourir.

— Et merde ! fit l'homme, qui ferma les yeux et secoua la tête. J'aurais dû me douter que ça arriverait un jour. J'aurais dû quitter cet endroit il y a des années, quand c'était possible. Écoutez, là, j'ai vraiment besoin d'un verre...

— On y va.

Ils traversèrent le parking, jusqu'au bord de la route. Sur la droite, celle-ci grimpait abruptement, sinuant entre les petites bâtisses posées des deux côtés. Les maisons aussi bien que les boutiques étaient fermées. Il n'y avait personne. Ensuite, à un peu moins d'une centaine de mètres de là, la route tournait et disparaissait à leur vue.

Bolan et son prisonnier traversèrent la route et le fossé qui se trouvait de l'autre côté. Dans un enchevêtrement de broussailles et de plantes grimpantes, Bolan localisa ce qui ressemblait à l'amorce d'un petit chemin, large tout au plus d'une trentaine de centimètres, et les deux hommes commencèrent à escalader la pente.

Quand ils parvinrent au sommet, le guide de Bolan se plia en deux, le visage écarlate, les mains sur les genoux, avalant l'air à grandes goulées.

— Il faut que je m'arrête une seconde, dit-il. Je vous en prie...

L'Exécuteur le laissa respirer tandis que lui-même observait ce qui se passait de l'autre côté de la colline. Se détachant ici et là sur la jungle broussailleuse, et perchées sur les pentes opposées, il découvrit des petites cahutes aux murs de boue, avec des toits de palmes très pentus. Au contraire des maisons qui bordaient la route, elles semblaient occupées : du linge pendait à des fils tendus entre les palmiers. Il y avait aussi des petits jardins, des cages à poules et des arbres fruitiers cramponnés au versant de la colline.

Le souffle court, le Texan se redressa. Il désigna la route, au-dessous d'eux, à un point où elle faisait un virage extrêmement serré.

— Là, dit-il. C'est ça.

Une grande et étroite maison dans les tons jaune beige s'élevait dans le virage, face à la pente. De l'autre côté de la route, un pick-up marron et une Ford Bronco marron et noir étaient arrêtés sur le bas-côté, l'avant dirigé vers la pente, avec le côté passager face à eux. La camionnette était devant l'autre véhicule, positionnée de sorte à ce qu'ils puissent tous les deux rapidement bloquer la route.

— Combien de flingues ? demanda Bolan.

— En général, cinq ou six.

L'Exécuteur sortit une paire de jumelles compactes Steiner de son

sac à dos et scruta ce qui se passait au-dessous. Son angle de vision était tel qu'il lui était impossible de voir l'intérieur des véhicules et d'opérer un décompte des cibles, même si les fenêtres du pick-up et de la Bronco étaient toutes baissées.

— On peut descendre jusqu'à la route sans être vus ? demanda-t-il au cow-boy.

— On ? Vous voulez dire *nous* ?

— Je vous ai posé une question !

— Je... ben, oui, je pense...

— Allons-y.

Le Texan à cinquante centimètres devant lui, il commença à descendre la pente très abrupte, se frayant un chemin à travers la végétation. L'arrière de la maison était de plain-pied, alors que l'avant, face à la route et plus bas sur la pente, en comptait trois. Elle avait un toit plat, composé de plaques de tôles rouillées, des parpaings en guise de murs. À l'arrière, une porte à la peinture bleue écaillée et une seule fenêtre.

— C'est habité ? demanda Bolan en jetant un coup d'œil à travers les vitres sales.

— Pas quand Samosa est présent sur le site, expliqua le Texan. La plupart des gens qui vivent sur la route s'en vont quand il est dans les parages. Pour échapper aux gardes et à leur présence.

La porte bleue était cadénassée, mais ne résista pas plus de dix secondes. Bolan poussa ensuite le battant vers l'intérieur. Il faisait sombre, à l'intérieur, et l'air était brûlant.

Ils traversèrent une pièce, minuscule, puis descendirent deux étroites volées de marches. Le rez-de-chaussée de la maison paraissait vide. Il n'y avait plus que deux éléments de mobilier : un canapé défoncé et une table de la taille d'un plateau télé. Dans la pièce de devant, on avait improvisé des rideaux en punaisant des sacs publicitaires orange devant les fenêtres.

Bolan fit asseoir le cow-boy par terre, les jambes croisées, les mains immobilisées dans le dos par des menottes en plastique, tandis qu'il allait jeter un coup d'œil à la route.

De là, il était en mesure de voir l'intérieur des deux véhicules. Deux types sur les sièges avant de la camionnette, et trois autres à bord de la Bronco. Ces derniers étaient armés de M-16. La crosse des fusils était calée à côté d'eux, sur les fauteuils, le canon dirigé vers les vitres.

— Combien ils vous payent, les Colombiens, l'ami ? demanda le Texan. C'est dommage, parce que quelle que soit la somme, vous ne

vivrez pas assez pour en profiter. Il y a trop de soldats du cartel, par ici, et c'est encore pire dans le village. Samosa a toute une armée, avec lui.

Ouvrant son sac, l'Exécuteur commença à sortir son matériel. Il enfila un harnais de combat en Nylon, déjà lesté de grenades, et dont les poches contenaient des chargeurs pour son pistolet-mitrailleur, un poignard SOG Pentagon, glissé dans sa gaine de cuir. Il sortit le 93-R de son sac à dos et rangea l'arme dans le holster du harnais.

Dans le grand sac, il récupéra deux étuis abritant des mini-Uzi. Il saisit encore les réducteurs de son des pistolets-mitrailleurs, ainsi qu'une poignée de chargeurs de trente cartouches, qui avaient été fixés avec du ruban adhésif, par paire et tête-bêche.

Bolan monta les réducteurs de son, avant d'engager les chargeurs dans les P.M. Quand il eut actionné les poignées d'armement des deux armes et fait passer les bandoulières par-dessus sa tête, il enfila une paire de gants noirs très ajustés.

— Vous attendez que je revienne, O.K. ?

Le cow-boy hocha la tête, mais, après un instant d'hésitation, le Guerrier revint lui plaquer sur la bouche une bande d'adhésif.

Quand Bolan tenta d'ouvrir la porte de devant, il réussit à peine à la faire bouger. Il y avait un cadenas à l'extérieur. Il abandonna donc cette issue et utilisa une fenêtre pour se glisser hors de la maison, se plaquant contre le mur pour rejoindre l'angle du bâtiment. À l'intérieur des véhicules, il apercevait à présent l'arrière du crâne des soldats ennemis. Toute leur attention était concentrée sur ce qui se passait sur la route, dans la direction opposée à la sienne.

Soudain, l'Exécuteur jaillit de sa planque, un mini-Uzi dans chaque main. En six longues foulées, il eut rejoint la route, alors que le type assis à l'arrière de la Bronco commençait tout juste à prendre conscience de ce qui se passait. En apercevant le Guerrier, il écarquilla les yeux et ouvrit la bouche, hébété.

Avant qu'il ait eu le temps d'alerter ses *compadres*, Bolan pressa la détente de ses deux armes, en même temps qu'il chargeait.

C'était tout sauf du travail en finesse.

De sa main droite, il rafala à travers les vitres ouvertes. Pendant une fraction de seconde, le passager tressauta sous l'averse. Puis sa tête explosa dans un nuage pourpre, arrosant le pare-brise de matière cérébrale.

Bolan faisait de son mieux pour ne pas atteindre la carrosserie et réduire ainsi le bruit au maximum : il ne tira donc pas à travers le pare-brise de la Bronco, mais fit deux pas de plus et trouva ainsi l'angle lui permettant de tirer à travers les fenêtres ouvertes des

passagers, à l'avant comme à l'arrière. Alors que les flingueurs essayaient désespérément de faire passer leurs fusils par les ouvertures pour répliquer, il pressa la détente de son Uzi, dans sa main gauche, déversant un torrent de balles à l'intérieur du véhicule.

Sous ce déluge, la portière arrière de la Bronco s'ouvrit à la volée, et un homme glissa de l'habitacle, tombant à genoux avant de s'écrouler de tout son long. Déjà mort, il gardait les doigts fermés sur son fusil d'assaut.

Le passager avant de la camionnette, pratiquement décapité, disparut, révélant le visage couleur cendre du conducteur, qui avait été protégé de la première rafale par le corps de son copain. L'Exécuteur rafala aussitôt à travers la fenêtre, et le flingueur fut agité de violents soubresauts en même temps que chaque coup, brutal et féroce, le plaquait contre l'intérieur de la portière. Puis, le bloc de culasse du Uzi partit vers l'arrière. Plus de cartouche dans la chambre. La fusillade n'avait pas duré plus de quinze secondes.

Il laissa tomber le pistolet-mitrailleur sur le siège de la Bronco.

Cela faisait neuf pourris de moins, en comptant ceux de la taverne.

Bolan récupéra l'autre Uzi, le rechargea rapidement. Grimpant dans la camionnette, il agrippa le conducteur par les cheveux pour le soulever du volant et le cala contre la portière dans une pose aussi naturelle que possible. Il ne pouvait rien faire pour le pare-brise, sur lequel dégoulinait un liquide visqueux.

Quand il en eut terminé avec la camionnette, il rejoignit la Bronco, fit passer le passager par-dessus le boîtier de vitesse, puis l'installa à la place du conducteur, utilisant la ceinture de sécurité pour le faire tenir en place.

Ce n'était pas très convaincant, mais il faudrait que ça fasse l'affaire.

L'Exécuteur repassa par la fenêtre pour gagner l'intérieur de la maison abandonnée. Il retira les menottes au bistrotier et arracha sans ménagement la bande d'adhésif.

— Où est le prochain barrage routier ?

— Devant l'école. On peut le voir d'ici. C'est plus haut, dans le prochain virage.

L'Exécuteur s'agenouilla, tira un long étui doublé de mousse du sac de Nylon. Il en fit glisser la fermeture Eclair et assembla rapidement les deux parties d'un Colt M-16, équipé d'une lunette de combat Trijicon. Il mit en place le réducteur de son du fusil et vérifia que le chargeur de trente cartouches était bien plein. Puis il glissa une douzaine de chargeurs supplémentaires dans le sac à dos, qu'il fit

passer sur son épaule.

— Pour l’instant, votre seule chance de survie, c’est moi, lança-t-il au Texan. Alors, suivez-moi, et ne faites pas le con.

Quand ils arrivèrent vers l’avant de la maison, le Guerrier courut sur la route pendant quelques mètres, le cow-boy juste sur ses talons. Il ralentit quand le virage fut en vue, et alla se réfugier contre le mur de la construction la plus proche pour examiner la zone avec ses jumelles.

De l’autre côté, s’élevait une bâtisse de plain-pied au toit plat et aux murs peints dans une joyeuse teinte mauve. D’où il se tenait, Bolan ne voyait qu’un tiers de l’école. Les fenêtres étroites qui lui faisaient face étaient décorées d’oiseaux aux couleurs vives. Au-dessus, un auvent en zinc qui faisait presque tout le tour de la maison les protégeait du soleil. Une jardinière en béton, qui arrivait à hauteur de ceinture, bordait la route, et s’il ne semblait pas y avoir de fleur dedans, le crâne chauve d’un homme dépassait de l’autre côté. Derrière le garde planqué là, on pouvait apercevoir le haut de la porte de l’école.

L’Exécuteur se tourna vers son guide improvisé.

— Ça n’ira pas, dit-il. Je ne peux pas tout voir, d’ici. Et il est impossible de monter plus haut sur la route sans nous faire repérer.

Le Texan ne dit rien.

— J’ai besoin d’un point élevé, insista Bolan.

Puis il fit signe au cow-boy de reprendre le chemin qu’ils venaient de suivre.

Deux minutes plus tard, l’Exécuteur et le cow-boy s’étaient hissés sur le toit de la maison dans laquelle ils s’étaient introduits quelques minutes auparavant.

De là, le Guerrier avait un bien meilleur aperçu des choses. Il découvrit ainsi trois flingueurs assis sur des chaises pliantes, dans l’allée ombragée qui s’étirait entre la route et la façade de l’école. La jardinière de béton les dissimulait, à l’exception de leurs têtes et de leurs épaules. À côté d’eux, contre le mur, des fusils d’assaut étaient posés à portée de main.

De la musique flottait jusqu’au Guerrier. Le niveau sonore était faible, mais Bolan reconnut *Mexican Hat Dance*, joué de façon approximative par un violon et un accordéon.

— Les enfants sont à l’intérieur ? demanda Bolan.

Le cow-boy secoua les épaules.

— J’imagine qu’il peut y en avoir quelques-uns dans la cour qui se trouve derrière le bâtiment. C’est difficile à dire. Quand Samosa est

dans l'hacienda, l'école est fermée. Durant ces périodes, les gens qui ne sont pas allés voir leur famille à l'extérieur du village gardent en général leurs enfants chez eux.

Quand Bolan regarda de nouveau, il eut la réponse à la question qu'il avait posée. Dans ses jumelles, il vit une fillette d'environ dix ans, en robe rose, apparaître à la porte de l'école.

Un des flingueurs se retourna et lui dit quelque chose, qui fit rire les autres. La fillette, elle, disparut en claquant le porte.

Les choses étaient plus compliquées que prévu.

L'Exécuteur posa les jumelles et souleva le M-16.

CHAPITRE IV

Hacienda de Corto de Vista

Juanito donna un petit coup de pied à son jeune frère sous la table. Quand Pedro leva les yeux, une expression blessée sur le visage, Juanito désigna d'un mouvement de tête les tranches de papaye verte qui se trouvaient encore dans l'assiette de l'enfant.

Leur père ne les laisserait pas quitter la table du petit déjeuner tant qu'ils n'auraient pas mangé jusqu'à la dernière bouchée. C'était ainsi.

Pedro piqua une tranche de fruit du bout de sa fourchette et la porta à sa bouche. Il la mâcha et l'avalait aussi vite qu'il put, avant de passer à la suivante.

Les adultes assis à la table ne leur prêtaient pas la moindre attention. Leur père parlait du trajet en hélicoptère qu'ils s'apprêtaient à effectuer. Ramon Murillo resterait sur place pour commander les hommes qui gardaient l'hacienda.

— Tu ne touches pas à notre ami le fédéral pendant mon absence, insista Samosa. Il détient des informations importantes que je compte obtenir. C'est compris ?

Ramon hocha la tête en souriant, mais ses yeux sombres luisaient d'un éclat peu rassurant.

Juanito fixa son propre regard sur son assiette vide. Il avait beaucoup de mal à s'obliger à regarder son nouveau garde du corps. Celui-ci le terrifiait. Et, malgré la promesse qu'il venait de faire à leur père, il avait sans doute déjà ses propres projets et s'y conformerait — ça, Juanito en avait la certitude.

Pedro avait du mal à terminer ses papayes. Il était un peu pâle et semblait sur le point de vomir. Juanito lui balança un nouveau coup de pied et articula en silence :

« Mange ! Mange ! »

Quelques secondes plus tard, le petit enfournait la dernière tranche.

Les deux garçons étaient censés accompagner leur père pour

admirer un nouveau bateau qu'il venait d'acheter. Ils devaient partir bientôt. La perspective du trajet en hélicoptère aurait excité Juanito s'il n'y avait pas eu M. Bennett. Il n'arrêtait pas de penser à lui, au gros clou planté à travers sa main.

Son père avait appris à Juanito à être autonome. Il avait dépensé sans compter pour nourrir cette qualité. Quant à sa mère, Yovana, elle lui avait inculqué avec force le sens du bien et du mal. Le garçon marchait sur une corde tendue au-dessus d'un précipice très profond. Devait-il obéir à son père, qu'il vénérât ? Ou devait-il venir en aide à une personne qui avait risqué sa vie pour les protéger, son frère et lui ?

Pedro posa sa fourchette à côté de son assiette vide et s'essuya la bouche avec sa serviette.

— Pouvons-nous sortir de table, papa ? demanda Juanito.

— Oui, allez-y. Mais ne vous éloignez pas trop. Je ne veux pas avoir à monter toute une expédition pour vous chercher. Nous partons dans dix minutes.

Les deux frères sortirent en hâte de la salle à manger. L'hacienda était sombre et fraîche, avec des murs en adobe très épais, peints dans une teinte citrouille brûlée et des sols en marbre noir. L'immense maison était pleine de vieilleries que leur père avait achetées, des vieilleries avec lesquelles il leur était interdit de jouer. Dans les couloirs, il y avait toujours beaucoup d'hommes armés, qui attendaient, sans rien faire, l'air ennuyé.

— Où on va ? demanda Pedro en courant pour rattraper son frère.

— Tu viens et tu arrêtes de gémir.

Juanito le conduisit jusqu'à une porte qui donnait dans le jardin, à l'arrière de la demeure, à l'intérieur des hauts murs d'enceinte. Un soleil éclatant déversait ses rayons sur des parterres de fleurs. Une imposante fontaine circulaire, couverte de carreaux multicolores, gargouillait joyeusement. Dans le coin le plus éloigné du jardin, s'élevait un modeste abri en briques, où les jardiniers rangeaient leurs outils.

À la seconde où Pedro comprit où ils allaient, il devina ce que son frère avait en tête.

— J'ai peur, dit-il en agrippant le bras de Juanito. Papa va être très en colère.

— Tu aimes bien M. Bennett ? demanda Juanito.

— Oui, il est gentil. Il a essayé de nous aider, quand il y a eu tous ces coups de feu.

— Tu te rappelles ce que Ramon a fait au garde du corps ?

Pedro se ferma comme une huître. Il refusa de regarder son frère en face.

— Dans la maison de maman, insista Juanito en lui donnant une petite bourrade. Ce qu'il a fait dans la maison de maman. On n'était pas censés voir. Les hommes de Ramon nous avaient mis des couvertures sur la tête, quand ils nous ont enlevés, mais toi et moi on a vu... On a vu, tous les deux.

Un frémissement agita Juanito au souvenir du halo rougeâtre autour de la tête de l'homme martyrisé, son corps suspendu au mur avec trois énormes clous plantés dans la paume de ses mains et ses deux pieds réunis. Il y avait une horrible odeur dans l'air.

— Je me rappelle...

— Eh bien, M. Bennett finira comme ça si on ne fait rien.

— Mais, papa...

— D'abord, si on se dépêche, indiqua Juanito en ouvrant la porte de l'abri, il ne le saura jamais. Ensuite, même s'il découvre ce qu'on a fait, qu'est-ce que tu penses qu'il nous fera ?

— Il nous tuera ?

— Ne sois pas idiot ! Il nous aime !

Juanito pénétra dans la remise et entreprit aussitôt de fouiller parmi les caisses de bois rangées sur les étagères.

Pedro entra à son tour et commença de regarder sur les étagères les plus basses.

— Voilà, lança-t-il presque aussitôt.

Il tenait une scie à métaux avec un manche en caoutchouc, pareil à une crosse de pistolet, et une grosse lame.

— Ça ne va pas, le reprit Juanito. Comment veux-tu que je cache un truc pareil sous mon T-shirt ?

Pedro rangea l'outil dans la boîte.

— Voilà ce qu'il nous faut, annonça Juanito en saisissant un autre outil.

La lame de la scie à métaux, très courte, était enchâssée dans un manche pareil à celui d'un couteau.

— Elle coupe bien ? demanda Pedro.

Juanito testa la lame avec son pouce.

— Ça ira. Allez, on y va.

Il coinça la petite scie dans la poche arrière de son short, puis fit passer son T-shirt par-dessus.

— C'est la première fois qu'on ment à papa, observa Pedro alors

qu'ils s'éloignaient de l'abri de jardin.

— Je sais.

— S'il nous demande si nous avons aidé M. Bennett, est-ce qu'on lui dira la vérité ?

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je pense que j'ai envie de faire pipi.

— Ça peut attendre.

— Si M. Bennett s'enfuit, il peut faire du mal à papa. C'est ce que papa a dit.

— Papa est trop fort et trop intelligent pour ça, assura Juanito. C'est l'homme le plus fort et le plus intelligent du monde. Mais je ne veux pas que Ramon tue M. Bennett !

CHAPITRE V

Bolan souleva les caches de la lunette Trijicon et positionna la crosse du M-16 contre son épaule. L'idée de tirer des balles 5.56 mm avec, en toile de fond, une école peut-être pleine d'enfants ne lui plaisait évidemment pas, mais il n'avait pas le temps de contourner les pourris, et devait faire confiance à ses capacités de tir pour ne pas toucher des innocents.

Il devait passer sur le poste de garde et l'écraser. Ne pas laisser d'ennemi dans son dos.

Derrière lui, les rayons du soleil tombaient sur son épaule droite, et il n'avait donc pas à craindre que des reflets sur les lentilles révèlent sa présence. Avec une attention maximale, il scruta le bâtiment. Le fond sur lequel se détachaient ses cibles était un mur en parpaings. Équipé d'un réducteur de son, le M-16 utilisait des balles subsoniques de faible puissance, et le risque de voir une ogive se perdre à l'intérieur du bâtiment était nul.

Un instant, il envisagea de tirer à travers une des fenêtres, songeant que cela conduirait les enfants présents dans l'école à se jeter au sol et à ne plus bouger. C'était une façon de les protéger, mais ce premier tir donnerait à ses ennemis le temps de saisir leurs fusils. Il y avait aussi le risque qu'un enfant soit pris en otage.

Il n'y aurait pas de préliminaires, décida le Guerrier.

Dans la lunette, il vit que les soldats du cartel profitaient de la relative fraîcheur du matin pour se détendre. Le type au crâne chauve alluma un gros cigare, se laissa aller contre le dossier de sa chaise et s'appliqua à réussir des ronds de fumée parfaits au-dessus de lui.

L'Exécuteur positionna le commutateur sur le mode coup par coup. La lunette était réglée pour un tir à cent mètres. Comme il se trouvait à une distance inférieure de moitié, il effectua quelques ajustements. Puis il fit lentement décrire à son arme l'arc mortel qu'il avait calculé, changeant trois fois de cible.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil à la porte fermée et aux angles du bâtiment, il expira la moitié de l'air contenu dans ses poumons, posa le doigt sur la détente, visa la gorge du chauve et accentua doucement la pression.

Le M-16 éternua et sursauta à peine, expectorant un seul et unique projectile. Le recul fut si faible que pas une seconde Bolan ne perdit de vue sa cible. Il vit le type tomber de sa chaise avant de disparaître derrière la grosse jardinière de fleurs.

Le soldat assis à côté de lui tourna la tête, pas trop sûr de ce qui venait de se passer. Déjà, Bolan pressait la détente. Le M-16 soupira une deuxième fois.

Dans la Trijicon, le soleil miroita sur une buée rouge, là où la tête de l'homme se trouvait une fraction de seconde plus tôt. Le type disparut lui aussi, au sol pour le compte.

Le dernier type de faction devant l'école venait de comprendre ce qui se passait, mais il ne pouvait rien y faire. On aurait dit qu'il avait le cul collé à sa chaise. Seules ses lèvres bougeaient. S'il laissa échapper le moindre son, Bolan ne l'entendit pas, couvert qu'il fut par l'éternuement du troisième coup de feu.

L'expression terrifiée de l'homme disparut, tandis que ses pires craintes se réalisaient et qu'une balle de 5.56 mm lui traversait le crâne.

— C'est comme ça que tu joues ? murmura le Texan, abasourdi. Trois hommes, trois tirs ?

Bolan ne lui répondit pas. Il scrutait le champ de bataille pour s'assurer qu'aucun autre soldat du cartel ne se trouvait plus dans son axe, quand, soudain, il vit la porte de l'école s'ouvrir. Une femme aux cheveux noirs apparut et, voyant les hommes couchés par terre, elle se mit à crier.

L'Exécuteur se recula précipitamment et, tirant une photo satellite de son harnais, il la montra au cow-boy.

— Selon ce document, il y a une pente rectiligne après le prochain virage qui permet de rejoindre le centre du village.

— Exact.

— Il y a des hommes, sur la place ?

— Ils n'y sont pas stationnés. Ils ont des Chevrolet Suburban, avec lesquelles ils patrouillent.

Désignant les rues de chaque côté de la place, il ajouta :

— Toutes les boutiques touristiques sont fermées.

— Il y a combien d'hommes à l'extérieur de l'hacienda ?

— Entre quinze et vingt.

Sur la route, la femme criait toujours, appelant à l'aide. Des voix d'enfants s'étaient mêlées à la sienne, augmentant encore le volume.

À un moment ou à un autre, quelqu'un allait finir par venir voir ce

qui se passait. Il fallait donc changer de plan.

— On descend du toit, ordonna Bolan à son prisonnier. Allez, vite !

Ils traversèrent la route et rejoignirent la Bronco au pas de course. L'Exécuteur ouvrit la portière côté passager et fit entrer le Texan à l'intérieur. Celui-ci hésitait à s'asseoir dans le fauteuil souillé de sang, mais un coup d'œil au cadavre assis à côté suffit à le convaincre d'obéir. Bolan utilisa les menottes pour attacher les poignets du patron de bar dans son dos, ferma la portière, contourna le véhicule pour rejoindre la portière côté conducteur, utilisa le poignard pour couper la ceinture de sécurité, libéra le cadavre et le sortit de la voiture. Il se mit alors au volant et démarra.

Pendant qu'il faisait demi-tour dans un hurlement de pneus et s'élançait droit dans la côte, le Texan avala péniblement sa salive et marmonna :

— C'est pas très futé de faire ça, mec. C'est pas très futé.

— La ferme, répondit le Guerrier. Contente-toi de rester vivant.

CHAPITRE VI

Hal Brognola dérivait dans un univers cotonneux, un univers où il n'y avait ni douleur, ni menace, ni peur, où il était libre et en sécurité. Il y serait resté longtemps, heureux, si une voix haut perchée ne l'avait pas obligé à réintégrer le monde réel.

— Monsieur, monsieur, réveillez-vous, disait la voix flûtée. Il faut vous réveiller.

Quand le propriétaire de la voix commença à lui secouer le bras, Brognola ne put l'ignorer plus longtemps. Il ouvrit les yeux et découvrit avec surprise les deux garçons de Yovana Ortiz qui se tenaient au-dessous de lui, visiblement inquiets.

Juanito passa une main dans son dos et sortit quelque chose de sous son T-shirt.

— On vous a apporté une scie, dit-il. Mais vous devez vous dépêcher. Ils ne vous laisseront pas tranquille bien longtemps.

Brognola délesta le garçon de la petite scie à métaux. Il n'avait pas le temps de lui demander pourquoi il prenait un risque pareil.

— Merci, dit-il. Merci à tous les deux. Jamais je n'oublierai ça. Maintenant, partez, vite. Allez !

Les enfants sortirent en courant, fermant la porte derrière eux.

Le fédéral se mit aussitôt au travail. Il plaqua le sommet de son avant-bras contre le mur, raidissant les doigts au maximum pour exposer la tête du clou. Il posa les dents de la scie sur le métal, juste derrière la tête, et commença à scier avec des petits mouvements rapides. Sa position était particulièrement inconfortable et un couinement strident accompagnait le va-et-vient de la lame, mais il ne pouvait rien faire contre. À travers la paume de sa main, il sentait le métal chauffer. Il accéléra encore le rythme de son mouvement.

— Allez ! Allez ! murmura-t-il pour lui-même, le visage dégoulinant de sueur.

Et, soudain, la tête du clou tomba par terre, rebondit, et roula à environ un mètre de la caisse sur laquelle il se trouvait.

Il s'apprêtait à libérer sa main quand il entendit un bruit de pas et vit la poignée de la porte commencer de tourner. Fourrant la scie dans la poche gauche de son pantalon, il ferma sa main droite sur le clou

été.

La porte s'ouvrit et Ramon Murillo entra. Il était seul et avait un marteau à la main.

— Où sont vos renforts ? lui lança Brognola, railleur, dans le but de le déstabiliser.

— Je n'ai pas besoin d'aide pour terminer le travail, répliqua le pourri, méprisant. Un homme cloué au mur est comme une vieille femme estropiée. Je peux te faire subir tout ce dont j'ai envie, quand j'en ai envie. C'est le jeu que je préfère.

Alors que Murillo s'approchait, le regard fou, Brognola lutta contre le désir de baisser les yeux sur la tête du clou. Le Mexicain ne semblait pas l'avoir remarquée.

— On n'a pas de nouvelles de mon frère, Roberto, reprit celui-ci. Pas depuis l'attaque de notre camp de stockage de drogue. S'il était toujours en vie, il aurait trouvé un moyen de me contacter...

Brognola resta silencieux.

— Les choses auraient peut-être mieux tourné pour toi, si Roberto avait été là. Vois-tu, il était ma conscience...

L'idée que l'un ou l'autre des Murillo sache ce qu'était une conscience donna envie de rire au fédéral, mais son tortionnaire ne sembla pas voir le petit rictus qui venait de se former sur ses lèvres.

— C'était Roberto, le cerveau, poursuivit Murillo. Il savait planifier les choses. Sans lui, jamais il n'y aurait eu une organisation Murillo. À part nous, jamais quelqu'un n'a rien su faire, dans notre famille. Notre conne de mère a été assassinée dans une ruelle de Tijuana par un micheton qui n'avait pas aimé la pipe qu'elle lui avait faite. Roberto et moi, nous étions des gamins quand ça s'est passé, mais on a eu notre vengeance. Mon frère a tout planifié – comment trouver le type, comment le droguer pour qu'il ne puisse pas se défendre. Et tu sais ce qu'on lui a fait ?

Brognola ne broncha pas.

— On lui a ouvert le bide et on lui a fait bouffer ses propres entrailles avant de le laisser crever.

Le tueur laissa l'image faire son effet pendant quelques instants, puis reprit :

— Dans notre famille, il n'y avait que des fous, des sniffeurs d'essence, des petits voleurs de huitième zone et des extorqueurs en tout genre. La plupart de nos oncles et cousins ont été zigouillés pour des histoires de femmes, de fric ou de came. Il y avait toujours un enfoiré, plus gros et plus futé qu'eux, qui venait les écrabouiller. Roberto et moi, on a changé ça. On a commencé par écraser les autres,

et puis, quand on a été assez riches, quand on a eu assez de pouvoir, on a payé des gars pour faire le sale boulot à notre place. Don Jorge veut que je te garde au chaud. Il veut savoir tout ce que tu as dans la tête. Seulement, moi, je me fous de ce que Don Jorge peut vouloir.

L'ordure regarda le bras levé de Brognola, le poing fermé, le sang sur le mur blanc.

— Ça fait mal ? demanda-t-il, sarcastique.

Avant que Brognola ait pu répondre, il ajouta :

— De toute façon, ce n'est rien à côté de ce que je vais te faire subir.

« Approche-toi encore un peu, espèce d'enfoiré, pensa Brognola, juste encore un peu... »

CHAPITRE VII

L'Exécuteur accéléra. La femme les vit arriver et s'élança vers la route. Le virage était si serré que Bolan ne pouvait espérer maintenir sa vitesse et garder ses quatre roues sur l'asphalte. Jouant avec les freins, il fit décrire à la Bronco un dérapage volontaire, mais, malgré tous ses efforts, le 4x4 fut déporté de l'autre côté de la route dans un hurlement de pneus.

Alors qu'ils passaient devant l'école dans un rugissement de moteur, la femme agita frénétiquement les bras au-dessus de sa tête.

— Elle pense qu'on est des flingueurs de Samosa ! lança le Texan, ahuri.

— Arrêtez ! hurla-t-elle en finissant de contourner la grosse jardinière de fleurs.

Une seconde de plus, et elle se serait trouvée au milieu de la route. Soulagé d'avoir pu l'éviter, Bolan jeta un coup d'œil dans son rétroviseur et il la vit qui continuait à gesticuler.

— Vous auriez dû la tuer à la seconde où elle a ouvert sa foutue gueule ! lui lança le Texan. Vu la façon dont vous avez effacé tous les soldats du cartel, pourquoi est-ce que vous laissez cette instit' risquer de nous faire tuer ?

La seule réponse de l'Exécuteur fut de plaquer la pédale de l'accélérateur au plancher, arrachant un hurlement au moteur V-8. La Bronco avala la longue et raide montée.

Ils avaient gravi un quart de la colline, quand ils virent un véhicule qui arrivait droit sur eux. C'était une des Suburban du cartel. Vert foncé avec un pare-brise teinté.

— Merde ! lança le cow-boy en s'agitant sur son siège. Oh ! merde...

Bolan ne regarda ni à droite ni à gauche. Il ne ralentit ni ne tourna. Quand le Texan comprit ce qui allait se produire, il se mit à hurler... presque aussi fort que l'institutrice.

Au tout dernier moment, alors que les deux véhicules ne se trouvaient plus qu'à une dizaine de mètres l'un de l'autre, et que Bolan était en mesure de voir le visage des deux hommes assis à l'avant, il ouvrit sa portière et se laissa rouler hors de la Bronco. La chaussée

monta à sa rencontre, très vite et très rudement.

Il s'était protégé la tête avec les bras et, tandis qu'il rebondissait sur la route, les deux automobiles entrèrent en contact, une collision terrifiante, un cauchemar de métal broyé, de plastique cisailé et de verre explosé.

Bolan arrêta son roulé-boulé le visage contre le sol, le dos et les bras mitraillés par les fragments de métal et de verre qui volaient dans tous les sens. Lorsqu'il se releva, il put constater que la Suburban, le plus lourd des deux véhicules, l'avait emporté. Si l'avant des deux engins était salement esquinaté, c'était la Bronco qui roulait lentement dans la pente, en arrière, et prenait rapidement de la vitesse.

L'Exécuteur dut courir pour la rattraper. Il sauta par la portière ouverte, puis se pencha et tira le frein à main. La Bronco s'arrêta dans un sursaut.

Sur le siège passager, à moitié caché par l'airbag, le cow-boy avait les yeux fermés et la bouche ouverte. Il était dans le cirage.

Bolan s'empara du M-16 et de son sac sur la banquette arrière et, tandis qu'il courait vers la Suburban arrêtée, il positionna le sélecteur de tir en mode rafale.

À quinze mètres de là, il put voir que la collision frontale avait aussi déclenché l'ouverture des airbags de la Suburban. Les gros ballons blancs emplissaient presque complètement l'habitacle et des bras s'agitaient frénétiquement alors que le conducteur et son passager tentaient de se libérer.

Bolan les libéra.

Pressant la détente du M-16, il traça une ligne de 5.56 mm à travers le pare-brise, qui se lézarda avant de céder, rentrant vers l'intérieur. Les airbags explosèrent, les têtes éclatèrent comme des pastèques bien mûres, et le feu soutenu du fusil emplit les sièges avant du véhicule d'un torrent rouge sang mêlant plastique laminé, éclats de verre et fragments d'os.

Les pourris de la grosse berline à six portes et qui se trouvaient sur les deux rangées de sièges arrière n'étaient retenus que par leurs ceintures de sécurité. Le premier à ouvrir sa portière fut le type qui se trouvait du côté passager, dans la rangée du milieu. Mais avant qu'il ait fait un pas, avant même qu'il ait pu faire passer son MAC-10 par la vitre éclatée, Bolan tira une courte rafale à travers la portière. Les projectiles repoussèrent le soldat dans l'encadrement. Sa main s'agita, et l'Ingram partit tout seul, le canon dirigé vers les pieds du flingueur. Touché à trois reprises au niveau du cœur, le type était bien trop mort pour se soucier du fait qu'il était en train de se tirer dessus.

Son arme hoquetait encore dans sa main quand l'autre portière du

milieu et celles de l'arrière s'ouvrirent à la volée, laissant le passage à trois autres pourris.

Bolan avait mis un genou en terre une seconde avant que le passager du milieu pivote et ouvre le feu, essayant d'avoir le Guerrier dans un mouvement de va-et-vient. Des projectiles brûlants sifflèrent juste au-dessus de la tête de l'Exécuteur, ricochèrent sur la route et allèrent se perdre dans les broussailles, alors qu'il roulait déjà de côté. La Suburban étant assez élevée par rapport au sol, le Guerrier put faire feu, le fusil calé contre la hanche.

Atteint au niveau des tibias, le flingueur poussa un hurlement perçant. Il tournoya, tomba et lâcha son arme pour porter les mains à ses jambes à moitié déchiquetées.

Bolan le rafala alors en plein visage, mettant fin à ses cris. Puis il fit décrire à son arme un arc de cercle vers l'arrière et, pressant la détente, il explosa le pneu droit du véhicule juste avant d'atteindre les chevilles d'un autre pourri. Mais un claquement métallique se fit entendre : le chargeur du Colt était vide.

Par-dessus les beuglements du flingueur blessé, Bolan entendit un bruit de bottes, une course désespérée sur l'asphalte. Le dernier type encore en vie remontait la route en courant aussi vite qu'il le pouvait.

Se redressant, l'Exécuteur laissa tomber le chargeur vide sur le sol, et, rechargeant dans un parfait enchaînement de mouvements, fit entrer la première cartouche dans la chambre et monta la crosse du fusil à son épaule. Bien calé sur le toit de la Suburban, il bloqua sa cible dans la lunette Trijicon et tira trois coups très rapprochés.

Le fuyard s'étala sur la route et ne bougea plus.

L'attaque avait pris moins de deux minutes. L'Exécuteur contourna l'arrière de la Suburban et mit fin aux cris du blessé d'une balle dans la nuque, puis il fit volte-face et rejoignit la Bronco en courant. L'essence se déversait de sous le moteur, se répandant sur la route.

— Sortez-moi de là ! gémit le cow-boy d'une voix rauque alors que Bolan se penchait sur le siège passager de la Bronco.

À cause de la violence de l'impact, le Texan avait les yeux exorbités et injectés de sang. Du sang s'écoulait aussi de son nez et suintait à ses poignets, imprégnant le bas des manches de sa chemise de satin. Il donnait des coups de genoux contre le dessous de l'airbag.

Bolan utilisa son SOG Pentagon pour percer le gros sac d'air. Alors qu'il se penchait pour ôter les menottes, il sentit le Texan se raidir et murmurer :

— Merde, merde...

L'Exécuteur se redressa et découvrit une deuxième Suburban vert

foncé qui venait d'apparaître au sommet de la colline et fonçait vers eux à grande vitesse. À l'avant, côté passager, un soldat avait passé la partie supérieure de son corps par la vitre de portière, un pistolet-mitrailleur en main.

— Dépêchez-vous, nom de Dieu !

Le Guerrier inséra la clé de contact, mais, avant qu'il ait pu la tourner, le pare-brise de la Bronco devint soudain opaque et des balles le frôlèrent dans un hurlement terrifiant alors que la tête du cow-boy partait vers l'arrière, contre l'appuie-tête. De la matière cervicale arrosa la banquette arrière.

Bolan, le M-16 en main, plongeait de la Bronco. Tout autour de lui, des balles martelaient le métal, ricochaient sur la chaussée. Le type, à moitié sorti de la Suburban, tirait à l'aveugle, essayant d'immobiliser l'ennemi. Mais il en fallait largement plus pour que l'Exécuteur perde son sang-froid.

Il s'avança, et s'agenouilla à côté du pare-chocs avant de la Bronco. Épaulant le fusil d'assaut, il visa le conducteur du véhicule qui venait droit sur eux et, d'une unique rafale, creusa un groupe serré d'impacts dans le pare-brise.

À une quarantaine de mètres de lui, la Suburban vira brusquement sur la gauche, puis sur la droite. Son Klaxon se mit soudain à couiner. La seconde d'après, le véhicule dérapa et alla s'écraser dans la façade d'une petite maison en adobe.

Malgré les airbags, le conducteur passa à travers le pare-brise fragilisé par les balles de Bolan et il atterrit sur le capot, une partie des jambes toujours à l'intérieur de la grosse berline. Sa tête n'était plus qu'un cratère sans visage. Sous la violence de l'impact, le flingueur qui tirait depuis la fenêtre de portière s'était également envolé. Agitant les jambes et les bras dans une tentative de garder un minimum de contrôle, il alla percuter la porte de la maison, la tête la première et à plus de quatre-vingts kilomètres à l'heure. Sans trop de surprise, ce fut la porte qui l'emporta.

Mais les autres flingueurs avaient déjà quitté la voiture accidentée et arrosèrent d'un feu nourri la position du Guerrier.

Celui-ci s'agenouilla derrière la Bronco qui absorbait des coups par dizaines, déclippa une grenade à fragmentation de son harnais de combat, la dégoupilla et laissa partir la cuillère de sécurité. Après avoir compté jusqu'à quatre, il balança la grenade en lui faisant décrire un grand arc de cercle. Les pourris eurent tout le temps de la voir arriver.

Le projectile survola le toit de la Suburban et atterrit entre le véhicule et la façade de la maison. Impossible pour les hommes du

cartel d'aller s'abriter : ils n'avaient nulle part où aller, et, de toute façon, ils n'en auraient pas eu le temps. La grenade explosa dans un bruit d'enfer, aussitôt suivi d'un nuage de fumée grise. Une déferlante de shrapnel s'abattit sur les soldats pris au piège, les soulevant du sol.

Les deux types les plus proches de l'explosion ne se relevèrent pas, transpercés dans le dos et à la tête par des dizaines de morceaux de métal surchauffé. Les deux autres flingueurs se montrèrent, titubant. Salement blessés, hagards, leurs vêtements en feu, ils commencèrent à tirer au hasard pour essayer de couvrir leur repli.

Bolan les abattit l'un après l'autre, un travail rapide et net, et éjecta le chargeur vide du M-16 pour le remplacer aussitôt. Lorsqu'il se redressa, des balles cinglèrent de nouveau l'air. Des ogives brûlantes martelèrent l'avant de la Bronco, perforant le radiateur déjà troué et filant à travers le pare-brise. Dans l'habitacle, le cadavre du Texan tressauta violemment.

Cette fois, les coups de feu provenaient du haut de la route et le tir était beaucoup plus précis.

L'explication était simple : une troisième Suburban s'était arrêtée juste en haut de la côte, et ses passagers avaient giclé du véhicule pour prendre position, plaqués au sol à moins de cent mètres.

Le plomb s'abattait sans relâche sur le capot de la Bronco, creusant de longues cicatrices, et, quand le Guerrier sentit une forte odeur d'essence, il comprit qu'il était vraiment temps de bouger.

Sous un feu nourri, il s'élança à travers la route, alla s'accroupir entre deux maisons, puis s'enfonça dans la jungle rabougrie qui commençait juste derrière.

Les détonations cessèrent quelques secondes plus tard.

Sans perdre de temps, l'Exécuteur se fraya un chemin à travers la végétation, arbustes, broussailles, plantes grimpantes, escaladant au petit trot la colline. Au sommet, le terrain descendait brusquement, ouvrant sur un profond ravin qui bordait un côté du village et l'hacienda du Seigneur des Mers. Maintenant sûr de la localisation de son objectif, Bolan fonça. Mais, presque aussitôt, ses pieds perdirent leurs appuis, glissant sur des feuilles vernissées, et il commença à dérapier et glisser, sans pouvoir contrôler sa chute.

Lorsqu'il passa à hauteur d'une piste en terre, perpendiculaire à la pente, il planta la crosse du M-16 dans le sol et parvint à stopper sa descente. Se tournant sur lui-même, il remonta à la force des mains et rejoignit la piste. Il était couvert de terre, douloureux et légèrement groggy. Le sentier était dissimulé par les frondaisons de la jungle et n'était donc pas visible sur la photo satellite qu'on lui avait fournie, mais il semblait mener dans la bonne direction, et Bolan le suivit.

Quelques dizaines de mètres plus loin, le chemin escaladait le versant. Une source devait sourdre pas loin, car le sol était saturé d'eau, glissant et traître. Après quelques minutes d'ascension délicate, il put distinguer l'arrière des maisons qui bordaient la place du village. Une cinquantaine de mètres au-dessus de lui, leurs vérandas étaient suspendues au-dessus du ravin et soutenues par de gros pilotis un peu branlants et des pylônes improvisés avec des parpaings. Le Guerrier continua sa progression, ne quittant jamais la protection des frondaisons. Si des gardes le repéraient depuis là-haut et le prenaient pour cible, ils auraient un énorme avantage.

Enfin, se postant à la base d'un gros banian, il put voir pour la première fois l'hacienda. Elle s'élevait à l'extrémité d'un haut promontoire de roche envahie par la végétation. Ses murs d'enceinte devaient bien faire entre quatre et cinq mètres. En dessous, des falaises plongeaient à la verticale et il n'y avait qu'une route d'accès.

Un endroit parfait pour tenir un siège.

Au même moment, l'Exécuteur entendit le mugissement sourd et caractéristique d'un hélicoptère. D'abord, il ne le vit pas. Puis, à travers la voûte des arbres, il distingua le reflet du soleil sur le pare-brise. L'appareil s'éloignait du village à grande vitesse. Quelqu'un quittait la fête un peu trop tôt à son goût. Bolan espérait que ce n'était pas Brognola qu'on exfiltrait.

Mais, alors qu'il s'apprêtait à poursuivre son ascension, une averse de plomb s'abattit sur lui. On l'arrosait depuis les vérandas des maisons, juste au-dessus de sa tête !

CHAPITRE VIII

Ramon Murillo restait à un bon mètre du grand fédéral, jacassant sur son désir de vengeance et sur ses projets de torture. Concentré sur le moment où il pourrait tenter sa chance, Hal Brognola n'écoutait pas vraiment ce qu'il racontait. Quand il bougea son bras droit, il put sentir sa main qui glissait un peu sur le clou, et il dut se contenir pour ne pas laisser paraître sa douleur.

Il avait, dès son entrée, remarqué l'arme que Murillo portait sous sa veste. L'automatique Smith & Wesson était glissé dans un holster clippé à sa ceinture de pantalon. Il lui faudrait garder ce détail à l'esprit. Le seul élément qui jouait en sa faveur, c'était la surprise. Murillo ne pouvait évidemment pas s'attendre à le voir s'écarter soudain du mur, libre. Mais pour que ce petit avantage devienne décisif, l'autre salaud devait encore se rapprocher.

Les yeux de Murillo continuaient de briller d'un plaisir sadique.

— Tu vas te débattre pour m'empêcher de planter les autres clous, déclara-t-il, mais tu perdras la partie, comme les autres. Comme les autres tu vas te mettre à gesticuler, à crier. Et puis, au bout d'un moment, tu te fatigueras et tu deviendras aussi faible qu'un petit chat. Parfois, il me faut un quart d'heure pour obtenir un contrôle complet de mes prisonniers. Avec toi, je pense que ça prendra cinq ou six minutes. Tu n'as pas l'air en grande forme. Et quand je t'aurai crucifié, tu commenceras à goûter le châtiment que tu mérites pour la mort de mon frère...

Le pourri porta la main à une poche de sa veste et sortit une épaisse pointe de métal, posa le gras de son pouce sur la pointe et appuya.

— Ça m'a l'air très bien.

Se penchant en avant, il la tendit vers son prisonnier.

— Tu veux peut-être vérifier par toi-même ?

Au lieu de prendre le gros clou qu'il lui tendait, Brognola tenta de donner un coup de pied à Murillo, un effort qui manqua lui faire perdre l'équilibre et tomber de la caisse d'orange. Murillo, qui avait vu venir le coup, l'esquiva sans difficulté.

— Il te faudrait une jambe plus longue, mec, ironisa-t-il en riant.

— Espèce de salaud ! lui cria Brognola, prenant l'air impuissant de qui est dominé par son adversaire.

Il jouait un rôle, et, malgré ses airs apeurés, c'était lui qui avait la situation en main. Le but était de conduire son tortionnaire à penser qu'il venait de voir là l'extrême limite de ses résistances. Il fallait que cet enfoiré se sente en confiance au point d'oublier un peu de sa prudence.

Murillo prit le clou entre ses dents et voulut agripper le bras libre de Brognola. Celui-ci l'écarta, et l'autre dut s'approcher pour lui saisir le poignet à deux mains. Il sembla se laisser faire.

À cet instant critique, le vacarme d'une fusillade fit trembler les fenêtres de la pièce. Les tirs semblaient provenir de la route montant vers le village. Gardant le poignet de Brognola dans ses mains, Murillo tourna la tête dans un mouvement réflexe.

Brognola, lui, ne chercha même pas à comprendre d'où venaient les coups de feu. Une seule chose importait : le bruit, aussi soudain qu'inattendu, avait distrait Murillo pendant une fraction de seconde. Et il n'en avait pas besoin de plus.

Dans un cri de douleur, il retira brutalement sa main hors du clou étêté et poussa sur ses jambes pour plonger de la caisse. Il ferma les mains sur les épaules du Mexicain qui, stupéfait, n'avait pas réagi, et utilisa tout son poids et son élan pour entraîner son ennemi au sol. Quand ils tombèrent sur le parquet, Brognola entendit un craquement d'os. Il sentit que Murillo, sous lui, n'avait plus un filet d'air dans les poumons. La chance avait tourné.

Plaquant son avant-bras contre la nuque du Mexicain, il appuya de toutes ses forces pour lui caler la tête par terre pendant qu'il fouillait de sa main valide dans sa poche de pantalon pour récupérer la petite scie à métaux. Pressant la bouche de son adversaire contre le parquet, il amena la lame contre sa nuque. Une lame qui n'avait rien à voir avec un poignard, mais que, à cause du stress engendré par la situation et du danger mortel auquel il était exposé, à cause de la douleur qu'on lui avait imposée, en raison aussi de son expérience limitée en matière de combat rapproché, il utilisa comme tel. Lorsqu'il entailla difficilement la gorge du trafiquant avec la scie à métaux, celui-ci laissa échapper un hurlement strident et commença de remuer frénétiquement, ruant, donnant des coups de pieds et essayant de se retourner.

Brognola lui attrapa alors l'arrière de la tête, par ses cheveux noirs huileux, et il lui cogna le front contre le sol. Puis il recommença, encore, encore, avec toute la force dont il disposait encore.

Quand Murillo cessa de résister, le fédéral se débarrassa de la scie

à métaux et sortit le marteau de charpentier de la poche de son tortionnaire. Brognola ne raisonnait plus ; il réagissait. Il voulait la mort de cette ordure ; il en avait besoin. Soulevant le marteau, il l'abattit de toutes ses forces. Cela sonna creux, et la tête de frappe s'enfonça dans le crâne du Mexicain. Quand Brognola retira le marteau, un flot de sang jaillit. Il frappa encore à deux reprises. Le sang qui se déversait de l'épouvantable blessure se répandit sur le parquet de bois. Le poulx de Murillo battait encore. Ses jambes s'agitaient nerveusement.

Brognola pesa sur le corps de son ennemi de tout son poids, le maintenant immobile tandis que la vie, peu à peu, filait.

Il fallut près d'une minute pour que le cœur du mafieux n'ait plus de sang à pomper. Et quand ce fut terminé, quand le fédéral eut la certitude que c'en était terminé, alors, seulement, il abandonna.

Se redressant, il fit rouler Murillo sur le dos, dans la flaque de sang grandissante. Un moment, il contempla la bouche ouverte, la langue qui en sortait, les yeux morts.

Les veines encore pleines d'adrénaline, ses mains tremblantes tenant toujours le marteau ensanglanté, il s'entendit marmonner :

— Qu'est-ce que tu penses de ça, pourriture ?

Laissant enfin tomber l'arme improvisée, il se pencha et passa sa main valide à l'intérieur de la veste pour récupérer le flingue de Murillo. S'écartant en vacillant du cadavre, il tituba jusqu'au coin le plus proche et, posant une épaule contre le mur, il vomit.

— Oh ! mon Dieu, gémit-il. Mon Dieu !

Quand les spasmes se calmèrent, il rejoignit la porte d'une démarche traînante, essaya de faire passer le pistolet dans sa main droite, s'aperçut qu'il lui était impossible de contrôler l'arme de cette façon. Sa main blessée était comme paralysée. Il faudrait que la gauche fasse l'affaire, même s'il n'avait rien d'un tireur ambidextre. S'il devait affronter seul les soldats de l'hacienda, il perdrait probablement la partie.

Alors qu'il s'engageait prudemment dans le couloir, le crépitement des armes s'interrompit au-dehors, après l'explosion d'une grenade à main.

C'était une véritable guerre, qui s'était déclarée. À cette pensée, le vieux soldat ne put s'empêcher de sourire : l'ami Mack Bolan était arrivé et il peignait le village en rouge.

Il suivit un petit couloir jusqu'à son extrémité, trouva un escalier menant vers le bas. Apparemment, il se trouvait dans les combles de l'hacienda. Il rejoignit aussi rapidement que le lui permettaient ses dernières forces le palier inférieur.

Marquant une pause à l'angle du mur, il entendit des cris en provenance de la maison, ainsi que le lourd martèlement de bottes. Il écouta avec attention les bruits de course. Personne ne semblait venir dans sa direction. On l'avait pour l'instant oublié ; à moins que Ramon Murillo n'ait donné l'ordre qu'on ne le dérange sous aucun prétexte.

Son arme pointée devant lui, il descendit la volée de marches suivante. Celles-ci débouchaient directement sur un autre couloir. Il passa la tête, puis se recula aussitôt. Il s'agissait d'un long couloir, aveugle du côté de Brognola et, de l'autre, ouvrant par une balustrade de bois ouvragé sur une immense pièce en contrebas. Brognola, qu'on avait amené ici les yeux bandés, n'avait pas pu voir l'intérieur de l'hacienda. Les deux étages donnaient sur une pièce centrale monumentale, au sol de marbre et décorée d'une impressionnante collection de sculptures, de peintures et de meubles. Il fit un pas en arrière, reculant de la rambarde, au moment où un groupe de soldats surgissait juste au-dessous de lui. Ils couraient à travers l'immense pièce, se dirigeant vers une ouverture voûtée située à l'autre extrémité. Pas un ne leva la tête.

S'interrogeant sur son prochain mouvement, Brognola se pencha de nouveau sur la balustrade. Il ne connaissait pas la configuration de l'hacienda et ignorait où les gardes étaient stationnés, mais les événements décidèrent pour lui.

— Qu'est-ce que tu fous là, toi ? demanda quelqu'un dans son dos.

Le fédéral pivota juste à temps pour voir un colosse d'au moins cent trente kilos qui le chargeait. Le type ne devait pas s'attendre à ce qu'il soit armé. Peu importait que Brognola ne soit pas habitué à tirer de la main gauche : sa cible se trouvait maintenant à cinquante centimètres de lui. Dans son poing, l'arme fit entendre trois explosions rapprochées.

Ils étaient pratiquement nez à nez quand le visage du Mexicain se déforma sous la douleur ; ses yeux se crispèrent, ses dents se serrèrent, les tendons de son cou saillirent. Il laissa échapper une bouffée d'haleine aillée tandis que ses jambes se dérobaient. Fermant les mains sur son torse, il passa juste à côté de Brognola qui venait de s'effacer, heurta la rambarde et s'effondra sur la moquette.

Les trois détonations, assourdissantes, résonnèrent à travers la vaste maison. Des cris jaillirent de la grande pièce, au-dessous. Quand le numéro Un du *Justice Department* se pencha, il vit des soldats ennemis qui le désignaient du doigt. Ils commencèrent à courir vers l'escalier opposé pour le prendre à revers sur le palier du deuxième étage.

Il suffit d'un coup d'œil à Brognola pour se rendre compte que presque tous les tueurs venaient à sa rencontre. En fait, seuls deux

gardes restaient en bas, se tenant devant une imposante cheminée. Leurs armes étaient braquées sur lui, mais ils ne s'en servaient pas. D'ailleurs, personne ne lui avait encore tiré dessus.

Don Jorge Samosa avait-il donné l'ordre de le garder en vie, à tout prix ?

Alors que des bruits de course emplissaient l'escalier, le fédéral attendit trente secondes, laissant ses ennemis atteindre le deuxième étage, puis il enjamba la balustrade et sauta.

CHAPITRE IX

Chantier naval de Las Cruces, quai principal,

9 h 04

Trevor Eames, qui se tenait dans la petite tribune officielle, observa l'amiral Fuentes aider une jolie jeune femme, habillée d'un merveilleux ensemble de soie très certainement signé Gucci, à envoyer une bouteille de champagne accrochée à un ruban contre l'imposante étrave du *Bernardo Chinle*. La femme était la troisième épouse de l'amiral – et sa cadette de vingt-cinq ans. Une seconde ou deux plus tard, accompagné par la fanfare militaire, l'immense hors-bord glissait sur la rampe pour prendre contact avec l'eau.

Se tournant vers les autres dignitaires, l'amiral ouvrit les bras et lança :

— Il flotte !

Fuentes obtint un grand rire de la part des bureaucrates, élus et autres chefs d'entreprises présents pour l'occasion. Eames, lui, eut le plus grand mal à esquisser un sourire. En réalité, il avait prié pour que le vaisseau s'abîme à l'instant où il toucherait l'eau. Cela n'avait rien d'impossible. On avait vu des navires couler aussitôt après leur baptême. Si le *Bernardo Chinle* avait sombré dans le bassin de la marina de Las Cruces, comme par la volonté de Dieu, lui-même aurait été tiré d'affaire.

Il fallut quelques minutes aux employés du chantier naval pour mettre en place les amarres, et quelques autres pour fixer la passerelle d'embarquement sur le flanc droit du bateau.

Vêtus de leurs uniformes neufs, les vingt-quatre hommes qui composaient l'équipage se tenaient au garde-à-vous sur le quai, leurs sacs à leurs pieds. Eames, qui n'avait avec lui qu'un attaché-case, passa devant les matelots, pour la plupart très jeunes. En voyant ces gosses, il commença à sentir le poids de l'horreur de ce qu'il s'apprêtait à faire. Il ne croisa pas un seul regard. Il en était incapable. Comment aurait-il pu, alors qu'il envoyait pour ainsi dire ces gamins à la mort ?

Eames embarqua à bord du bateau juste derrière le capitaine et

l'amiral, et se dirigea aussitôt vers l'avant. La superstructure était en aluminium, construite avec les mêmes techniques et les mêmes matériaux qu'un avion de combat Stealth, et revêtue d'une peinture gris sombre absorbant l'énergie. Cela rendait le navire virtuellement indétectable par les radars et lui permettrait de s'approcher sans être repéré des bateaux utilisés par les trafiquants de drogues.

La coque profilée était surmontée de deux niveaux. Le premier, au-dessus du pont principal, abritait les quartiers de l'équipage. À la poupe, se trouvaient le hangar et l'hélicoptère destinée à un hélicoptère d'assaut Puma. L'aire d'atterrissage était pour l'instant vide, l'appareil n'étant pas encore sorti des usines du fabricant français. La passerelle de navigation occupait une grande partie du second niveau, avec un impressionnant ensemble de systèmes high-tech en matière de propulsion et d'armement.

La majeure partie de l'équipage, qui avait embarqué à la suite de Eames, tourna et emprunta l'escalier permettant de gagner le premier niveau. Les hommes allaient rejoindre leurs quartiers et y ranger leurs affaires. Eames, lui, continua et gravit deux volées de marches, jusqu'à la passerelle de navigation.

La salle de contrôle du *Bernardo Chinle* semblait tout droit sortie de *Star Trek*. Elle avait la forme d'une moitié d'octogone, avec, sur la partie bâbord, tout ce qui concernait la navigation et un impressionnant déploiement d'appareils de repérage et de détection. Les ordinateurs bénéficiaient d'une intelligence artificielle dernière génération. Leurs processeurs à logique floue étaient capables de prévisions de route extrêmement précises, basées sur des estimations constamment remises à jour selon l'état de la mer et des courants.

Au centre se tenait le pupitre de propulsion, avec une rangée d'écrans d'ordinateurs et deux joysticks en guise de barre. Sur tribord étaient réunis les systèmes d'armement, de communication et de sonar. En touchant les pavés numériques intégrés aux écrans, l'officier de contrôle désignait les cibles aux batteries de missiles téléguidés. Le degré d'automatisation du *Bernardo Chinle* était tel qu'il suffirait de trois hommes pour s'en emparer, que l'équipage coopère ou non.

Alors que Eames prenait sa place derrière le pupitre de propulsion, l'amiral Oswaldo Fuentes entra sur la passerelle de navigation, accompagné du capitaine du bateau qui, à cause de la présence de son supérieur, avait l'air en visite sur sa propre passerelle. Quant à Fuentes, on aurait dit un gosse devant un jouet tout neuf. Il se frottait les mains avec excitation.

— Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, ce matin, reprocha-t-il à Eames. Vous êtes encore allé traîner au El Gato Negro ! Je vous avais mis en garde...

— Ça va bien, amiral. Vraiment. Juste une petite gueule de bois.

— Bien. Dans ce cas, pourquoi vous ne faites pas démarrer les moteurs ?

Eames composa un code sur un clavier, et, quelques secondes plus tard, le plancher, sous leurs pieds, se mit à vibrer : les grosses turbines se mettaient en marche. Peu à peu la vibration se stabilisa, pour devenir un bourdonnement faible et régulier.

Alors que Eames surveillait les jauges et cadrans contrôlés par ordinateur, l'homme de barre vint s'asseoir à côté de lui, devant les joysticks.

Les indicateurs, sur l'écran informatique, montraient une activité normale. Une fois initialisée, la séquence de lancement des moteurs jumeaux de six mille chevaux était entièrement automatisée ; sauf difficulté, il fallait cinq minutes du début à la fin du processus. Tout se déroula sans incident. Les détecteurs et les pompes étaient opérationnels, et la pression était stable, conforme aux paramètres établis.

Une fois cette première étape franchie, Eames annonça :

— Vous avez toute la puissance disponible, amiral.

Les mains dans le dos, Fuentes s'approcha de la vitre avant de la passerelle. Regardant droit devant lui, il se balançait légèrement sur ses talons, savourant l'instant. C'était un couronnement, pour lui. Les autres vaisseaux de la marine mexicaine étaient de vieux bateaux de seconde main, des rebuts obsolètes offerts pour la plupart par les États-Unis. Le *Bernardo Chinle* était le premier navire d'assaut ultramoderne jamais produit par son pays. Et il en était le fier papa.

— Faisons-lui faire sa première promenade, dit-il. Donnez le signal pour qu'on largue les amarres.

Une fois l'ordre répété par le capitaine puis par Eames, l'amiral lança :

— Faites-nous sortir de là, timonier.

L'homme de barre se tourna sur son fauteuil et dit, obséquieux :

— *Señor* Eames, donnez-moi un quart de puissance sur le propulseur arrière tribord, et un huitième sur le propulseur avant bâbord.

Eames entra les séquences de contrôle pour les propulseurs latéraux, qui permettaient au gros navire de manœuvrer au plus serré. L'espace dont il disposait pour tourner dans la marina était limité par des digues, côté continent, et une barre de sable à la poupe.

Alors que le bateau virait rapidement pour sortir du port et gagner la baie, l'homme d'équipage installé devant le sonar annonça :

— Amiral, le banc de sable se rapproche trop vite.

Eames mit la pleine puissance sur les deux moteurs du bateau en ordonnant : « Arrière toute. » L'immense hors-bord reflua.

L'amiral Fuentes trébucha et dut saisir une main courante pour ne pas tomber. Mais, quand ils heurtèrent la barre de sable un instant plus tard, le choc lui fit lâcher prise et il tomba à genoux. L'impact en lui-même fut suivi par le vrombissement assourdissant des hélices qui raclaient le fond.

Fuentes se releva aussitôt, livide. Puis son visage tourna au pourpre, ses poings se serrèrent. Pour la première fois, Eames l'entendit jurer, et il y avait de quoi.

À moins d'un kilomètre du quai où s'était déroulé le lancement, dans les premières minutes de vie du bateau, et devant les yeux d'importants invités qui se trouvaient toujours sur la tribune d'honneur, l'équipage avait trouvé le moyen d'échouer le *Bernardo Chinle*.

La manœuvre de désinformation venait de commencer.

Eames libéra immédiatement les hélices pour qu'elles ne soient pas endommagées. Le timonier, lui, lâcha le joystick comme s'il s'agissait de la tête d'un serpent à sonnette, et se laissant aller contre le dossier de son fauteuil, il leva les mains comme pour dire : « Hé, ce n'est pas ma faute ! »

— Pouvons-nous nous libérer ? demanda Fuentes avec colère.

— Nous nous y employons, monsieur.

— Y a-t-il des dégâts ?

— Je vérifie, amiral.

— Ce n'est que du sable, nom d'un chien ! Tirez-nous de cette foutue bande de sable !

— J'y travaille, monsieur, répondit Eames. C'est une affaire de quelques instants.

Ignacio Nuñez était assis dans une chaise longue, sur le toit de la cabine de pilotage du *Bahia Magdalena*, un petit bateau de pêche. Vêtu d'un maillot de bain et d'un chapeau de cow-boy bosselé, il observait le lancement du *Bernardo Chinle* à travers une paire de jumelles très puissantes. Il était entouré de pélicans, perchés les uns contre les autres sur les portants du bateau. À mesure que l'heure avançait, la chaleur croissante rendait de plus en plus forte la puanteur que dégageait le bateau – un mélange de crustacés, de fruits de mer pourris et de fiente d'oiseaux.

Un peu de vent serait le bienvenu, mais Nuñez pouvait supporter l'odeur. En échange de ce que lui et ses hommes allaient recevoir pour cette journée de travail, il aurait volontiers léché le cul de tous les pélicans qui se trouvaient à bord.

Quand les moteurs du *Bernardo Chinle* se mirent en marche, Nuñez se leva et se rendit de l'autre côté de la timonerie. Sur le pont principal, sept hommes en tenue de plongée attendaient à tribord, le long du bastingage. En plus de leurs masques, de leurs palmes et de leurs bouteilles, ils portaient chacun un Heckler & Koch MP-5 9 mm équipé d'un silencieux et trois chargeurs supplémentaires de trente cartouches.

Il leva le pouce pour leur donner le signal, puis se tourna pour descendre l'échelle menant au pont. Alors qu'il enfilait sa propre combinaison, ses hommes passèrent par-dessus le bastingage, l'un après l'autre. Ils nagèrent tout près du bateau, attendant que leur leader les rejoigne.

Deux ans plus tôt, Nuñez et son équipe panaméenne avaient reçu une formation de marines à San Diego, aux frais du contribuable américain. Après cet investissement considérable en terme de sueur et de souffrance, les Panaméens espéraient légitimement de longues et brillantes carrières dans leur propre marine. Mais, lorsque le Panama avait réduit son armée à la demande du F.M.I. pour des raisons d'économie budgétaire, l'utilité d'une unité de forces spéciales ne s'était plus fait sentir. Jetés à la rue, littéralement, les hommes s'étaient rapidement vendus au plus offrant. Ils étaient devenus mercenaires pour le compte de Don Jorge Luis Samosa.

Après avoir enfilé le sac contenant son arme, Nuñez se laissa tomber vers l'arrière et entra dans l'eau. Il passa sous la coque du bateau, incrustée de coquillages, et quand il eut rejoint l'autre côté, il continua de nager juste au-dessous de la surface, se dirigeant vers le milieu de la baie.

On était au Mexique, et aucune bouée ne signalait la barre de sable qui constituait leur destination. Mais l'eau était si limpide que Nuñez pouvait voir la plate-forme blanche se détacher sur le fond, au-dessous de lui. Alors qu'il n'y avait pas plus de six mètres de fond, il conduisit les autres nageurs droit sur elle.

Quand ils se regroupèrent, le *Bernardo Chinle* venait déjà vers eux, et quand le vaisseau recula soudain et s'échoua, ils sentirent la secousse à travers le sable, suivie du grondement des hélices enlisées.

À l'instant où ce grondement cessa, Nuñez commença à nager vers l'immense silhouette noire qui se découpait au-dessus d'eux. Ses hommes le suivirent en formation serrée. Le timing était crucial : ils devaient atteindre leur but avant que les énormes hélices repartent –

sous peine d'être aspirés par le remous et hachés menu.

Faisant surface au niveau de la rampe de largage de la chaloupe de sauvetage, Nuñez cracha son détendeur et fit glisser son masque autour de son cou. La rampe en acier, quoique sèche, était aussi glissante que raide, et il lui fallut de violents efforts pour se hisser à bord du navire. Il utilisa le profond sillon, au milieu, qui protégeait la rampe d'éventuels dommages durant les mises à l'eau et sorties de l'eau, pour avoir une prise avec les mains et les pieds. Une fois en haut, il prit une corde à sa ceinture, la noua à un taquet et laissa tomber l'autre extrémité vers ses hommes.

Tous les mercenaires avaient rejoint la plate-forme de chargement lorsque les moteurs du *Bernardo Chinle* rugirent et que le puissant hors-bord tira violemment sur tribord. En bas de la rampe, l'eau se mit à bouillonner. Et, après une pause, le navire vibra lorsqu'on donna toute la puissance pour désensabler les hélices. Bientôt, dans un gémissement sourd, la poupe s'arracha à la barre de sable.

Alors que le *Bernardo Chinle* filait vers l'avant, vers l'entrée de la baie et l'océan Pacifique, Nuñez regarda les derniers de ses hommes qui se débarrassaient de leur matériel de plongée et sortaient leurs pistolets-mitrailleurs de leurs sacs ventraux. Des gestes qui avaient été répétés des dizaines de fois.

D'un bref signal de la main, il ordonna aux anciens marines d'aller se tenir de chaque côté de la porte située au bout de la plate-forme de lancement des missiles. Communiquer avec des gestes était indispensable, car, avec le bruit qui régnait, il était impossible de s'entendre. Nuñez consulta sa montre pour voir combien de temps s'était écoulé. Il leur fallait encore attendre un quart d'heure avant de se mettre en action, afin de laisser au bateau le temps de gagner la haute mer.

Au bout de dix minutes, la porte s'ouvrit soudain. Deux matelots, qui ne soupçonnaient évidemment pas ce qu'ils allaient trouver, enjambèrent le seuil surélevé de la cloison étanche. Quand le premier découvrit les cinq hommes armés et l'amas de combinaisons et de bouteilles sur le pont, il s'immobilisa si brusquement que l'autre, derrière, lui rentra dedans.

Les Panaméens qui se tenaient de part et d'autre de la porte s'avancèrent aussitôt et posèrent le canon de leur P.M. sur la nuque des marins. Choqués, incrédules, les deux hommes levèrent les mains. Puis, le plus grand se laissa lentement tomber à genoux, les yeux emplis de peur. L'autre, la mâchoire pendante, se contentait de fixer les flingues braqués sur lui. Âgé d'environ dix-neuf ans, il semblait totalement dépassé.

Normalement, Nuñez aurait ordonné à ses hommes de les abattre

sur-le-champ – ou mieux, il se serait lui-même chargé du travail –, mais leur mission répondait à des exigences très particulières. Des exigences qui justifiaient d'ailleurs une rétribution exceptionnelle.

L'exécution des matelots les aurait obligés à chercher un endroit sûr où cacher leurs cadavres. Impossible de laisser glisser les corps dans l'eau ; impossible aussi de les abandonner ici, sur la plateforme. Les ordres qu'avait reçus le mercenaire étaient de ne laisser aucune trace du vaisseau. Pas de débris. Pas de corps à la dérive. Pour garantir une telle exigence, la première partie de l'opération imposait de capturer l'ensemble de l'équipage. Les Panaméens avaient ordre de n'ouvrir le feu que si le succès de la mission ou leurs vies étaient directement menacés.

Nuñez tendit le doigt vers le marin qui était debout, puis désigna le pont. L'homme s'agenouilla à côté de son copain. Ils passèrent tous deux leurs mains derrière la tête, les doigts mêlés. À défaut d'autre chose, la marine mexicaine leur avait appris à se rendre.

Pendant quinze minutes, tout le monde attendit en silence, puis le chef du commando mafieux ouvrit le cortège en franchissant la cloison étanche. Sous la menace des armes, les Mexicains durent marcher au milieu des Panaméens. Quand le dernier homme ferma la porte derrière lui, le bruit du moteur décrût de façon sensible. Personne ne parlait. Chacun savait exactement ce qu'il avait à faire.

Le couloir dans lequel ils se trouvaient communiquait avec un autre, plus vaste, qui longeait la salle des machines. Nuñez n'avait pas prévu de s'arrêter et de faire des prisonniers. Son but était d'atteindre la passerelle de navigation aussi vite que possible sans déclencher l'alarme. Mais la porte de la salle des machines s'ouvrit alors qu'il se trouvait à un mètre cinquante, et il n'eut plus le choix.

Un matelot au visage buriné sortit dans le couloir. Se précipitant sur lui, Nuñez lui balança la crosse de son M.P.-5 en plein front. Le marin tituba contre le mur, levant les mains vers son crâne. Du sang apparut entre ses doigts.

Nuñez poursuivit sa marche. Derrière lui, les Panaméens obligèrent le blessé à se lever et à se joindre aux autres prisonniers, et, comme il traînait, gémissant à cause de sa blessure, ils le firent avancer à coups de pieds.

Le convoi atteignit sans autre incident l'escalier qui se trouvait au centre du navire. Une minute plus tard, Nuñez avait gravi la jetée de marches et ouvrait la porte étanche qui permettait d'accéder au pont principal. Là, il se tourna vers l'avant du navire et avança au petit trot.

Devant lui, il pouvait voir la rambarde jusqu'à la position où s'élevait la passerelle de navigation. À une vingtaine de mètres devant

lui, trois marins regardaient par-dessus bord, souriant, plaisantant. Soudain, dans un mouvement comme ralenti, ils tournèrent la tête vers l'arrière.

Ce qu'ils virent alors les paralysa. Il ne leur fallut pas plus d'une seconde pour comprendre que le bateau était pris d'assaut. Ils esquissèrent un mouvement, pour traverser le pont et rejoindre l'escalier, lequel ne se trouvait pas à plus de cinq mètres.

Il aurait pu être à un kilomètre.

Nuñez amena son H&K à hauteur de hanche et lâcha une courte rafale. Avec le vent qui balayait le pont, le bruit des moteurs et la rumeur de la mer, le silencieux du P.M. rendit les détonations inaudibles. Et, avec la superstructure sur la droite et le bastingage de l'autre côté, on se serait cru au bowling. Les marins s'effondrèrent sur le pont. Les quelques projectiles qui manquèrent leur cible éraflèrent la peinture grise antiradar de la superstructure.

Cet incident allait donner un peu plus de travail aux hommes de Nuñez, qui devaient traîner les cadavres jusque dans les entrailles du vaisseau. Mais, pour que la mission réussisse, la passerelle de navigation devait être prise par surprise. Personne ne devait chercher à prendre des nouvelles du navire avant que les hommes de Nuñez l'aient envoyé par le fond. Et, par la suite, personne ne devrait savoir ce qu'il en était advenu.

Le pourri enjamba les corps encore secoués de convulsions, et il commença à gravir les marches menant à la passerelle.

Alors que le *Bernardo Chinle* faisait route plein sud, Trevor Eames n'arrêtait pas de consulter sa montre en se demandant si les mercenaires étaient parvenus à monter à bord. La fenêtre de temps dont ils disposaient était très étroite. Il suffisait qu'ils aient nagé trop lentement, ou qu'un contretemps ait retardé leur départ du bateau de pêche, pour qu'ils se soient retrouvés pris dans les hélices lorsque celles-ci étaient reparties.

Si jamais les Panaméens échouaient, il connaissait la sanction qui l'attendait : la mort. Dans ces conditions, la seule chance qu'il avait de sauver sa peau, c'était que la mission se déroule exactement comme prévu.

Pendant ce temps, l'amiral Fuentes continuait de s'irriter contre l'incident ridicule qui avait marqué le lancement de son merveilleux joujou. Son habituelle bonne humeur semblait l'avoir abandonné. Il pensait peut-être que cet événement était de mauvais augure. Si c'était le cas, il avait parfaitement raison.

La porte de la passerelle de navigation, côté bâbord, s'ouvrit

brusquement et quatre mercenaires s'engouffrèrent dans la salle. Les paramilitaires étaient suivis de trois hommes d'équipage mexicains – visiblement leurs prisonniers. Et, derrière, il y avait encore quatre mercenaires, qui se déployèrent rapidement à l'avant de la salle pour couvrir celle-ci dans son entier.

L'amiral Fuentes resta un instant figé, stupéfait par cette intrusion soudaine – comme tous les hommes présents sur la passerelle, d'ailleurs.

— Tout le monde reste à sa place et lève les mains ! ordonna le leader du commando d'une voix sèche.

C'était un Hispanique à la peau sombre, avec des cheveux noirs frisés coupés très court. Il ne portait qu'un maillot de bain.

— Je n'hésiterai pas à tuer tous ceux qui ne me montreront pas la paume de leurs mains. Allez !

Le personnel de la passerelle de navigation n'était pas armé. Il ne s'agissait que d'une sortie en mer inaugurale, et toutes les armes se trouvaient dans l'armurerie.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? lança Fuentes à l'homme qui venait de donner l'ordre.

Ignacio Nuñez leva le canon de son H&K, et, sans un mot d'explication ou d'avertissement, ouvrit le feu, presque à bout portant, sur l'officier mexicain qui se tenait devant lui.

Touché en plein torse, le capitaine Ricardo Elizondo fut projeté vers l'arrière comme une poupée de chiffon, les bras en l'air. De gros morceaux de chair jaillirent de son dos tandis que des balles 9 mm allaient lézarder les vitres de la grande salle.

— Voilà ce que ça veut dire ! répondit Nuñez à Fuentes. Actionnez la sirène et donnez l'ordre à tout l'équipage de se rassembler sur le gaillard d'avant. Maintenant !

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça ! déclara l'amiral.

— Dépêchez-vous ou j'en tue encore un.

Eames put lire dans ses yeux la colère qui habitait Fuentes quand il saisit le micro de l'interphone, mais, ainsi qu'on le lui avait demandé, l'amiral ordonna à l'équipage de se rassembler à l'avant.

Sans jeter un seul coup d'œil à Eames, Nuñez déposa sur le pupitre du matelot assis devant le système G.P.S. une feuille de papier sur laquelle étaient indiquées des coordonnées cartographiques.

— Programmez une route pour cette position, dit-il, et ne déconnez pas !

Regardant par-dessus l'épaule du marin, il le surveilla tandis que l'autre entraînait les coordonnées.

— Placez le vaisseau sur sa nouvelle trajectoire, ordonna-t-il ensuite à l'homme de barre.

Et se tournant vers Eames, il ajouta :

— Je veux que vous donniez la puissance maximale de vos moteurs.

Il se déplaça jusqu'au matelot chargé des contrôles de mises à feu et des contre-mesures électroniques.

— Vous allez couper toutes les communications, dit-il. Je veux le silence radio le plus absolu. Je veux aussi que le système de brouillage radar soit activé immédiatement.

— Mais pourquoi vous emparez-vous de mon bateau, nom de Dieu ? hurla alors Fuentes.

— Ce n'est plus votre bateau, amiral, juste une coquille de noix dont votre pays n'entendra plus jamais parler !

CHAPITRE X

Hacienda de Corto de Vista

Don Jorge abrita ses enfants devant lui en passant sous les rotors de l'hélicoptère Sikorsky, puis les fit grimper par la portière arrière. À cause du vacarme assourdissant de l'appareil, le Seigneur des Mers n'entendit pas les deux véhicules qui se percutaient sur la route menant au village. Pas plus qu'il ne remarqua les crépitements d'armes automatiques qui suivirent l'accident.

Après avoir bouclé les ceintures des deux jeunes garçons, il se pencha vers l'avant et tapota l'épaule du pilote. C'était le signal du départ. Tandis que Samosa attachait sa propre ceinture, le Sikorsky décolla du petit héliport de l'hacienda, quittant à grande vitesse le village et décrivant un grand arc pour filer en direction de Mazatlán.

S'ils avaient survolé le hameau, ils auraient sans aucun doute aperçu les véhicules accidentés et les corps étendus autour. Mais, en cet instant, alors qu'ils volaient vers l'est, la préoccupation première du baron de la drogue était l'inhabituelle réserve de ses fils. Ils souffraient de la disparition de leur mère. Ils étaient jeunes et impressionnables, et les blessures mettraient du temps à cicatriser – si elles cicatrisaient.

Qu'il ait pu blesser Juanito et Pedro par ses actions l'attristait considérablement. En même temps, il avait la certitude d'avoir choisi la seule voie possible. À long terme, il avait fait le meilleur choix pour ses garçons. Il était important pour lui qu'ils suivent ses traces. Sans quoi, l'empire qu'il avait édifié disparaîtrait après sa mort dans le chaos et les guerres de succession.

Il avait déjà essayé de préparer les enfants à cette tâche en cultivant en eux ce qu'il reconnaissait comme ses propres points forts – et qui le plaçaient au-dessus de la masse. Le Seigneur des Mers était un meurtrier, un voleur, un esclavagiste, mais il était aussi un génie des affaires. Depuis toujours, il s'était montré assez intelligent pour ne laisser aux autorités aucune piste leur permettant de remonter jusqu'à lui. Assez intelligent aussi pour corrompre les forces de police de cinq pays. Assez intelligent encore pour maintenir la cohésion entre

les éléments disparates et antagonistes de son cartel : les producteurs, les fabricants et les distributeurs. Il avait un don particulier pour déceler les opportunités avant les autres, et il avait le courage de tenter sa chance lorsqu'elle se présentait. Jamais il n'avait reculé devant un autre homme. Pas une fois. Même pas devant son père.

C'était plus que de la simple obstination, plus que de l'arrogance, il devait pouvoir tout contrôler, toujours.

Que Yovana Ortiz ait tenté de lui ravir ses enfants était quelque chose qu'il ne pouvait ni supporter ni tolérer. Cela allait contre sa nature. Même si elle n'avait pas livré aux autorités américaines et mexicaines des documents contre lui et son cartel, il l'aurait tuée pour avoir osé s'emparer des deux garçons.

Samosa se laissa aller contre le dossier de son siège et étendit les jambes. Ce serait une bonne chose que ses fils assistent au naufrage du vaisseau mexicain. Pas comme une distraction mais comme une leçon de vie. La taille du bateau, sa perfection – et sa disparition –, voilà qui les impressionnerait. Il était important qu'ils mesurent la puissance du cartel et sa propre puissance. Et qu'ils ne soient jamais effrayés de l'exercer eux-mêmes, le jour venu.

Le Seigneur des Mers jeta un coup d'œil vers son aîné, qui regardait par le hublot. Le visage de Juanito était juvénile, encore rond, mais les yeux... les yeux...

Il avait l'impression de regarder dans un miroir et de voir son propre reflet. Il en tirait une profonde fierté, mais aussi une légère angoisse.

Il avait encore tant de choses à leur apprendre !

CHAPITRE XI

Hacienda de Corto de Vista

Hal Brognola prit la mesure de ce qu'il faisait au moment où il lâcha la rambarde. C'était une chose de visualiser un saut de deux étages, c'en était une autre de voir le sol monter à sa rencontre et l'air lui souffleter le visage. Le lit de repos français du XIX^e siècle qui se trouvait au-dessous, avec sa fragile armature de fer forgé, lui parut minuscule quand il s'apprêta à y atterrir.

Ses pieds entrèrent en contact avec le centre de la petite banquette. Le matelas et les ressorts avalèrent ses pieds, ses chevilles et ses tibias sans vraiment le ralentir. Puis le sommier du meuble plus que centenaire laissa échapper comme un craquement de révolte, ses soudures et ses ressorts cédèrent, et il s'effondra sur lui-même.

Alors qu'il roulait pour se dégager des ruines du petit meuble, il ressentit une violente douleur. Pris dans l'enchevêtrement de garnitures, des ressorts et du fer forgé, sa cheville droite s'était tordue avant qu'il ne la libère. Une vague de souffrance lui traversa la jambe jusqu'à la hanche. Malgré tout, il réussit à se dégager et dirigea le Smith & Wesson vers les cibles proches.

Les deux types qui se tenaient à côté de la cheminée étaient aussi surpris que Brognola par ce qu'il venait de faire... et par le pistolet qu'il braquait sur eux.

Avant qu'ils aient pu esquisser le moindre mouvement, Brognola cala le poignet de sa main blessée sur la carcasse de la banquette et pressa la détente. Ses deux premiers coups étaient trop hauts, et les balles ricochèrent sur le manteau de pierre de la cheminée. La troisième balle fila entre eux, entra dans l'âtre, heurta quelque chose à l'intérieur, ricocha. Et, contre toute attente, son trajet de retour lui fit traverser le dos du flingueur de droite. Poussé vers l'avant, il baissa les yeux sur sa poitrine, incrédule. Un torrent de sang bouillonnant s'échappait du trou irrégulier, juste au-dessous du sternum.

Plaquant une main sur la blessure en espérant stopper l'hémorragie, le pourri pensa alors à lever son arme et à répliquer. Ou peut-être n'était-ce qu'une action réflexe. Il avait commencé de

monter le pistolet quand ses yeux se fermèrent et qu'il s'écroula sur le côté.

Son copain alla se réfugier derrière un buffet bas au bois ouvragé. Brognola tira en suivant la trajectoire que le flingueur avait prise, de la droite vers la gauche, creusant des trous dans les tiroirs et les portes du meuble, d'une extrémité à l'autre de celui-ci.

À la suite de la quatrième détonation, il entendit un gémissement s'élever derrière le buffet. Ou bien il l'avait touché, ou bien le type faisait mine d'être blessé, pour amener Brognola à se rapprocher.

Avant qu'il ait pu se faire une idée certaine, une pluie de balles s'abattit sur sa position depuis le balcon du deuxième étage. Pulvérisés, les nombreux vases précieux se transformèrent en une myriade d'éclats de porcelaine et de céramique, un shrapnel qui déchira les tapis persans et décapita le buste en marbre d'une divinité grecque.

Les soldats du cartel ne s'inquiétaient plus de conserver intactes les antiquités de leur patron !

Brognola fit passer le Smith & Wesson au-dessus de sa tête et balança quelques balles, au jugé, en direction du balcon, pour se couvrir lui-même. Puis il se redressa, et, sautant sur son pied valide, il parvint à se réfugier sous la saillie du balcon du premier étage, réussissant momentanément à échapper au feu ennemi.

Il essaya de se rappeler combien il avait vu de flingueurs venir à sa rencontre dans l'escalier avant qu'il ne saute. Six ou sept ?

Au-dessus de lui, il entendit des bruits de course. Ce n'était pas le moment de s'arrêter pour soulager sa cheville. Serrant les dents, il se dirigea aussi vite qu'il put vers la première porte. Elle donnait sur un petit couloir, qui tournait et débouchait sur la cuisine de l'hacienda.

Brognola s'engouffra dans la pièce immaculée, haute de plafond. Les comptoirs étaient recouverts de carrelage blanc. Il y avait le long du mur opposé une rangée de hautes fenêtres, par lesquelles la lumière se déversait sur les plans de travail.

D'abord, il crut que l'endroit était désert, mais, alors qu'il s'avavançait, un homme en costume de cuistot, le tablier taché de graisse, jaillit de derrière un plan de travail. Il avait un grand couperet dans une main et, dans l'autre, un lapin dépecé qu'il tenait par les pieds. La situation eût été comique si elle n'avait pas été désespérée...

Deux femmes se tenaient derrière lui, également vêtues de blanc, les cheveux retenus par des filets. Les doigts blancs de farine, elles agrippaient le cuisinier par les bras.

Durant un instant, Brognola pensa qu'il allait devoir abattre l'homme aux yeux fous qui lui faisait face. Mais le cuisinier n'avait pas

envie de mourir, cela se voyait sur son visage. Tout ce que voulait ce pauvre bougre, c'était fiché le camp avec les deux femmes, qu'elles soient ses employées, ses sœurs ou rien du tout. Lâchant le couteau et le lapin, levant les mains en l'air, il recula. Puis ils firent tous les trois volte-face et s'enfuirent.

Persuadé qu'ils gagnaient la sortie la plus proche, le fédéral claudiqua à leur suite, grimaçant chaque fois qu'il pesait sur sa cheville blessée. Il ne se déplaçait pas assez vite !

Alors qu'il arrivait à peine à hauteur de la porte en acier brossé de la chambre froide, il entendit des bruits de course dans le couloir de communication entre le salon et la cuisine. Il entrouvrit la porte de la chambre froide et une lampe s'alluma à l'intérieur.

La laissant ainsi, comme une invite à la fouiller, il suivit le cuisinier et les deux femmes. Il découvrit une vaste réserve avec des étagères garnies de bouteilles et de boîtes de conserve. Et, tout au fond, une porte. Brognola savait que, à cause de son pied blessé, ses poursuivants le rejoindraient avant qu'il ait pu l'atteindre et l'abattraient d'une balle dans le dos. Alors, il préféra se plaquer contre le mur, pour voir venir l'ennemi.

Retenant son souffle, il écouta. Il entendait des chuchotements et des craquements de chaussures de cuir en provenance de la cuisine. Il dénombra au moins deux, peut-être trois tueurs en approche. Le tout était de savoir si leur attention était ou non focalisée sur la porte de la chambre froide entrouverte.

Brognola prit le Smith & Wesson à deux mains, aussi fermement que le lui permettait sa blessure, il expira, puis passa la tête dans l'encadrement de la porte.

Ils n'étaient pas deux, ni trois, mais quatre.

L'un d'eux tenait la poignée de la porte de la chambre froide. Un autre avait le dos pressé contre la cloison de l'unité de réfrigération, son pistolet pointé vers le plafond, prêt à couvrir l'intérieur de la chambre froide quand la porte serait grande ouverte. Les deux autres flingueurs se tenaient en retrait, à environ trois mètres, leurs armes automatiques dirigées de façon à assister si nécessaire le premier homme.

Le type chargé de la porte l'ouvrit en grand.

Brognola leva le Smith & Wesson et visa la gorge du soldat le plus proche. La détonation résonna dans la pièce carrelée. Alors que le flingueur partait en dérapage sur le côté, lâchant son pistolet-mitrailleur, Brognola maîtrisa le recul et passa à la cible suivante. Le visage et le cou éclaboussés par le sang de son copain, le type tournoya, paniqué. Il avait le doigt passé dans le pontet, mais il ouvrit

le feu trop tôt : son arme, bégayante, traça une ligne de 9 mm sur la cloison de la chambre froide et à travers le torse de l'autre flingueur. Les Parabellum plaquèrent celui-ci contre la porte, qui alla rebondir contre le mur. Alors que le type, touché au cœur, tombait en avant, la porte commença de se refermer.

Brognola lâcha encore deux projectiles avant que le second soldat chargé du soutien puisse lui tirer dessus. Touché au torse et au cou, le pourri fut renversé comme une quille de bowling.

Il était impossible à Brognola de savoir si le tireur fou avait touché celui qui se trouvait dans la chambre froide ou si ce dernier se tenait tranquille un moment, le temps de voir où en était la situation. Une chose était sûre : il fallait absolument l'empêcher de sortir et de lui tomber dessus par derrière.

Brognola traversa la cuisine en boitillant, saisissant au passage un grand tranchoir dans un râtelier. Il fit claquer la porte de la chambre froide et glissa la lame du tranchoir dans l'anse de la poignée, la faisant glisser autant qu'il put.

Une seconde plus tard, des balles traversèrent la porte métallique depuis l'intérieur. Des trous apparurent sur la cloison. De l'autre côté de la cuisine, le carrelage explosa, ainsi que les vitres de la rangée de hautes fenêtres, faisant tomber de gros morceaux de verre dans le double évier.

D'un mouvement réflexe, Brognola plongea à terre et roula. Le contact avec le sol ne fit qu'augmenter sa douleur et, lorsqu'il se redressa, il claudiquait encore plus fortement. Fourrant le pistolet dans sa poche, il récupéra le pistolet-mitrailleur que l'un des hommes avait laissé échapper, positionna le sélecteur de tir en mode automatique et regagna la réserve.

Depuis l'autre côté de l'hacienda, des cris lui parvinrent qui semblaient venir vers lui. Et vite.

Le cœur manqua à Brognola quand il comprit que, cette fois encore, il ne pourrait pas atteindre la porte à l'autre bout de la pièce. Le seul abri possible depuis sa position était une palette sur laquelle s'empilaient du riz et des haricots dans des sacs en toile de jute.

Une fois encore, il se plaqua contre le mur de la réserve, écouta les pas furtifs des tueurs qui avançaient dans la cuisine. Son cerveau fonctionnait à plein régime. Les autres allaient évidemment voir les corps de leurs copains. Ils allaient alors se rapprocher pour vérifier s'il y avait des survivants. Puis ils verraient le tranchoir coincé au niveau de la poignée de la chambre froide, ils l'enlèveraient et ouvriraient la porte...

Les détonations étouffées d'une arme trouèrent le silence et la

réponse se fit aussitôt entendre, mais sonore et à plusieurs canons.

Brognola comprit aussitôt que les coups de feu ne lui étaient pas destinés. Faisant passer son pistolet-mitrailleur par l'interstice de la porte de séparation, il vit deux des soldats de Samosa, bien campés sur leurs jambes, en train d'arroser copieusement la chambre froide. Leurs armes, rugissantes, vomissaient par dizaines des douilles vides. Un troisième flingueur, mortellement blessé au torse et à l'estomac, le tranchoir qui retenait la porte toujours à la main, recula en titubant. Ce qui s'était passé était assez simple à imaginer : le type coincé à l'intérieur l'avait touché croyant à un adversaire. Les pourris s'entretuaient !

Brognola, décidant d'ajouter à la confusion, pressa la détente de son arme, décrivant avec son canon un arc contrôlé à travers la cuisine. Il commença par viser assez bas, au niveau du plan de travail central, pour terminer plus haut, fracassant une grosse pendule sur le mur opposé. Entre les deux, il cribla les deux tueurs, les projetant au sol.

Quand il s'arrêta de tirer, tout était de nouveau calme. Aucun bruit ne s'élevait à l'intérieur de la chambre froide. Il s'empressa donc de traverser la réserve, se dirigeant pour la troisième fois vers la sortie. À travers les panneaux de verre qui formaient la partie supérieure de la porte, il distinguait le gravillon bien ratissé d'un jardin. Mais il était écrit qu'il ne parviendrait jamais à quitter la réserve, car il était à moins de cinq mètres de la porte quand quelqu'un jura, derrière lui. Puis des coups de feu claquèrent. Des balles sifflèrent à quelques centimètres de sa tête, pour aller faire voler des éclats de bois sur l'encadrement de la porte et le mur. Les panneaux de verre y passèrent aussi.

Bon Dieu ! Il n'y arriverait donc jamais !

Se tournant sur le côté, Brognola sautilla sur son pied valide et plongea derrière la palette. Des projectiles s'engouffrèrent aussitôt dans les sacs de légumineuses, juste au-dessus de sa tête, et des haricots se répandirent en cascade sur le sol.

Il avait plus que largement perdu l'avantage de la surprise et, désormais, rien ne pouvait empêcher la troupe de pourris de se regrouper et d'avoir rapidement le dessus sur lui. Sortant le Smith & Wesson de sa poche, il le posa à côté de lui, par terre. Puis il agrippa le pistolet-mitrailleur à deux mains.

Il devait absolument les tenir à distance.

Jaillissant de derrière les sacs, il rafala furieusement vers l'entrée de la réserve. Ce faisant, il eut le temps d'entrevoir deux silhouettes, de part et d'autre de l'entrée. Puis les pourris se mirent à l'abri dans la

cuisine. Certain que la cloison n'était pas assez résistante pour arrêter les Parabellum, Brognola tira à travers, des deux côtés de la porte.

Après deux secondes d'un pilonnage intensif, le H&K fit entendre un claquement métallique dans les mains de Brognola. Vide. À travers le nuage de fumée qui restait en suspension dans l'air, il vit un homme s'effondrer à travers l'entrée de la réserve, puis il entendit le bruit que faisait l'autre en s'écroulant de l'autre côté de la cloison transpercée par les balles.

Se débarrassant du H&K devenu inutile et récupérant le Smith & Wesson, Brognola se redressa pour gagner enfin cette foutue porte donnant sur l'extérieur. Il l'ouvrit, s'avança en boitillant dans le soleil et découvrit qu'il se trouvait dans un petit jardin, bordé par un imposant mur de maçonnerie.

Mais le seul moyen d'y accéder était la porte qu'il venait lui-même d'emprunter. Pas d'autre issue pour entrer ou sortir du jardin. Pourtant, le cuisinier et les deux femmes avaient bel et bien disparu. D'abord, Brognola ne comprit pas comment ils avaient pu s'y prendre, jusqu'à ce qu'il remarque le grand pot de céramique vernissée, contre le mur qui lui faisait face, et qui contenait un petit arbre rabougré. Derrière le tronc, sur le mur en enduit coloré, il repéra l'empreinte d'une semelle de chaussure. Une des branches de l'arbuste était brisée, et de l'écorce avait été arrachée du tronc. Il était facile de reconstituer ce qui s'était passé : le cuisinier et ses deux compagnes avaient grimpé sur le pot, puis ils avaient utilisé le tronc de l'arbre pour atteindre le sommet du mur en se faisant la courte échelle. Mais, lui était seul et, dans son état, il était incapable de prendre le même chemin.

Il laissa tomber le chargeur du Smith & Wesson dans sa main gauche et compta le nombre de cartouches qu'il lui restait. Puis il fit rentrer le chargeur dans le pistolet et se laissa glisser le long du mur, épuisé.

Il n'irait pas très loin, pas avec huit cartouches. Huit cartouches entre la grande faucheuse et lui.

Alors que les hommes du cartel tiraillaient comme des malades, Mack Bolan courait vers le sommet de la colline. Des fragments d'écorce, de la terre et des projectiles sifflaient à ses oreilles. L'Exécuteur, qui donnait tout ce qu'il avait, s'engouffra enfin dans un étroit sentier qui montait en ligne droite à travers les broussailles, et se fraya un chemin dans l'enchevêtrement de plantes grimpantes et de branches basses des lauriers roses. Il y avait environ cinq ou six mètres de terrain à découvert entre la lisière des arbres et la rangée de maisons, et la pente était très escarpée. Des balles tambourinaient

contre la terre, juste devant lui, déversées en rafales par un pistolet-mitrailleur qui tirait depuis la balustrade d'une véranda, juste au-dessus. Grognant sous l'effort, poussant sur ses jambes, Bolan se jeta en avant, et parvint enfin sous l'ombre de la véranda sur pilotis et à l'abri du feu ennemi. Il roula sur le dos et porta le M-16 à son épaule. La terrasse se trouvait à une bonne vingtaine de mètres au-dessus de sa tête.

La fusillade s'interrompit, et son écho mourut peu à peu dans la jungle. Puis le pourri qui se trouvait sous la véranda enjamba la rambarde. Se tenant d'une main, il s'accroupit, essayant de voir sa cible. Mais il ne pouvait pas voir Bolan et Bolan, lui, le voyait.

L'Exécuteur ajusta son tir et fit feu à deux reprises. La première balle atteignit l'homme à la main, lui faisant lâcher son arme. Le Guerrier plaça sa seconde balle à travers le plancher de la terrasse. Il ignorait où il avait atteint le flingueur, mais il l'avait atteint : le type lâcha la rambarde et tomba, agitant les bras et les jambes, pour aller s'écraser dans les broussailles. Il y eut alors un silence si intense que Bolan put entendre le frôlement du corps qui glissait dans la pente, sur la végétation humide.

Puis il entendit deux soldats du cartel crier :

— Tu le vois ?

— Où il est ?

Bolan en entendit un troisième. Il lui sembla qu'il utilisait un talkie-walkie et demandait de l'aide à l'hacienda. Or, Bolan ne devait surtout pas leur laisser le temps de s'organiser et, pour les en empêcher, il devait momentanément rebrousser chemin.

Il se mit à courir sous les vérandas qui se succédaient, jusqu'à ce qu'il ait trouvé celle qu'il cherchait. Utilisant la lunette du M-16, il en scruta le dessous, et, avec le grossissement, il put distinguer l'ombre des bottes d'un groupe de tueurs à travers les lattes du plancher.

Le M-16 sursauta contre son épaule quand il balança une rafale qui se fraya un chemin à travers le bois. Les ogives, très rapprochées, atteignirent un flingueur au niveau de l'entrejambe, avant de lui transpercer les entrailles. Le type tomba à genoux dans un hurlement de goret qu'on émascule.

Avant que les autres aient pu se replier vers la maison, Bolan tira de nouveau, vidant le chargeur de trente cartouches. Des échardes de bois volèrent alors qu'il lardait de plomb brûlant le plancher. Touchés en pleine course, les soldats du cartel se prirent des balles meurtrières dans le corps.

Puis le plancher de la véranda s'effondra et les tueurs descendirent en vrille vers le sol. Le Guerrier dut rouler sur lui-même pour

échapper aux corps et aux débris de balcon qui tombaient. Quand les hommes touchèrent le rocher, il entendit de sinistres craquements d'os, avant que les types commencent à glisser dans la pente vers le fond du ravin.

Après avoir rechargé son arme, l'Exécuteur rejoignit le sentier qui montait en direction de la route privée permettant d'accéder à l'hacienda. D'après les informations topographiques dont il disposait, l'accès à la route depuis le village était gardé. Les hommes de faction avaient déjà dû être mis en alerte par les échos de la fusillade, et ils devaient savoir que le chemin le plus court pour monter jusqu'à la route était précisément le sentier sur lequel il se trouvait.

Pour tenter d'échapper à ce comité d'accueil, Bolan coupa à travers la végétation. Quand celle-ci s'éclaircit soudain, il se laissa tomber sur le ventre et avança en rampant. Bientôt, il fut en mesure de mieux voir.

Au-dessus de lui, à une cinquantaine de mètres, les deux gardes étaient bien sur la route, un genou en terre. Leurs silhouettes se dessinaient parfaitement sur le ciel. L'un d'eux avait une paire de jumelles en main et scrutait le terrain, en contrebas, à la recherche de l'intrus qu'on lui avait probablement signalé.

L'Exécuteur fit sortir le canon du M-16 des broussailles et approcha la lunette de son œil. Du doigt, il positionna le sélecteur de tir sur le mode coup par coup. L'angle de tir était très fermé. Bolan se verrouilla sur sa cible, choisissant d'abattre en premier le plus proche des deux hommes.

Le fusil tressaillit contre son épaule quand il pressa la détente, et, avec un très léger décalage, un halo de rouge s'épanouit au-dessus de la tête du garde lorsque la balle 5.56 mm lui fit éclater le crâne. Bolan n'eut guère à bouger le M-16 pour trouver sa deuxième cible.

Mais, en voyant ce qui était arrivé à son copain, l'autre garde s'était redressé d'un bond et essayait de quitter la route. L'Exécuteur l'atteignit derrière le bras gauche, juste au-dessus de la hanche, et la balle bifurqua ensuite vers le torse, pour ressortir au sommet de l'épaule droite du pourri. Un itinéraire ravageur...

Se redressant, Bolan parcourut les quinze derniers mètres qui le séparaient de la route. Comme prévu, il n'y avait pas de barrière et, de part et d'autre de la chaussée, les bas-côtés étaient des pentes très abruptes.

L'Exécuteur courut rejoindre les gardes. Le premier était raide mort, le second encore conscient, les yeux exorbités par la douleur. L'Exécuteur mit fin à ses souffrances d'une balle miséricordieuse, avant de faire rouler les corps, les laissant dégringoler dans les

broussailles épaisses.

Il venait de se débarrasser des deux cadavres lorsqu'il entendit des rugissements de moteur en provenance de l'hacienda. Il quitta aussitôt la route pour aller s'aplatir sur le côté, dans la pente, gardant juste les yeux au niveau de la route.

Deux Suburban franchirent le portail, quittant l'enceinte de l'hacienda dans un nuage de poussière. Le premier véhicule fit une embardée quand il entra en contact avec l'asphalte. Toutes ses fenêtres étaient baissées, et Bolan était en mesure de voir les soldats qui se trouvaient à l'intérieur.

Roulant sur le dos, il déclippa une grenade à fragmentation de son harnais. Les véhicules arrivaient très vite. Il dégoupilla l'engin de mort avec les dents et laissa partir la cuillère de sécurité. Alors que la première Suburban se trouvait à trois longueurs de lui, il se redressa et la balança avec précision à travers la vitre ouverte, côté passager, sur les genoux d'un pourri ahuri.

La voiture de tête fit une nouvelle embardée et ses feux de stop s'allumèrent. Le conducteur essayait sans doute de récupérer la grenade sur le plancher.

Il manqua de temps.

La Suburban sursauta sous le coup d'une énorme explosion, et une boule de feu orange s'épanouit au travers de la poussière et des éclats de ferrailles soufflées. Durant une fraction de seconde, la boule de feu transforma les six formes humaines qui se trouvaient à l'intérieur en de macabres silhouettes noires, bien découpées. Puis le véhicule poursuivit sa course folle, sortit de la route et alla faire des tonneaux dans la pente, laissant derrière elle un sillage d'arbustes brisés ou déracinés.

Les freins de l'autre Suburban se bloquèrent un instant après l'explosion, et le véhicule dérapa selon une trajectoire folle qui manqua aussi le faire sortir de la route. Son conducteur parvint pourtant à s'arrêter à une quinzaine de mètres de Bolan, lui présentant son flanc. Toutes ses portières s'ouvrirent en même temps, mais, avant que les pourris aient pu poser un pied par terre, l'Exécuteur avait positionné le sélecteur de tir de son fusil en mode automatique et ouvert le feu, découpant une suite d'impacts en travers des portières entrouvertes. Deux hommes tressautèrent sous la volée de balles qui les atteignit à hauteur de la taille, et allèrent rebondir contre l'encadrement des portières, avant de glisser mollement sur la route, transformés en poupées de chiffon.

Les trois autres soldats sortirent de l'autre côté du véhicule et répliquèrent à l'attaque par-dessus le toit et le capot de la Suburban.

Le feu concentré des armes automatiques obligea Bolan à descendre de la route pour se mettre à l'abri.

Mais, alors qu'il se redressait, des balles venues de derrière sa position, et de plus bas, labourèrent la terre, à côté de lui. Il était pris entre deux feux !

Le Guerrier franchit le sommet et s'élança à travers la route. Les types qui se trouvaient en embuscade derrière la Suburban cisaillèrent l'asphalte, presque à ses pieds. Mais, avant qu'ils aient pu régler leur tir, il avait plongé de l'autre côté de la route. Il roula et se redressa dans la pente pour se remettre à courir, suivant le léger virage que décrivait la route pour rejoindre le mur principal de l'hacienda.

Derrière lui, des cris s'élevèrent alors que les deux groupes de pourris du cartel joignaient leurs forces. Ils semblaient célébrer une victoire, sans toutefois oser se lancer à sa poursuite, préférant la protection de la grosse Suburban.

Leur hésitation donna juste assez de temps à l'Exécuteur pour rejoindre l'hacienda. Il se retrouva alors dans une cour intérieure qui faisait office de parking. Pendant qu'il rechargeait une nouvelle fois le M-16, il inspecta le terrain. Une fontaine de pierre circulaire entourée de parterres concentriques de fleurs s'élevait au centre. Et, au-delà, se dressait l'hacienda et ses trois niveaux. Elle avait un long porche plongé dans l'ombre et des fenêtres en plein cintre. Les portes du rez-de-chaussée étaient grandes ouvertes, sans doute laissées ainsi par les types de la Suburban.

Alors qu'il traversait la cour au pas de course, le buste penché en avant, il entendit une virulente fusillade qui venait de l'intérieur du bâtiment. Brognola, il fallait que ce soit Brognola !

Le numéro Un du *Justice Department* distinguait des chuchotements venant de la cuisine. Impossible de comprendre ce qu'ils disaient, mais il y avait fort à parier que les pourris discutaient de la stratégie à adopter. Ils ignoraient quelle était vraiment la situation et l'état d'esprit de Brognola. Tout ce qu'ils pouvaient voir, c'était les séquelles sanglantes de ce qu'il avait accompli jusque-là. Neuf hommes du cartel étaient étendus sur le sol de la pièce, et il n'y avait aucune trace du prisonnier. Ils devinaient qu'il devait être affaibli, mais ils ignoraient qu'il ne lui restait plus que la moitié d'un chargeur.

Au loin, Brognola continuait d'entendre le jacassement d'une autre fusillade. Il n'était pas le seul à semer le chaos au sein des troupes de Samosa. Et l'autre front semblait se rapprocher. Soudain, il entendit le bruit plus violent d'une explosion. Une grenade. À l'oreille, il estima

que la distance n'excédait pas cinq cents mètres.

Si Bolan était aussi près, il y avait encore de l'espoir. Il ne laisserait pas son vieil ami se battre tout seul, il ne fallait pas qu'il ait fait tout ce chemin, affronté tous ces dangers, pour rapporter aux États-Unis un cadavre criblé de balles.

Du coin de l'œil, Brognola surprit un mouvement au sommet du mur d'enceinte, sur sa droite, et une forme sombre se matérialisa. Aussitôt, un pistolet-mitrailleur aboya.

Il tourna le Smith & Wesson dans la direction du jardin, le cala contre sa jambe valide et tira immédiatement, visant le milieu de la silhouette qui se dessinait sur le ciel, à contre-jour. La détonation du 9 mm fut suivie une fraction de seconde plus tard par un chuintement humide alors que le flingueur était atteint au niveau du sternum. Le pourri tomba en avant, les bras pendants, pour venir s'écraser au pied du mur.

Un ordre claqua alors en provenance de la cuisine, et Brognola comprit que c'était l'hallali. Couché, le visage presque collé au sol, il visa les hommes qui fonçaient dans la pièce. Le flot de balles dont il était la cible s'abattit sur l'encadrement de la porte, faisant voler de tous côtés des éclats de bois et de la poussière de plâtre. Lui-même ne pouvait répliquer qu'au coup par coup. Il s'efforçait de tenir le compte des cartouches qu'il utilisait en même temps qu'il pressait la détente, ce qui, au cœur de l'affrontement, avait quelque chose de dérisoire.

Et puis, baissant les yeux, il s'aperçut que la culasse du Smith était bloquée en arrière. Il regarda bêtement l'épaisse fumée blanche qui s'élevait du canon et de la fenêtre d'éjection.

De l'intérieur de la réserve, un cri guttural jaillit, suivi du claquement de bottes des flingueurs survivants qui chargeaient.

Cette fois, il ne pourrait rien contre la grande faucheuse.

CHAPITRE XII

Assis sur la banquette de cuir blanc de la passerelle de navigation, l'amiral Oswaldo Fuentes avait le plus grand mal à surmonter l'affront qu'il venait de subir. Mais il savait qu'il y avait plus en jeu qu'une histoire de fierté blessée. Il y avait un équipage loyal et un navire très coûteux, dont la sécurité constituait son ultime responsabilité. Et la mort violente du capitaine en titre du bateau le laissait seul responsable des événements à venir.

Tâchant de faire le vide dans son esprit, il accomplit une des choses dans lesquelles il excellait.

« Analyse, se dit-il, analyse la situation. Qui sont ces hommes ? Des terroristes, évidemment. Tu l'as su au premier regard. Mais quels sont leurs buts politiques ? Que comptent-ils faire du navire ? Ils ne peuvent pas voler le *Bernardo Chinle*, puis espérer utiliser ses armes pour s'attaquer à une importante cible côtière. Dès l'instant où la disparition du vaisseau aura été signalée, une énorme opération de recherche sera lancée. Et, aussitôt repéré, le vaisseau sera cerné par voies aériennes et maritimes, par toute la puissance de l'armée américaine. En cas de non-reddition, on le fera sauter en pleine mer. Les hommes qui m'ont pris mon bateau doivent savoir que les Américains ne négocieront pas avec eux. En essayant de voler le D.I.V. pour une rançon, ils n'obtiendront qu'une chose : se faire tuer ! »

Dès lors, il n'y avait qu'une explication possible : si les terroristes ne pouvaient ni utiliser le vaisseau et sa puissance de feu ni en tirer une rançon, tout ce qu'ils pouvaient faire avec le *Bernardo Chinle*, c'était le détruire. Soudain, la raison pour laquelle ils se dirigeaient à grande vitesse vers un point situé le long du *Middle America Trench*, l'endroit où l'on trouvait les plus grands fonds, devenait claire.

Pourquoi le *Bernardo Chinle* ? L'amiral Fuentes comprit que le vaisseau de lutte contre le trafic de drogue n'était sans doute pas une cible choisie au hasard. D'autres navires sortis du chantier de Las Cruces étaient bien moins protégés et beaucoup plus faciles à voler. En clair : les terroristes ne s'intéressaient pas à n'importe quel bateau mexicain. D'où une conclusion qui s'imposait : ils travaillaient pour le compte d'un cartel de la drogue – probablement celui de Samosa. L'objet de leur mission était de mettre un terme au programme D.I.V.,

qui menaçait le cartel de disparition, en coulant son prototype.

Fuentes essaya de se mettre dans la peau de ses adversaires. S'il était chargé d'une telle mission, irait-il fourrer l'équipage du bateau dans des canots de sauvetage ? Laisserait-il des hommes en position d'expliquer ce qui était arrivé et qui en était responsable ? Non, évidemment. Cela ne servirait qu'à attirer l'attention et la colère sur le cartel, et ferait monter encore la pression des États-Unis. Si Fuentes était à la tête de l'opération, il veillerait à ce que l'équipage coule avec le vaisseau. Il n'y aurait aucun survivant, à l'exception des terroristes eux-mêmes. La perte du bateau resterait un mystère, qui demanderait des mois et des mois d'enquêtes, deviendrait un véritable enjeu politique. Et tout élu qui défendrait la poursuite de l'ambitieux programme de lutte contre la drogue amorcé par les Américains et les Mexicains se verrait rappeler la perte du *Bernardo Chinle*.

L'amiral avait dénombré huit terroristes. Qu'un si petit nombre d'hommes soit parvenu à prendre le contrôle du navire ne faisait qu'ajouter à sa rage. Mais ses propres marins n'étaient pas préparés à une attaque. Personne n'avait prévu une telle possibilité. Les matelots, d'ailleurs, n'étaient même pas armés. Tout en se repassant en pensée le déroulement du film des événements, Fuentes repoussa l'idée que leurs assaillants soient montés à bord dans les minutes qui avaient immédiatement suivi la mise à l'eau du vaisseau, alors que celui-ci était encore amarré au quai. Il y avait trop de témoins, trop de surveillance.

Non, les terroristes n'avaient eu qu'une opportunité pour monter à bord : durant le bref enlèvement du *Bernardo Chinle* sur la barre, à la sortie du chenal.

L'amiral tourna son regard vers le petit rond de calvitie à l'arrière de la tête de Trevor Eames. Son crâne, sous la frange de cheveux blonds roux, était rose vif. Et soudain, ce qui était apparu comme un accident malheureux, mais mineur, prenait un tout autre visage.

Fuentes avait toujours trouvé l'Américain un peu formel et rigide, mais il avait mis cette réserve sur le compte de son héritage britannique. Eames était toujours apparu comme un cadre loyal, dévoué au projet. Jamais Fuentes ne serait allé imaginer qu'il les trahirait pour le compte de la mafia.

Si cette trahison avait bel et bien eu lieu, le chef des terroristes n'en avait jusque-là rien laissé paraître. Il arpentait la passerelle de navigation sans accorder la moindre attention à Eames, ne s'adressant à lui que lorsqu'il voulait des informations précises ou des commandes spécifiques.

Fuentes étudia l'attitude du terroriste. Son expression pleine d'autorité trahissait une formation militaire. L'amiral ne sentait

toutefois pas la moindre déférence de cet homme à l'égard d'un officier de son rang, plutôt un mépris flagrant. Et il avait abattu le capitaine Elizondo comme un chien. Fuentes en concluait qu'il n'avait affaire ni à un officier de la marine ni à un Mexicain – même s'il était clairement latino-américain.

Il lui avait aussi suffi de croiser le regard du terroriste, de voir comment il se faisait obéir de ses hommes, pour comprendre que toute tentative pour reprendre le contrôle de la passerelle était vouée à l'échec. La seule façon que Fuentes avait de reconquérir son territoire et de libérer son équipage, à présent enfermé quelque part dans le vaisseau, était d'obtenir une assistance extérieure. Mais personne ne savait qu'ils avaient des problèmes. Le fait que toutes les communications aient été coupées et que le système de brouillage radar ait été activé n'éveillerait pas tout de suite les soupçons. À terre, on penserait qu'il s'agissait d'un exercice et d'un test des différents systèmes opérationnels.

D'une manière ou d'une autre, il devait envoyer un signal radio. Cela n'avait rien d'évident, toute communication depuis la passerelle de navigation ayant été rendue impossible.

Songeur, l'amiral se laissa aller contre le dossier de la banquette et, au bout d'un moment, une solution s'imposa à lui. Elle n'était pas parfaite, mais aucune autre idée ne lui était venue à l'esprit.

Le *Bernardo Chinle* était équipé de balises E.P.I.R.B. à déploiement automatique. Des balises de détresse qui indiquaient la position du navire en transmettant des ondes radio. Les balises flottantes avaient pour vocation d'être utilisées durant une poursuite de trafiquants, afin de marquer l'emplacement de cargaisons de contrebande jetées pardessus bord, qu'on viendrait récupérer une fois les mafieux mis hors d'état de nuire. L'émetteur radio, activé par l'eau de mer, préviendrait les autorités que quelque chose était arrivé au *Bernardo Chinle*, quelque chose d'anormal, car il n'était pas censé prendre en chasse aujourd'hui des trafiquants de drogue. Il s'agissait juste d'une sortie inaugurale, destinée à tester la navigabilité du vaisseau et à offrir une parade médiatique aux journalistes. La balise de transmission, si elle était déployée assez près de leur destination finale, mènerait d'éventuels secours droit sur eux.

Fermant les yeux, Fuentes s'efforça de visualiser le code clavier pour commander le déploiement d'une balise. Combien de lettres et de chiffres fallait-il taper sur le clavier pour faire apparaître sur l'écran la bonne fenêtre de commande ? Dix ? Douze ? Une fois cette fenêtre affichée, un double clic sur l'icône de lancement déploierait le système. Puis il suffirait d'un autre double clic pour que la fenêtre disparaisse.

Quatre secondes au plus étaient nécessaires pour cette opération.

L'homme d'équipage installé devant l'ordinateur pourrait-il s'acquitter de sa tâche sans être remarqué par les terroristes ? Et, s'il y parvenait, le message envoyé serait-il reçu et compris à temps ?

D'où l'amiral était assis, l'écran de navigation était visible, de même que l'heure estimée de leur arrivée. Il lui restait exactement quarante-trois minutes pour agir.

CHAPITRE XIII

Hacienda de Corto de Vista

Mack Bolan s'élança à travers la double porte qui constituait l'entrée principale de l'hacienda. Mais alors qu'il franchissait le seuil comme un boulet de canon, il se trouva nez à nez avec deux tueurs du cartel qui sortaient en courant du bâtiment.

Il n'eut pas le temps de réfléchir, de freiner ou de changer de direction pour éviter une collision. Il lui fallait agir d'instinct, immédiatement et avec une violence décisive.

Tout en faisant pivoter son torse, il fit décrire un arc serré à la crosse de son M-16. Il atteignit le flingueur de droite au niveau du menton. Et, alors que le mouvement du Guerrier se prolongeait, son copain se prit un très violent coup d'épaule en plein torse.

Le premier tomba aussitôt dans le cirage. Son cou fit entendre un craquement sec quand la frappe puissante assenée en pleine mâchoire projeta son menton vers son épaule droite. Ou, plutôt, très au-delà de son épaule droite. Ses jambes se dérobèrent et il tomba en avant, laissant échapper son arme avant de se répandre sur le sol.

L'autre pourri eut l'impression de s'être heurté à un mur. Il rebondit contre le formidable coup d'épaule de l'Exécuteur, se pliant en deux, la cage thoracique fracturée, et ses poumons se vidant de tout leur air. Cherchant désespérément à reprendre son souffle, le type s'écroula sur le dos.

Bolan lui pressa le cache-flammes de son M-16 au niveau du sternum et tira, une fois. La chair et les os étouffèrent un peu le bruit de la balle 5.56 mm. Sous l'impact, les bras et les jambes du flingueur s'agitèrent violemment, et sa poitrine se souleva du sol dans une brusque convulsion d'agonie.

L'Exécuteur enjamba la flaque pourpre qui se répandait déjà sous le cadavre et avança, à l'affût du moindre signe de mouvement sur les balustrades des étages supérieurs. Il regarda de tous côtés, mais ne vit aucun signe d'opposition. Les bruits de fusillade qui l'avaient conduit dans l'hacienda avaient cessé. Il régnait un calme irréel.

Si le vieux Hal était toujours vivant, si le dernier échange ne lui avait pas été fatal, il pouvait être n'importe où dans cette grande

baraque...

Le Guerrier venait de se faire cette réflexion lorsqu'il remarqua une paire de bottes qui dépassait de derrière un buffet. Rapidement, son M-16 prêt à entrer en action, il s'avança en restant sous la protection qu'offrait la saillie du balcon du premier étage. Le flingueur, couché sur le ventre, n'était pas près de se relever. Il avait utilisé le meuble pour s'abriter, mais les balles avaient traversé le bois, le touchant au côté et au niveau du cou, en plusieurs endroits. À voir la flaque, il avait dû saigner à mort. Mais il ne s'en était probablement pas aperçu : sa moelle épinière avait été sectionnée à la base du crâne.

Un peu plus loin, devant l'immense cheminée de l'hacienda, un autre soldat du cartel était couché sur le ventre, les bras et les jambes écartés. S'agenouillant, Bolan constata que le trou, dans son dos, n'était pas rond. La balle qui l'avait tué était rentrée de côté, ravageant les organes à l'intérieur de son torse.

Soudain, une arme automatique rafala de l'autre côté de la maison. Sa signification apparut sur-le-champ : Brognola était toujours vivant !

Le Guerrier s'élança aussitôt et sortit de la grande pièce en suivant les vagues de tirs automatiques. Au terme d'un petit couloir, il se retrouva dans une vaste cuisine. Avant même qu'il ait franchi le seuil, une intense puanteur de sang s'abattit sur lui. Les relents d'un massacre. Se baissant, il entra avec méfiance.

Aussitôt, il vit les corps désarticulés répandus le long de la partie gauche de la pièce. Des têtes explosées, des torsos déchiquetés par des tirs à bout portant ou presque. La façade de la chambre froide était piquetée d'impacts de balles, entrantes et sortantes. Dans toute la pièce, le carrelage blanc était criblé d'impacts et les fenêtres, au-dessus de l'évier, avaient été totalement détruites.

Le fédéral avait déchaîné un véritable enfer et ses tortionnaires avaient chèrement payé ce qu'ils lui avaient fait endurer.

Et ça n'était pas terminé.

Des balles de 9 mm sifflèrent, percutant le mur carrelé qui se trouvait sur sa droite, et diffusant du shrapnel blanc dans toute la pièce. La seconde suivante, les murs tremblèrent quand des armes automatiques se mirent à aboyer avec une violence terrible.

Alors que l'Exécuteur se rapprochait de la salle d'où venaient les tirs et dont la porte était à moitié arrachée, la fusillade cessa soudain. Il lui restait trois foulées pour franchir le seuil quand un hurlement se fit entendre.

Bolan franchit le seuil de la grande réserve à l'instant où un pourri sortait par la porte opposée, deux autres tueurs sur ses talons.

L'Exécuteur tira, l'arme à la hanche, lardant le premier de balles F.M.J. qui le projetèrent sur le côté. Il alla heurter de l'épaule l'encadrement de la porte. Ses genoux vacillèrent et il s'écroula en travers du seuil. Gardant l'index sur la détente de son fusil, Bolan s'avança et fora de plusieurs balles le second flingueur, qui tomba à genoux, puis sur le ventre.

Mais, alors que le doigt du Guerrier exerçait toujours sa pression, son arme cessa de tirer. Le M-16 s'était enrayé.

Le dernier tueur croyant que c'était son jour de chance pivota pour faire face à son assaillant, tenant son pistolet-mitrailleur à deux mains.

Bolan, quant à lui, actionna la poignée de chargement du M-16, éjectant d'un coup de poignet la cartouche coincée. Avant que celle-ci ait touché le sol, les deux canons s'étaient fixés sur leurs cibles respectives. Quatre mètres les séparaient.

La confrontation qui suivit ne dura qu'une fraction de seconde. Dans les yeux sombres, rendus troubles par la fureur et l'excitation, Bolan décela une étincelle de peur, une étincelle qui, après s'être allumée, se propagea comme un incendie.

Dans les yeux de l'Exécuteur, le soldat du cartel crut voir le bleu d'une profonde crevasse dans un glacier et il sentit la pression d'une pierre tombale contre son dos. La peur qu'éprouva le pourri le paralysa une infime seconde, puis elle le tua.

L'arme à la hanche, l'Exécuteur balança deux projectiles. Touché aux poumons, le sang jaillissant de sa bouche, le tueur tituba, ferma les yeux, pressa la détente de son arme. Le pistolet-mitrailleur crépita, le canon se leva de lui-même et alla asperger de plomb le plafond de la pièce.

Les deux dernières balles de Bolan atteignirent le flingueur en pleine tête, alors qu'il tombait à genoux. Elles traversèrent l'arête de son nez et son front. Quand le type s'écroula, il n'avait déjà plus de cervelle.

— Hal ! Hal, tu es là ? cria l'Exécuteur avant de franchir le seuil, maintenant encombré de cadavres.

— Ouais, je suis là, répondit une voix familière. Et ton aide serait la bienvenue.

Enjambant les corps, Bolan se retrouva dans un petit jardin. Son vieil ami était assis contre le mur extérieur. Il donnait l'impression d'avoir vu la mort de très près. Son visage aux traits tirés, mangé par une barbe de trois jours, avait une couleur de cendre, et ses vêtements étaient déchirés et tachés de sang. Sa main droite était dans un état épouvantable. Un coup d'œil suffit à Bolan pour comprendre ce qui

avait pu se passer.

— Ramon Murillo ? demanda-t-il en s'agenouillant pour examiner les dégâts de plus près.

— Lui-même, confirma le fédéral, et ce malade aurait planté ses deux autres clous si les gosses de Yovana Ortiz n'étaient pas venus en douce me donner une scie à métaux. Ils m'ont sauvé la vie, Striker. Ils m'ont vraiment sauvé la vie. Et c'est cette saloperie de Murillo qui y est passé.

— Ces gamins sont courageux, je le savais, confirma Bolan.

Ce qu'il ne savait pas encore, c'était l'identité de leur véritable père. Quand Brognola eut lâché la bombe, le visage de l'Exécuteur ne laissa filtrer aucune émotion. Mais son estomac se serra, pour former un nœud douloureux.

— Tu penses qu'il est toujours là ? demanda-t-il.

— Non. Il est parti à bord de son hélicoptère.

— Ah ! C'était lui...

— Oui, et il a embarqué ses enfants. Bon sang, ils n'ont pas mérité un père pareil !

Bolan ne répondit pas. C'était inutile.

— Bon, l'ami. On ne va pas s'éterniser ici ! Debout et on rentre à la maison, dit-il simplement.

— Ce n'est pas si simple, Striker. Je me suis salement esquinaté la cheville. J'ai peur qu'elle soit cassée.

Bolan souleva le bas de pantalon de Brognola. Même ainsi, il put voir qu'il n'y avait pas moyen d'ôter la chaussure : le pied et la cheville étaient trop enflés. Et ils n'avaient vraiment pas le temps de s'occuper de ça maintenant.

— Tu as été touché ? demanda-t-il.

— Non, Dieu merci. De ce côté-là, j'ai eu pas mal de chance.

Brognola reprit son souffle, avec une grimace, puis ajouta :

— J'ai vu le Seigneur des Mers en personne, comme je te vois. Et il m'a donné une information, persuadé que je l'emporterais dans ma tombe. Le cartel a pour projet de voler le prototype de ce fameux vaisseau américano-mexicain de lutte contre le trafic de drogue. Il se peut d'ailleurs que ce soit déjà fait...

— Que comptent-ils en tirer ?

— Rien ! Simplement le couler avec tout son équipage en eaux profondes pour marquer les esprits. On ne peut pas laisser faire, Striker. Toute notre campagne contre le cartel dépend de ces navires. Il faut arrêter ses ordures.

— Chaque chose en son temps, Hal, déclara Bolan en éjectant le chargeur de son M-16 pour le remplacer. D'abord, il faut qu'on quitte vivants cette baraque. J'ai laissé derrière moi quelques soldats de Samosa. Ils ont dû se regrouper, maintenant. La meilleure chose que nous ayons à faire, c'est de descendre la colline à travers la jungle. Mais il faudra se frayer un chemin dans la végétation...

— Je suis d'attaque. Aide-moi à me lever.

Bolan soutint Brognola pour rejoindre la réserve.

Il laissa son ami se reposer un instant contre un meuble de rangement tandis qu'il allait récupérer un balai dans un coin. Il en brisa le manche sur sa cuisse, puis tendit la canne improvisée à Hal.

— Si la longueur est bonne, cela devrait t'aider un peu à te déplacer, dit-il.

Brognola glissa la tête du balai sous son aisselle.

— C'est parfait !

L'Exécuteur ramassa le pistolet-mitrailleur d'un des soldats de Samosa, vérifia le chargeur et le donna à son ami. Il alla également récupérer les chargeurs de deux autres armes et les tendit à Brognola, qui les fit glisser dans les poches de son pantalon.

Bolan ouvrit la marche et le fédéral, boitillant, accroché à son balai, le suivit comme il pouvait. Ils traversèrent l'hacienda sans rencontrer âme qui vive. Comme ils atteignaient l'avant de la grande bâtisse, le Guerrier jeta un rapide coup d'œil au-dehors, inspectant la cour.

— Il n'y a que cette issue, dans le mur d'enceinte, et ils nous attendent sans doute au-dehors, annonça-t-il en reculant. Tu attends que j'atteigne la fontaine, puis tu me rejoins.

Rapidement, ramassé sur lui-même, l'Exécuteur sortit sous le porche, puis coupa à découvert pour rejoindre le milieu de la cour et les parterres de fleurs. Il passa la tête par-dessus le bord de la fontaine. Son champ de vision était tel qu'il ne pouvait voir qu'en partie la route. Et celle-ci était déserte.

Faisant signe à Brognola, il contourna le périmètre de la fontaine et courut pour rejoindre le mur d'enceinte, évitant de s'exposer à d'éventuels flingueurs en embuscade à l'extérieur. Le dos plaqué contre le mur, il regarda son ami atteindre tant bien que mal la fontaine, puis cahoter sur les gravillons pour le rejoindre.

Le visage du fédéral ruisselait de sueur, mais il avait perdu sa couleur terreuse, ce qui était plutôt bon signe.

Le Guerrier entendit soudain un bruit de moteur venant de la route. Un véhicule venait dans leur direction.

Se jetant à plat ventre, il passa la tête dans l'ouverture de la porte, pour reculer aussitôt avec un juron.

— Qu'y a-t-il ? demanda Brognola.

— J'ai laissé une Suburban en état de marche sur la route d'accès à l'hacienda. J'étais pressé. Et elle se dirige vers nous avec une bonne douzaine de types abrités derrière.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Essayer de les garder à distance.

Sur ces mots, l'Exécuteur plongea devant le portail ouvert pour rejoindre l'autre côté. Un dixième de seconde plus tard, une arme automatique balayait l'entrée. Les balles allèrent se perdre dans la fontaine ou tracèrent des sillons à travers le gravier de la cour.

— Ne te montre pas ! lança Bolan. Tu tires de courtes rafales et tu vises le conducteur ou l'avant de la Suburban quand elle est dans ton angle de vision.

— Bien reçu.

— On y va à trois. Un, deux, trois...

Le Guerrier se montra au bas du portail, n'exposant que la moitié de sa tête et le bout de son épaule au véhicule en mouvement qui se trouvait à une centaine de mètres de là. Il fit feu avec le M-16 en mode rafale, expédiant un petit groupe de balles groupées à travers le pare-brise. Brognola se montra à son tour et fit feu, lui aussi. Ses projectiles griffèrent le capot et le bout de l'aile gauche.

La réplique de l'ennemi fut presque immédiate, et obligea les deux hommes à se mettre à l'abri.

La Suburban continuait de rouler, mais son Klaxon resta bloqué plus de deux secondes. Ils avaient au moins abîmé le chauffeur !

— Même si on arrête la bagnole, observa Brognola, on est baisés. Ils peuvent rester à l'abri et nous retenir piégés ici autant qu'ils le veulent.

— Si on n'y arrive pas, lui fit remarquer le Guerrier, on n'a aucune chance. Zéro. Tu es prêt à remettre ça ? Un, deux, trois...

Quand l'Exécuteur contourna le mur, il était debout, cette fois, et il visa la calandre de la Suburban. D'une seule rafale, dévastatrice, il perça sept trous dans le radiateur, avant d'aller se plaquer contre le mur. La rafale de Brognola atteignit un des soldats, sur la gauche. Le flingueur tomba sur le bas-côté en laissant échapper son arme.

Mais la Suburban continuait d'avancer et le tir de barrage des armes automatiques ennemies arrosait généreusement le mur extérieur, le transformant en gruyère. Jusqu'au moment où Bolan, au milieu de ce vacarme, distingua le bruit d'un moteur qui haletait,

calait et mourait. Le démarreur couina, cliqueta, mais le moteur refusait tout service.

Quand il risqua un coup d'œil à l'extérieur, il ne fut pas surpris de découvrir que la Suburban bougeait encore. Les huit survivants poussaient le lourd véhicule devant eux. S'il y avait quelqu'un au volant, il se cachait derrière le tableau de bord, l'Exécuteur déclippa une grenade à fragmentation de son harnais de combat, la dégoupilla, et, reculant du mur, il la projeta aussi loin qu'il put en direction du véhicule.

L'explosion résonna dans toutes les collines avoisinantes.

Mais il suffit d'un millième de seconde à Bolan pour constater que son lancer avait été court.

La Suburban s'était arrêtée, juste au-delà de la distance que Bolan était capable d'atteindre. Et les soldats du cartel continuaient d'arroser le mur, même s'ils avaient abandonné les rafales, sans doute à court de munitions.

— Vas-y sans moi, Striker, proposa Brognola. C'est moi qui t'empêche de partir d'ici. Il faut voir les choses en face : jamais je ne pourrai descendre la colline avec ce balai. Je suis à peine foutu de marcher sur du plat. Tu dois y aller et essayer d'empêcher le vol du D.I.V.

Bolan resta silencieux.

— Je vais te couvrir, insista Brognola. Tire-toi. Tôt ou tard, ils vont envoyer quelques gars qui trouveront le moyen de nous prendre par-derrière. C'est d'ailleurs peut-être déjà fait...

— Ta proposition est irrecevable, l'ami, déclara Bolan. On part ensemble ou on ne va nulle part.

— T'es sympa, mais on est pas chez les scouts et...

— Tais-toi ! Écoute...

Au loin, un bruit nouveau avait commencé de se faire entendre. La vibration régulière d'un hélicoptère.

— Là-bas ! lança Bolan en désignant le ciel, vers le nord.

Quand l'appareil se montra, il surgit des collines juste devant le soleil aveuglant, rendant impossible de distinguer sa couleur. Une chose était sûre : il se dirigeait vers l'hacienda.

Bolan finit par reconnaître la silhouette.

— Un Blackhawk, annonça-t-il.

— De notre côté, ou du leur ?

Étant donné les moyens quasiment illimités de Samosa, il était impossible de répondre avec certitude à cette question, mais le

Guerrier répondit :

— Je parie pour un des nôtres. Ne bouge pas, ajouta-t-il en épaulant le M-16. S'ils nous tirent dessus, on répliquera.

L'hélicoptère apparut au-dessus de l'hacienda, dans un hurlement de moteur, et sa silhouette passa au-dessus de la cour, faisant voler de la poussière. En une seconde, il eut rejoint la route et, l'instant d'après, il avait tiré trois roquettes air-sol, puis viré sur la droite et disparu de l'autre côté de la colline. La Suburban explosa dans une éblouissante boule de feu, le capot, les ailes et les portières volant de tout côté.

— On dirait bien qu'ils sont des nôtres, commenta Brognola.

— Abrite-toi ! lança Bolan en voyant l'hélicoptère qui revenait vers eux, pour un nouveau passage.

Il n'y eut pas le souffle rauque des roquettes, cette fois, mais le tonnerre de la mitrailleuse lourde du Blackhawk. Une déferlante de balles s'abattit sur la route. Des projectiles explosifs 20 mm passèrent à travers le portail et roulèrent jusque dans l'hacienda.

Le mitraillage se poursuivit, à une cadence de mille cinq cents coups par minutes, sans aucun répit.

Le mouvement des hélices aplatissait les flammes, mélangeait la fumée noire et huileuse et les débris qui voltigeaient. Le mitrailleur du Blackhawk utilisait méthodiquement son arme et sa formidable cadence de tir pour déchiqueter les cadavres des soldats, comme s'il cherchait à les réduire en bouillie.

— Ce n'est pas l'ami Grimaldi, ça se voit. Ce n'est pas sa signature. Ça, ce sont les Mexicains. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai préféré venir moi-même te chercher, lança l'Exécuteur. Nos homologues mexicains ne sont pas connus pour leur retenue dans les situations de prise d'otage.

— Qui les a prévenus ?

— Quelqu'un de très, très haut placé...

Quand la mitrailleuse se tut enfin, l'hélicoptère s'éloigna des flammes et vint se poser sur la route, entre les restes de la Suburban en feu et le portail de l'hacienda. Un homme en treillis de camouflage ouvrit la portière du copilote, sauta et courut vers eux, armé d'un fusil d'assaut H&K G-3.

— On devrait peut-être balancer nos armes sur la route, suggéra Bolan. Ce serait trop bête que nos nouveaux amis nous prennent pour des tueurs du cartel.

Sur ces mots, il déposa son fusil M-16 et le Beretta 93-R sur le sol, bien en vue.

— Bonne idée, approuva Brognola en l'imitant.

Et ils franchirent l'entrée de l'hacienda les mains en l'air.

— Je vous en prie, messieurs, c'est inutile, leur lança l'officier mexicain. Je suis heureux de constater que vous êtes toujours en vie. Nous allons vous ramener chez vous.

Avec l'aide du jeune officier et de Bolan, Brognola rejoignit l'hélicoptère. Quatre autres marines se trouvaient à bord. Ils installèrent Brognola à l'arrière.

— Mon ami a besoin de recevoir des soins dans un hôpital, expliqua Bolan à l'oreille du lieutenant. Et il me faudrait une ligne directe avec votre commandant.

— Pas de problème. Nous sommes à un quart d'heure de notre hôpital de base. Il y a un casque et un micro au-dessus de votre siège.

Alors que le lieutenant donnait ses instructions au pilote, l'Exécuteur prit place à côté de Brognola.

— On t'emmène tout de suite voir un toubib, lui annonça-t-il.

Brognola hocha la tête.

— Merci d'être venu.

— Je t'en prie.

Bolan se coiffa du casque en même temps que le Blackhawk décollait. Il entendit la voix du lieutenant :

— Il nous reste une dernière formalité. Cela ne nous prendra qu'une minute.

Le Blackhawk vira brusquement pour faire face à l'hacienda. Sans avertissement, cinq roquettes air-sol jaillirent du ventre de l'appareil et filèrent en tir groupé vers le bâtiment. Les projectiles plongèrent à travers le toit et, une seconde plus tard, celui-ci se soulevait dans un grondement monstrueux. Toutes les fenêtres explosèrent, puis les murs extérieurs du dernier étage se déformèrent et s'affaissèrent vers l'intérieur, entraînant la majeure partie du bâtiment avec eux. De grandes flammes commençaient de jaillir des ruines lorsque l'hélicoptère vira de nouveau et prit la route de Mazatlán. Quand Bolan se trouva en contact radio avec le commandant en chef de la base mariné, il expliqua en espagnol à l'officier les projets que nourrissait le cartel à l'encontre du *Bernardo Chinle*.

En voyant l'expression de l'Exécuteur changer soudain, Brognola se pencha vers lui et demanda :

— Que se passe-t-il ?

Bolan couvrit son micro de la main.

— Mauvaise nouvelle, annonça-t-il à l'oreille de son ami. On a

perdu le contact avec le D.I.V. il y a une dizaine de minutes.

CHAPITRE XIV

On n'était plus qu'à cinq minutes environ de l'heure d'arrivée prévue du *Bernardo Chinle* sur le site de son naufrage, quand l'officier marinier chargé des écrans de contrôle pour le sonar et la mise à feu des missiles se tourna sur sa chaise et jeta un coup d'œil sur l'amiral à la recherche d'un appui. Fuentes accrocha aussitôt ce regard. Puis, avec la plus grande prudence, il articula en silence :

— E.P.I.R.B.

Le marin fronça les sourcils. Il comprenait qu'on venait de lui signifier quelque chose, mais, à la recherche d'un mot explicite, il n'avait pas saisi l'acronyme.

Fuentes regarda autour de lui pour s'assurer qu'aucun des terroristes n'était dans son axe de vision, puis il répéta l'ordre silencieux en exagérant encore le mouvement de ses lèvres.

Cette fois, les yeux de son destinataire s'éclairèrent : « Message reçu. »

L'amiral lui adressa alors le plus laconique des signaux, un mouvement conjoint de la main et du menton qui signifiait : « Pas maintenant. Attendez mes ordres. »

Le marin hocha la tête, imperceptiblement, avant de revenir à ses écrans.

Grâce à la forme et au matériau unique de sa superstructure, ainsi qu'aux dispositifs électroniques prévus à cet effet, le *Bernardo Chinle* avait déjà disparu des radars, qu'ils soient terrestres ou aériens. Mais il allait réapparaître sous une autre forme. Lorsque la balise aurait été larguée et dériverait, elle enverrait un signal d'autoguidage contenant des informations cryptées incluant notamment le nom du navire, ainsi que l'heure et la nature du déploiement de la balise elle-même. Le destinataire saurait également si le bateau était impliqué dans une opération pouvant mettre des vies en danger ou dans une simple manœuvre de récupération. Les équipes de recherches maritimes et aériennes auraient une position sur laquelle converger, mais il était impossible de leur expliquer exactement ce qui n'allait pas – la piraterie ne comptait pas au nombre des situations étalonnées. Les secours devraient tirer leurs propres conclusions, et il fallait espérer

qu'ils agiraient avant que les terroristes n'activent le système de défense, notamment les missiles sol-air et sol-sol.

Avant d'en arriver là, toutefois, Fuentes devrait couvrir les agissements de l'officier marinier et distraire l'attention des terroristes tandis que celui-ci exécuterait les commandes pour activer le système E.P.I.R.B. Il fixa les éclaboussures de sang sur la cloison ainsi que la vitre fendillée par les balles qui avaient tué Elizondo, lors de ce meurtre aussi brutal qu'insensé. Il savait quel risque il prenait, pensa à sa femme, Luisa, se félicita d'avoir pu l'embrasser avant de partir... et se leva de la banquette.

Aussitôt, tous les yeux se tournèrent vers lui et, levant le canon de son H&K MP-5, Ignacio Nuñez se précipita.

— Je vous ai donné l'ordre de ne pas bouger ! lança-t-il avec colère.

Du canon de son arme, il frappa le torse de l'amiral, si violemment que celui-ci faillit perdre l'équilibre.

— Laissez mon équipage partir à bord des canots de sauvetage, proposa-t-il. Il est inutile qu'ils subissent les conséquences de tout cela. Si vous avez besoin d'un otage, je resterai.

— Ce n'est plus vous qui commandez, ici, répliqua le leader. C'est moi. Et je n'ai pas besoin de volontaires, encore moins de martyrs. Maintenant, asseyez-vous et fermez-la, ou je vais devoir vous tuer.

Fuentes adressa un hochement de tête quasi imperceptible au marin du sonar.

« Tenez-vous prêt. »

Alors que le tueur se tournait pour voir à qui ce hochement de tête s'adressait, Fuentes tenta d'agripper le MP-5 de la main gauche. Ses doigts se fermèrent sur le cran de mire et la bouche du canon. Utilisant tout le poids de son corps, il tordit sauvagement l'arme sur le côté, l'éloignant de sa poitrine, et balança un crochet du droit vers le visage de son adversaire, légèrement plus petit que lui.

La violence du contact, phalanges contre menton, insensibilisa tout l'avant-bras de l'amiral pendant un court instant. La tête de Nuñez partit sur le côté, les paupières à moitié closes, les yeux dans le vague. Mais, alors que du sang perlait à ses lèvres, il reprit contenance et eut un sourire carnassier. Quand Fuentes tenta de le frapper de nouveau, l'autre se baissa, le coup passa assez largement au-dessus de sa tête et il riposta par un terrible coup de talon dans les rotules.

Quelque chose craqua dans le genou droit de l'amiral, et il tituba vers l'arrière en gémissant. Son adversaire en profita pour abattre la crosse du H&K sur le sommet de sa tête. Fuentes essaya bien de se protéger avec les mains, mais le coup le blessa salement. Du sang

commença de couler d'une blessure au cuir chevelu.

Grognant sous l'effort, le pourri malmena l'amiral sans défense pendant une bonne minute, alternant des séries de coups de pied et de coups de crosse. Peu à peu, Fuentes perdit son équilibre et finit par s'écrouler, le dos pressé contre le mur de la passerelle de navigation. Du sang ruisselait sur son menton et sur sa chemise blanche.

Quand le terroriste s'arrêta de frapper, l'amiral, hébété, se passa le revers de la main sur le menton, étalant du sang sur toute sa joue. Mais, alors qu'il commençait de retrouver ses esprits, l'autre lui glissa le canon de son pistolet-mitrailleur entre les lèvres.

— Maintenant, soit vous allez vous asseoir, et vous vous tenez tranquille, soit je repeins le mur avec votre cervelle.

Fuentes agita la main en signe de reddition. Il avait eu son compte. Plus que son compte, même. Il se redressa difficilement et se dirigea vers la banquette. Comme il se laissait lourdement tomber dessus, il croisa une nouvelle fois le regard de l'officier marinier assis devant le sonar. Ce regard donnait un sens à toute la douleur que l'amiral éprouvait, car il signifiait : « Balise E.P.I.R. B activée. »

CHAPITRE XV

— Est-ce que c'est votre nouveau yacht, papa ? s'exclama Pedro, lorsque le Sikorsky se mit à tourner au-dessus du *Bernardo Chinle*, qui dérivait lentement. Ce qu'il est beau !

Le Seigneur des Mers se sentit encouragé par l'intérêt que témoignait le garçonnet. C'était la première marque d'enthousiasme dont il témoignait depuis qu'ils avaient quitté l'hacienda. Peut-être, ainsi que l'espérait leur père, cette escapade parviendrait-elle à faire sortir les deux enfants de leurs coquilles.

— C'est un vaisseau de guerre très puissant, mon fils, dit-il. Il pourrait abattre cet hélicoptère à plus de trente kilomètres, sans que nous l'ayons même aperçu.

— Mais il ne va pas nous tirer dessus, n'est-ce pas ? demanda Juanito avec circonspection.

— Non, bien sûr que non. Il est parfaitement inoffensif. Il est sous mon contrôle.

— Pourquoi avoir acheté un bateau de ce genre ? insista l'enfant, abasourdi.

— Pour que vous puissiez jouer avec, mes enfants. Maintenant, nous allons le visiter.

Samosa fit signe au pilote de se poser sur l'héliport.

— Et je vous réserve une surprise, ajouta-t-il. J'espère qu'elle vous plaira.

— Vous allez faire tirer les canons ? demanda Pedro en écarquillant les yeux.

Malgré toute sa réserve, même Juanito semblait excité par cette idée.

— Dites-nous, papa, implora-t-il. S'il vous plaît...

Mais le baron de la drogue secoua la tête.

— Il va vous falloir attendre. Mais vous ne serez pas déçus.

Dès que le pilote eut posé le Sikorsky, Ignacio Nuñez et deux de ses hommes se précipitèrent et ouvrirent la porte arrière de l'hélicoptère. Le Don et ses fils descendirent de l'appareil, puis suivirent les Panaméens.

Alors qu'ils commençaient de descendre les deux volées de marches conduisant au pont principal, le Seigneur des Mers demanda :

— Tout se passe comme prévu ?

— Oui, Don Jorge, répondit Nuñez par-dessus son épaule. Nous attendons simplement que le Hatteras arrive avec le C-4.

Il marqua une pause au premier palier et désigna une petite fumée blanche, à l'horizon.

— Ça ne devrait plus tarder. Ils seront là dans quelques minutes.

Satisfait, Samosa hocha la tête.

— Venez, les garçons, dit-il. Allons jeter un coup d'œil à la passerelle de navigation.

Il guida les enfants le long du côté tribord du navire, entre la superstructure et le bastingage.

— Il n'y a personne à bord, papa, remarqua soudain Juanito. Comment cela se fait-il ? Il ne devrait pas y avoir un équipage ?

— Ils se reposent dans leurs quartiers, lui expliqua Nuñez. C'est l'heure de la sieste.

Le garçon parut accepter cette réponse absurde...

À l'intérieur de ce qui était le centre opérationnel du *Bernardo Chinle*, quatre autres mercenaires panaméens tenaient le personnel de la passerelle sous la menace de leurs armes. Un des prisonniers avait visiblement reçu une correction. Assez costaud, avec de nombreuses décorations sur le torse et des épaulettes pleines de galons dorés, l'homme avait sa chemise souillée de sang, le visage ensanglanté et un œil complètement fermé.

Juanito tressaillit en le voyant, avant de se détourner de façon ostentatoire. Cette réaction agaça son père. Pour survivre, et réussir, ses garçons devraient apprendre à s'immuniser contre la souffrance des autres. Il était grand temps de leur endurcir le cœur.

— Voici l'ancien propriétaire de ce bateau, expliqua-t-il en désignant l'amiral. Il a bien voulu me le livrer.

— Pourquoi il est plein de sang ? demanda Pedro.

— Il a eu un accident, indiqua Nuñez. Il ne faisait pas attention et il s'est blessé.

— On peut jouer avec les vidéos ? reprit Pedro, qui regardait autour de lui les écrans d'ordinateurs.

Juanito, lui, fixait les craquelures sur la grande vitre avant.

Les enfants du Seigneur des Mers n'étaient ni stupides ni aveugles. Ils savaient l'un comme l'autre que leur père avait pris le bateau par la force. Et, de nouveau, ils rentraient dans leurs coquilles respectives –

Pedro en faisant comme si de rien n'était ; Juanito en mettant comme un écran devant ses yeux. Or c'était précisément l'inverse de ce que Samosa désirait obtenir. Il voulait que ses garçons soient impliqués dans ce qui se passait sur le bateau. Il voulait qu'ils participent à son naufrage, et qu'ils y prennent du plaisir. C'était encore plus formidable qu'un jeu vidéo. Il voulait détruire tout ce que leur mère avait pu leur inculquer pour les ramollir.

— J'ai une meilleure idée, annonça-t-il. Avez-vous déjà vu un gros bateau comme celui-ci couler ?

— À la télé, vous voulez dire ?

— Non, en vrai.

— Qui va faire couler le bateau ? demanda Juanito.

— Nous.

— Mais pourquoi, papa ? interrogea Pedro.

— Parce que je le veux.

Interloqué, Juanito le regarda un instant et dit :

— Vous venez juste d'acheter ce bateau, et maintenant vous allez le couler ?

— C'est le pouvoir de l'argent, mon fils. Parce que j'en ai beaucoup, je peux faire ce que je veux. Rien ne peut m'arrêter. Surtout pas ce gros homme, là, avec le visage en sang. Ni tous ces canons ou ces ordinateurs ultramodernes. Ce navire est le mien – le nôtre –, et je compte bien le détruire. Je l'ai acheté pour que nous puissions le regarder couler dans les profondeurs de la mer.

Ignacio Nuñez se détourna de la fenêtre latérale de la passerelle de navigation.

— Don Jorge, dit-il, le Hatteras accoste.

— Allez poser les charges, lui répondit Samosa. Je veux avoir repris l'air avec mes fils dans vingt minutes et assister au spectacle.

Ignacio Nuñez quitta la passerelle au pas de course, avec derrière lui ses deux meilleurs spécialistes en matière d'explosifs, Salvator et Raimundo. Ils remontèrent le tribord du vaisseau, jusqu'à la hauteur de l'héliport. Au-dessous d'eux, à l'avant d'un bateau de pêche sportive de douze mètres, un homme attachait une amarre au pied de l'échelle de coupée. Il avait un pistolet-mitrailleur à l'épaule, le canon dirigé vers le bas.

Depuis la cabine du Hatteras, un homme aux cheveux argentés, lunettes de soleil sur le nez et vêtements luxueux, agita la main vers Nuñez.

— Salut, l'ami ! lança Joseph Crecca, radieux.

C'était un des nombreux petits chefs travaillant pour Samosa – avec, et Nuñez le savait, pouvoir de vie et de mort sur n'importe qui.

Le Panaméen lui rendit donc courtoisement son salut.

Au même moment, six hommes sortirent de la cabine du petit bateau. Aux yeux de Nuñez, ils avaient tout de casseurs de bras mexicains. Pas vraiment habillés pour un voyage en mer, ils portaient des costumes anthracite bon marché. Crecca leur aboya un ordre, puis rejoignit l'échelle de coupée du *Bernardo Chinle* et commença de monter.

Les hommes de main du cartel sortirent une caisse de carton paraffiné de la petite pile qui se trouvait à l'arrière et la portèrent jusqu'au pied de l'échelle.

— Don Jorge est impatient que cette affaire soit réglée, expliqua Nuñez. Nous sommes prêts à poser les charges. Dites à vos hommes de monter les explosifs.

Dès qu'ils se trouvèrent en possession du C-4, les trois Panaméens se dirigèrent vers l'escalier menant aux niveaux inférieurs, suivis par les bras cassés. Crecca, lui, peu désireux de tacher son pantalon de soie, se dirigea vers la passerelle de navigation.

Il y avait deux volées de marches pour rejoindre la salle des moteurs. Nuñez ne s'y arrêta pas. Il prit une étroite coursive et, quand il atteignit le centre du gros hors-bord, il emprunta un autre escalier qui descendait dans les entrailles du navire, au-dessous de la ligne de flottaison. Au bas des marches se trouvait la porte étanche donnant accès à la cale avant.

Grâce à cette ordure de Eames, Nuñez avait été en mesure de fournir à un expert en démolition navale la copie des plans du *Bernardo Chinle*. Après les avoir examinés, le type avait décidé que le meilleur moyen d'envoyer le bateau par le fond en un seul morceau était de fendre la coque juste en son milieu. Toutes les charges d'explosif seraient donc disposées dans la partie avant de la quille du navire, en des points bien précis indiqués sur les croquis que Nuñez avait en sa possession.

C'était un travail de précision, qui exigeait une stricte observation des consignes, la raison pour laquelle on ne l'avait pas laissé entre les mains des hommes qui venaient de livrer le C-4. Les Mexicains n'étaient pas plus foutus de lire un plan que de jouer du trombone à coulisse.

Nuñez ouvrit la porte étanche, poussa l'interrupteur qui commandait la lumière et entra. Consultait son plan, il localisa le premier emplacement, le marqua rapidement avec une bombe de

peinture fluorescente orange, puis continua sa route.

Derrière lui, Salvator et Raimundo travaillaient en équipe. Ils ouvrirent une des caisses, sortirent l'explosif de son emballage, prirent la quantité de C-4 nécessaire, puis l'armèrent avec un détonateur et un système de mise à feu radiocommandé. Ils continuèrent jusqu'à la prochaine marque orange. Derrière, les six Mexicains portaient les caisses, visiblement mécontents de voir la façon dont leurs costumes allaient souffrir, dans cet environnement sale et huileux.

Conformément au plan, Salvator et Raimundo placèrent les charges à intervalles réguliers, exactement tous les dix mètres et formant un cercle parfait. Quand les caisses eurent été vidées et toutes les charges placées, Nuñez fit sortir tout son petit monde du fond de cale pour rejoindre le pont principal. Là, il divisa les hommes en trois équipes de trois, avec chaque fois un Panaméen comme leader.

— Maintenant, leur expliqua-t-il, on fait tout le bateau, pont par pont, cabine par cabine. C'est important. Le boulot doit être sans bavure. Je veux que chaque porte et chaque hublot soit parfaitement fermé. Rien, je répète bien, *rien* ne doit remonter à la surface une fois que ce rafiota aura coulé. Tout ce que les secours auront en leur possession, c'est la vitesse maximale du vaisseau. Mais, en se basant là-dessus, il leur faudra sillonner des centaines de kilomètres carrés pour espérer trouver le site du naufrage. Ça leur prendra des mois, et encore plus longtemps pour le retrouver par mille mètres de fond.

CHAPITRE XVI

Quand le Blackhawk se posa sur la base navale de Las Cruces, une ambulance militaire vint aussitôt à sa rencontre. Deux infirmiers en sortirent avec un brancard. Mack Bolan aida Hal Brognola à descendre, puis les infirmiers l'installèrent sur la civière.

Le fédéral leva les yeux vers son ami.

— J'aurais vraiment aimé pouvoir venir avec toi, Striker.

— Allons, bureaucrate ! Tu en as assez fait, lui retourna l'Exécuteur. Et tu en as assez bavé.

Derrière lui, le personnel de maintenance au sol de la marine s'activait pour refaire le plein du Blackhawk et le réarmer pour un décollage immédiat. L'équipage surveillait les opérations.

Se penchant vers lui, le Guerrier pressa la main valide de son ami.

— Ne t'inquiète pas, Hal. Si c'est bien Samosa qui s'est emparé du *Bernardo Chinle*, il s'est tendu un piège à lui-même et on le ramènera.

Brognola se mit à rire.

— Ben tiens, aucun problème ! ironisa-t-il.

— Pense plutôt à ce que les chirurgiens militaires mexicains vont te faire au lieu de ricaner.

— Ils ne vont rien faire du tout ! gronda le fédéral. Pas d'analgésique. Pas de points de suture. Rien ! Ils m'organisent un vol sur Bethesda, et point barre !

— *Señor*, intervint le lieutenant dans le dos de Bolan, nous sommes prêts à redécoller.

L'Exécuteur adressa un clin d'œil à son vieux complice, avant de suivre le jeune officier.

Cela faisait quelques minutes qu'ils volaient, à haute altitude. Des jumelles à la main, Bolan scrutait l'horizon. Bien sûr, il n'y avait aucune garantie que le *Bernardo Chinle* ait emprunté cette direction, pas plus qu'on ne pouvait pour l'instant affirmer que le cartel de Samosa s'en était bien emparé. Le hors-bord géant avait pu se diriger vers le sud, et non vers l'ouest. De plus, le D.I.V. avait la capacité de

rester indétectable et avait été officiellement porté manquant.

Brusquement, le pilote vira vers le sud-ouest. Et, une seconde plus tard, la voix du lieutenant se fit entendre dans le casque de Bolan. Malgré un effort évident pour rester détaché, à l'abri de toute émotion, le jeune homme était très excité.

— Monsieur, dit-il, nous venons juste de recevoir un signal E.P.I.R.B. du *Bernardo Chinle*. Nous avons l'heure de largage de la sonde et ses coordonnées actuelles.

— Le bateau a-t-il des problèmes ? demanda Bolan. Une avarie ? Est-il en train de couler ?

— Il ne s'agit pas de ce genre de balise, monsieur, expliqua le lieutenant. Celles-ci sont utilisées par la marine pour localiser les cargaisons de drogues jetées par-dessus bord. De la sorte, il est possible de les retrouver après avoir donné la chasse aux bateaux mafieux.

— Sauf que le *Bernardo Chinle* ne donne pas la chasse à des trafiquants de drogue, observa Bolan.

— Non, monsieur. Pas aujourd'hui.

— Transmettez sa position au commandant de votre base, ordonna le Guerrier. Quand pouvons-nous espérer atteindre la balise ?

— Dans cinq minutes. Peut-être moins.

Trois minutes plus tard, le copilote se penchait entre les sièges avant et désignait la vitre, de son côté.

Mais le Guerrier avait déjà repéré le bateau dans ses jumelles. Au mince ruban d'écume blanche qui se déroulait à sa poupe, on pouvait voir que les moteurs tournaient au ralenti. Le bateau maintenait son cap. Puis Bolan découvrit une seconde embarcation, plus petite, amarrée à l'arrière du D.I.V. L'Exécuteur avait du mal à croire que des pirates puissent attaquer le gros hors-bord avec ce bateau de pêche sportive. C'était plus probablement le moyen qu'ils emploieraient pour quitter le *Bernardo Chinle*, s'ils s'apprêtaient en effet à le saborder.

— Faites-nous descendre, demanda l'Exécuteur dans son micro. On a besoin de voir ça de plus près.

Le pilote décrivit un angle de cent quatre-vingts degrés, effectuant son approche par l'est, sous le vent et sous le courant. Il survola l'arrière du vaisseau à une hauteur de deux cents pieds.

Bolan découvrit alors l'hélicoptère Sikorsky posé sur l'héliport, à l'arrière. Il ressemblait étrangement à celui qui s'était envolé de l'hacienda plus tôt dans la journée. Cela signifiait que Don Jorge Samosa se trouvait peut-être à bord pour superviser le naufrage du bateau ; il se pouvait aussi qu'il ait amené ses enfants pour leur offrir

un beau spectacle. Dans le genre, Walt Disney serait battu à plate couture !

Une hypothèse qui ne réjouissait pas Bolan. La présence du second bateau indiquait aussi qu'un certain nombre de soldats du cartel avaient embarqué sur le hors-bord géant. Pour les déloger, il allait falloir des armes ; il faudrait faire couler le sang. Dans ces conditions, comment garantir la sécurité des deux garçons ?

À un quart de mile du D.I.V., par bâbord, le pilote fit de nouveau virer brutalement l'hélicoptère, perdant encore de l'altitude. Et, aussitôt après, il laissa échapper un juron.

— *Shit !* Leur radar est sur nous ! dit-il.

— Jésus, Marie ! s'écria le copilote. On a été pris pour cible. Avec leurs roquettes, ils vont nous avoir comme au tir au pigeon.

— Elles sont téléguidées, on ne pourra pas leur échapper, hurla l'Exécuteur dans son micro. Il faut sauter ! Maintenant !

Le pilote, ne se rendant pas compte que leur situation était désespérée, venait de virer très sèchement, essayant d'éviter l'inévitable.

Dans quelques secondes, une roquette HEAT allait leur voler droit sur le cul ou l'hélico allait percuter la surface de l'eau.

Bolan, lui, avait déjà commencé de défaire une des boucles de son harnais de sécurité.

*
* *

— Tirez, connard ! ordonna Samosa à l'officier marinier installé devant la console de contrôle, à côté de Trevor Eames. Vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit ? Qu'est-ce que vous attendez ?

L'officier avait entendu, mais il ne leva pas la main vers les touches de l'écran tactile. Jusque-là, un pistolet sur la tempe, il avait obéi aux ordres des narco-terroristes. Il avait mis en route le radar et les systèmes de mise à feu, et il avait verrouillé trois roquettes sur la cible aérienne. Mais, alors que le dernier ordre venait d'être lancé, tout en lui refusait de l'exécuter. Désespéré, le marin leva les yeux vers l'amiral.

Eames n'eut aucun mal à saisir le sens de son expression. L'homme suppliait en silence, il implorait de recevoir un ordre direct de son commandant, de recevoir la permission de se soumettre ou non.

L'amiral Fuentes secoua la tête.

Non.

Eames fit alors glisser son fauteuil le long du rail, sur le sol, jusqu'à ce qu'il puisse lire l'écran par-dessus l'épaule du matelot qui avait signifié son refus de coopérer.

— L'hélicoptère sait qu'il a été verrouillé, annonça-t-il à Samosa. Si on ne l'abat pas immédiatement, il va confirmer notre position à sa base et balancer ses propres roquettes.

— Mais, bon Dieu ! Faites quelque chose ! hurla Samosa. Virez-moi ce con !

Alors que Eames esquissait un mouvement brusque vers le marin, le Seigneur des Mers arracha son pistolet-mitrailleur à un des Panaméens. Sa lèvre supérieure retroussée en un rictus furieux, il se pencha par-dessus le sommet de la console de commande, braqua l'arme sur l'officier toujours assis devant la console et lâcha une longue rafale, à bout portant.

Les balles de 9 mm clouèrent momentanément le marin au dossier du siège, ses bras et ses jambes s'agitant sous la violence des impacts, puis la chaise pivota lentement sur la droite, laissant le cadavre tomber à la renverse.

Eames se leva et commença à pianoter sur le clavier souillé de sang. Aussitôt, une flamme jaune et de la fumée blanche jaillirent à l'avant du *Bernardo Chinle*.

La première roquette était partie.

Se retournant, Eames vit Fuentes qui le regardait fixement. Maintenant, l'amiral savait qui était le traître. Mais, au point où on en était, ça n'avait plus d'importance, car il n'aurait jamais l'occasion de faire part de sa découverte...

— Ça y est, ils ont lancé les roquettes ! hurla le copilote du Blackhawk.

Ce furent les derniers mots que Bolan entendit avant qu'il se débarrasse de son casque. Il s'était déjà libéré de son harnais de sécurité, et il rejoignit d'une démarche chancelante l'arrière de l'hélicoptère. Ramassant le sac qui contenait ses armes et le faisant passer sur son épaule, l'Exécuteur sauta aussitôt par la portière de chargement ouverte.

Sans un mot pour les Mexicains. Le moment était vraiment mal choisi pour un au revoir.

Huit mètres environ le séparaient de la surface de l'eau. Du gâteau. Mais c'était compter sans la poussée de l'air. Il la reçut comme une grande claque à la seconde où il s'éjecta de l'hélico, et, quand il entra en contact avec l'eau, son élan le fit tournoyer sur la surface.

L'impact, violent, lui arracha le sac de l'épaule.

À quelques dizaines de mètres devant lui, la situation était beaucoup plus critique pour le Blackhawk.

Alors qu'il rasait la surface, une roquette toucha l'appareil en plein milieu. L'explosion, énorme, fit trembler l'air. Les pales du rotor se désolidarisèrent du fuselage, et une masse de débris brûlants s'abattit dans l'eau, à moins de trente mètres du Guerrier qui, dans un réflexe de survie, avait plongé sous la surface.

L'Exécuteur commença de nager, sortit la tête de l'eau et, aussitôt, suffoqua à cause de la fumée noire qui venait sur lui en tourbillonnant depuis l'épave déchiquetée.

Le fuselage du Blackhawk flotta seulement une minute ou deux avant de s'emplir d'eau et de s'enfoncer au-dessous de la surface. Les membres de l'équipage étaient invisibles. Leurs corps avaient été complètement vaporisés dans l'air au moment de l'explosion.

Bolan secoua la tête pour essayer de mettre fin à la sonnerie persistante qui lui emplissait les oreilles.

Maintenant que l'hélicoptère avait été abattu, il y avait peu de chances pour que les pirates s'attendent à voir débarquer qui que ce soit. Ça, c'était pour les bonnes nouvelles.

La mauvaise nouvelle, c'était que, à l'exception de son SOG Pentagon, l'Exécuteur n'avait aucune arme, et qu'il lui fallait nager environ cinq cents mètres pour rejoindre le bateau. S'il ne l'atteignait pas avant qu'il soit envoyé par le fond, la baignade serait plus longue, beaucoup plus longue.

CHAPITRE XVII

L'amiral se laissa aller contre le dossier de la banquette alors que les roquettes jaillissaient l'une après l'autre en sifflant de leur rampe de lancement. Jamais il ne s'était senti aussi impuissant, lui qui avait toujours été un homme d'action et de décision. Mais, à cause de la trahison de Eames, toutes les possibilités de repli semblaient bloquées et toute fuite impossible.

L'amiral Fuentes ne regarda pas les roquettes atteindre leur cible. Les rires et les clameurs des narco-terroristes présents sur la passerelle, ainsi que le bruit énorme de l'explosion, lui apportaient la confirmation que le pire venait de se produire.

Il s'aperçut soudain qu'il avait les yeux rivés sur le cadavre de l'officier marinier. Le malheureux l'avait regardé, lui demandant silencieusement quelle conduite il devait tenir, implorant un ordre, et la décision de Fuentes lui avait coûté la vie. Pour rien, vu la suite des événements.

L'amiral fixa l'homme qui avait abattu son sous-officier. Il avait entendu un des pirates l'appeler Don Jorge. Étant donné les circonstances, cela signifiait probablement que Fuentes se trouvait en présence de Don Jorge Luis Samosa, le Seigneur des Mers. L'ennemi numéro Un qu'il traquait depuis si longtemps, sans l'avoir jamais vu.

Ils étaient d'ailleurs très peu à avoir pu le voir ainsi, face à face, et aucun de ceux qui avaient eu ce sinistre privilège n'avait survécu. Alors que Samosa était l'un des plus puissants criminels du sous-continent, personne ne savait vraiment à quoi il ressemblait. Le fait qu'il le laisse l'approcher ainsi augurait mal des chances que l'amiral avait de s'en sortir – de ses chances et de celles de son équipage...

Désespéré, n'ayant aucune possibilité d'intervenir dans l'immédiat, Fuentes s'intéressa aux enfants qui se tenaient l'un contre l'autre dans un coin de la passerelle. Pour le peu qu'il avait entendu, il avait compris qui ils étaient. Apparemment, Samosa avait amené ses fils jusqu'ici pour qu'ils assistent au naufrage du *Bernardo Chinle*, comme d'autres conduisent leurs enfants au cirque, ou au cinéma. Et il souhaitait aussi leur donner une leçon de férocité, puisqu'ils venaient de voir de quelle manière leur père pouvait mettre à mort un homme désarmé.

Si le trafiquant essayait de démontrer quelque chose à ses fils, il semblait avoir échoué misérablement, car aucun d’eux n’avait voulu s’intéresser à l’exécution de l’officier marinier. Le plus jeune avait fermé les yeux en même temps qu’il se bouchait les oreilles avec les mains. Quant à l’autre, il avait détourné le regard, avec sur le visage une expression indéfinissable – l’expression de quelqu’un qui ne comprend pas... ou qui refuse de comprendre.

Les petits princes de l’enfer étaient tout bonnement horrifiés par ce qui serait un jour leur héritage.

Le Seigneur des Mers ne semblait pas s’en rendre compte. Il était comme le chef d’orchestre perdu dans la musique qu’il dirige, noyé dans son propre bonheur, incapable d’imaginer que les musiciens, tous les musiciens, pourraient ne pas être au même diapason que lui. À l’évidence, la destruction de l’hélicoptère lui procurait une jouissance immense qui l’entraînait loin de toute raison.

Pour Fuentes, était venu le temps du désespoir. Sauver sa peau était plus qu’improbable, mais cela ne le torturait pas autant que de savoir qu’il ne pouvait rien faire pour les membres de son équipage, ces jeunes hommes qui avaient mis leurs vies entre ses mains. Même si, par chance, les soldats qui se trouvaient à bord du Blackhawk avaient pu prévenir par radio qu’ils avaient localisé le *Bernardo Chinle* et qu’ils étaient attaqués, il était fort probable que le naufrage du bateau aurait eu lieu bien avant que d’éventuels sauveteurs puissent arriver sur le site... Et le Blackhawk avait été l’unique et dernier espoir de l’amiral Fuentes.

Comme pour bien souligner ce point, le Seigneur des Mers annonça brusquement :

— Il est temps de faire sortir de cette salle les personnes qui n’ont plus rien à y faire.

Quand Fuentes leva les yeux vers lui, l’autre lui sourit et ajouta :

— Cela vous concerne au premier chef, amiral !

Celui-ci serra les poings, impuissant, et garda le silence.

Leurs armes braquées sur eux, les narco-terroristes obligèrent les marins de la passerelle à se lever. Alors qu’il se dirigeait vers la porte, l’amiral se retourna soudain et balança un crachat sanguinolent sur le visage de Eames.

— Je vous attends en enfer, l’ami ! lança-t-il. Et comptez sur vos complices d’un jour pour vous y envoyer rapidement !

Aussitôt, un des hommes de Samosa se précipita pour lui balancer la crosse de son pistolet-mitrailleur sur la nuque. L’amiral vacilla, et il se serait écroulé si le navigateur, à son côté, ne l’avait pas pris sous un bras pour le soutenir. Descendre les marches de la passerelle avec un

genou fracturé lui fut un véritable supplice.

Quand ils atteignirent le pont principal, les gardes entraînèrent leurs prisonniers vers l'arrière en les poussant avec leurs armes, comme on l'aurait fait avec des condamnés conduits à la potence. Les hommes d'équipage avaient les yeux baissés, le cœur au bord des lèvres.

Alors qu'il jetait un coup d'œil par-dessus le bastingage, Fuentes s'avisa que c'était peut-être la dernière fois qu'il voyait le ciel. Pour ce qui était de la mer, il la reverrait sans doute, mais elle serait en train de lui emplir les poumons, sans qu'il puisse y faire quoi que ce soit.

Les pourris qui les accompagnaient leur firent quitter le pont principal, puis descendre l'étroit escalier métallique qui menait au fond du bateau. Au pied de la coursive, à l'entrée de la cale principale du D.I.V., un terroriste armé montait la garde. Fuentes comprit aussitôt pour quelle raison l'homme se tenait devant cette porte et ce qu'il y avait de l'autre côté.

Une tombe. La sienne et celle de son équipage.

CHAPITRE XVIII

À une cinquantaine de mètres de la masse imposante du *Bernardo Chinle*, l'Exécuteur s'arrêta de nager. Il se trouvait à l'opposé du flanc auquel était amarré le bateau de pêche. Se laissant flotter, les yeux et le nez dépassant tout juste de la surface de l'eau, le Guerrier aperçut deux hommes derrière le bastingage du pont principal, leurs pistolets-mitrailleurs en bandoulière. L'un d'eux regarda furtivement autour de lui, avant de balancer deux caisses par-dessus bord. Étant donné la direction du vent et du courant, il n'avait pas choisi le bon côté du navire : dès que les caisses eurent touché l'eau, elles dérivèrent vers la coque et y restèrent collées. À ce détail, ainsi qu'aux costumes anthracite minables que les deux hommes portaient, Bolan comprit qu'il ne s'agissait pas de marins. Plus vraisemblablement des pourris de l'armée de Don Jorge Luis Samosa.

Si les deux flingueurs avaient regardé dans la direction de Bolan, ils auraient pu apercevoir sa tête dépasser de l'eau. Mais le type qui avait jeté les caisses par-dessus bord était penché sur le bastingage, constatant avec consternation qu'elles flottaient contre la coque, au lieu de couler ou de dériver au loin ainsi qu'il devait l'espérer. Comprenant qu'il venait de faire une connerie, il fit signe à son copain.

L'autre leva les bras au ciel avec exaspération en découvrant ce qui se passait. Puis il saisit son complice par les revers de sa veste et le secoua avec énergie.

L'Exécuteur ne comprenait pas le sens de cette algarade, même si les deux ringards, eux, y attachaient, à l'évidence, une importance démesurée. Mais quelqu'un, au loin, cria un ordre, et les deux hommes se séparèrent aussitôt, avant de monter en hâte l'escalier de coupée.

L'Exécuteur se remit à nager, mais sous l'eau, cette fois, pour ne remonter à la surface que lorsqu'il ne vit plus devant lui que la coque grise du vaisseau. Il plaqua ses mains dessus, s'assurant ainsi qu'il ne s'en éloignait pas et restait invisible depuis le pont. Quand il émergea, les deux caisses flottaient à quelques centimètres de lui. Elles étaient faites dans un carton vert paraffiné – ce qui expliquait pourquoi elles n'avaient pas encore coulé.

Sur le côté, le Guerrier put lire : « C-4, *Plastic Explosive*. »

Les caisses étant vides, on pouvait facilement en conclure que les explosifs avaient été placés dans le bateau. Mais, comme les hommes du cartel se trouvaient toujours à bord, il y avait peu de chances pour que le *Bernardo Chinle* explose et coule dans les minutes à venir. Il avait donc encore le temps de passer à l'action.

Il nagea avec de petits mouvements tout contre la coque du navire, afin de rejoindre la poupe. S'il voulait atteindre la glissière de largage des chaloupes de sauvetage, il allait devoir nager sur une quinzaine de mètres dans le sillage des hélices. La perspective n'avait rien de rassurant, mais il n'avait pas le choix.

C'était un peu comme nager dans une rivière agitée, avec des courants et des tourbillons, et un crocodile affamé en fin de parcours. En se collant le plus possible à la coque, il avança lentement en vérifiant bien qu'il ne déviait pas de sa route, au risque de se faire happer par l'une des hélices.

Quand il atteignit la bouche de la rampe de largage, il trouva l'extrémité d'une corde de Nylon qui pendait depuis le sommet. Après l'avoir testée pour s'assurer qu'elle était bien fixée, il l'utilisa pour sortir de l'eau. Pendant un instant, il resta là, collé à la surface de la rampe. Puis, à la force des mains, il grimpa vers le haut.

Lorsqu'il posa le pied sur la plate-forme, il découvrit des bouteilles de plongée. Ainsi, les pirates étaient montés à bord par le même chemin que lui ! Il put aussi en faire le compte : ils étaient huit.

Mais Mack Bolan ignorait combien de soldats avaient débarqué du bateau de pêche ou de l'hélicoptère de Samosa, et il ne savait donc pas combien d'hommes armés il aurait à affronter. En se basant sur la taille du Hatteras et sur celle du Sikorsky, il arriva au chiffre probable de vingt flingueurs.

Selon le commandant de la base, le *Bernardo Chinle* avait quitté le port avec un équipage de vingt-quatre hommes. Lesquels pouvaient, selon leur condition physique, constituer une aide ou une gêne pour Bolan. Il était du reste possible qu'ils soient déjà morts, exécutés par les tueurs de Samosa.

Rapidement, l'Exécuteur constata à regret que les pourris n'avaient pas laissé d'armes sur la plateforme, et rejoignit la porte du sas. Il sortit le SOG Pentagon du fourreau qu'il portait à la cheville. La lame de plus de douze centimètres était d'un côté aussi tranchante que celle d'un rasoir et, de l'autre, dentelée comme une scie. C'était tout ce qu'il aurait pour se battre. Du moins, dans un premier temps.

Il ouvrit le sas et jeta un coup d'œil dans l'étroit couloir, qui en rejoignait rapidement un autre, plus large. Il n'y avait aucun endroit où se cacher, rien que des plaques métalliques boulonnées entre elles,

et Bolan gagna rapidement la première porte, sur sa droite. La salle des machines.

La poignée céda avec un claquement sec. Quand il poussa le battant vers l'intérieur, le niveau du bruit augmenta considérablement. Franchissant le seuil, il put voir les tout nouveaux blocs moteur, côte à côte, qui faisaient chacun la taille d'une Suburban. Les énormes diesels tournaient au ralenti dans un compartiment immaculé, laqué de blanc. Le long du mur opposé, sur des pupitres séparés, trois écrans d'ordinateur, tous éteints. Et il n'y avait pas âme qui vive.

Pour le Guerrier, l'explication ne faisait aucun doute : les forces de Samosa avaient déjà opéré le rassemblement de tous les marins du navire. Ensuite, le plus logique était de les confiner dans un lieu unique, les empêchant ainsi d'intervenir pendant le sabordage du bateau.

Il sortit de la salle des machines, ferma la porte et continua de descendre le couloir, silencieux comme une ombre. Au bout, la coursive se terminait par un escalier métallique montant vers les ponts supérieurs.

Au moment où il atteignait le second palier, il entendit une porte claquer, se plaqua contre la cloison puis risqua un coup d'œil dans le hublot de la porte étanche sur laquelle donnait l'escalier.

Un Mexicain plutôt costaud et en costume de ville s'agitait à l'autre bout du couloir. Tournant le dos à l'escalier, et donc à Bolan, il portait en bandoulière un pistolet-mitrailleur à crosse télescopique. Le type pénétra en hâte dans une cabine, laissant la porte ouverte derrière lui. L'Exécuteur avait la main sur la poignée et la pressait déjà, prêt à l'action, quand le type resurgit soudain dans le couloir. Il ferma la porte derrière lui, avec application, avant de se précipiter de l'autre côté, et entrer dans la cabine d'en face. Comme auparavant, il laissa la porte ouverte derrière lui.

Bolan ne comprenait rien à la manœuvre et, sans plus attendre, il entrouvrit la porte et se glissa dans le couloir. Le Pentagon dans sa main droite, il courut en longues foulées silencieuses, pour rejoindre la porte que le soldat du cartel venait de franchir. Appuyé sur la cloison, il attendit quelques instants, écoutant les bruits qui venaient de la cabine, puis, décidant que le mec était seul et visiblement occupé, il franchit le seuil.

Son adversaire tournait le dos à la porte. Son Heckler & Koch M.P.-5 se balançait, inutile, à son épaule, et les mains au-dessus de la tête, il était occupé à fermer le hublot.

Le type grogna de surprise en sentant une présence derrière lui, et

tourna machinalement la tête. Ses yeux s'écarquillèrent démesurément quand il découvrit un inconnu dégoulinant d'eau qui se ruait sur lui, un poignard à la main.

Avant que le Mexicain ait pu finir son mouvement, Bolan avait comblé l'espace qui les séparait. Il utilisa son élan pour plaquer la tête et les épaules du pourri contre le cadre du hublot. Puis il plongea la pointe du Pentagon sous le menton de l'homme, levant la lame vers le haut, à travers la base de sa langue, qu'il sectionna, puis à travers le sommet de sa gorge et la fine paroi osseuse qui protégeait la base de son cerveau.

Le soldat empalé fit entendre un terrible bruit de suffocation, ses bras, rigides, battirent comme les nageoires d'un pingouin affolé, tandis que les tendons de son cou cédaient comme des câbles d'acier trop tendus.

Du plat de la main, le Guerrier donna alors un violent coup sur le manche du poignard, faisant entrer la lame d'un centimètre supplémentaire. Le centimètre de trop. Brusquement, toute vie déserta le pourri. Il cessa de se débattre et l'Exécuteur le laissa s'affaler sur le parquet pour aussitôt le tourner sur le dos. Il lui fallut tirer de toutes ses forces pour libérer la lame du crâne de sa victime. Et, lorsque le poignard se décida à venir, il libéra un torrent de sang.

L'Exécuteur dut sauter de côté pour ne pas être éclaboussé, puis il fit rouler l'homme sur le ventre. D'un coup de poignard, il sectionna la bandoulière du Heckler & Koch et récupéra le pistolet-mitrailleur. La sangle dégoulinait de sang, et le Guerrier la cisaila au niveau des boucles de fixation. Après quoi, il essuya la lame du Pentagon sur le pantalon du cadavre.

Vérifiant s'il y avait une balle dans la chambre, il n'en trouva pas et fit tomber le chargeur dans sa main. Plein. Il l'engagea de nouveau dans l'arme et fit entrer la première cartouche. Découvrir que le mafieux se baladait avec une arme qui n'était pas prête à faire feu constituait à la fois une surprise et une indication importante : une telle confiance montrait qu'on s'était déjà occupé de toute possible opposition sur le navire.

Bolan marqua une pause et tendit l'oreille avant de franchir la porte. Au loin, il entendait claquer d'autres écoutilles et d'autres portes. On se donnait visiblement beaucoup de mal pour avoir l'assurance que le *Bernardo Chinle* serait, une fois coulé, une coquille parfaitement hermétique. Le Seigneur des Mers ne tenait donc pas que la moindre preuve de sa forfaiture ne remonte à la surface. De telles dispositions expliquaient la contrariété des deux pourris, lorsqu'ils avaient vu les cartons vides de C-4 qui flottaient à la surface, et la vitesse avec laquelle ils avaient détalé, avant qu'un de leur supérieur

découvrir leur connerie.

Se laissant guider par les sons, il suivit le couloir jusqu'à un escalier intérieur situé au milieu du navire. Regardant par-dessus la rampe, il aperçut du mouvement au niveau inférieur. Un homme aux cheveux noirs et luisants se tenait là, tournant le dos à une porte étanche. Il portait un pistolet-mitrailleur semblable à celle que le Guerrier avait récupéré. Au vu de son attitude, on pouvait déduire sans peine qu'il montait la garde et que, donc, quelqu'un se trouvait de l'autre côté de la porte. Et ce quelqu'un avait de fortes chances de représenter un allié pour l'Exécuteur.

Aussi silencieux qu'un guépard, Mack Bolan descendit les marches métalliques une à une. Même s'il avait à présent en sa possession une arme efficace, il ne pouvait pas s'en servir dans ce cas de figure. Les détonations attireraient inévitablement l'attention sur lui, et c'était le contraire de ce qu'il recherchait. Il fit donc passer le MP-5 dans sa main gauche et récupéra le Pentagon dans la droite.

Celui-ci était un fabuleux couteau de lancer. Bolan saisit la lame par la pointe alors qu'il finissait de descendre l'escalier.

Le garde était sur sa droite, invisible encore et le Guerrier stoppa sa descente à trois marches du bas, se pencha par-dessus la rampe et fit passer son bras derrière sa tête.

Quand le pourri le remarqua, il était trop tard : le Pentagon transperçait déjà l'air. Et lorsque le garde leva la tête, hébété de frayeur, la lame lui plongea dans la gorge jusqu'à la garde. Suffoquant, les yeux exorbités, le mafieux attrapa le manche des deux mains pour tenter d'arracher le poignard, mais en fut incapable.

Bolan sauta alors par-dessus la rampe et chargea. L'autre, renonçant à retirer la lame, essaya de saisir son pistolet-mitrailleur pour le tourner vers son assaillant, mais il n'en eut pas le temps. L'Exécuteur le détourna avec le sien, puis il agrippa le manche du Pentagon. D'un coup sec, il l'arracha de la gorge du pourri et, dans le mouvement, il lui entailla le cou sur une quinzaine de centimètres. Le sang des artères sectionnées jaillit.

Pas un son ne franchit la bouche grande ouverte du garde. Il se laissa tomber sur les genoux, regardant avec une terreur absolue la mort qui s'échappait de lui à grands jets. Cela ne prit que quelques secondes avant que le soldat du cartel, le visage exsangue, se fige dans la contemplation de son éternité.

Bolan posa l'oreille contre la porte étanche de la cale. Il entendit des voix, comme une conversation murmurée. Au moins savait-il maintenant où se trouvait l'équipage du *Bernardo Chinle*. Il savait aussi que les hommes étaient toujours vivants. Faisant un pas en avant, il

lança en espagnol :

— Reculez. Je vais déverrouiller la porte.

CHAPITRE XIX

Lorsqu'il les avait rejoints, avec les marins de la passerelle de navigation, Fuentes avait trouvé ses hommes remontés, et qui s'étaient déjà armés de tout ce qu'ils avaient pu récupérer dans leur prison – des outils, genre masses, clés à molette ou barres de fer. En quelques mots, il avait tenté de leur redonner espoir, même si lui-même n'en avait guère. Leur plan d'action était des plus simple : dès que la porte s'ouvrirait, ils se rueraient tous en avant, emporteraient leurs ennemis dans leur élan, et retourneraient la situation à leur avantage. Le problème était de savoir si la porte se rouvrirait, car, si les mafieux avaient décidé de couler le bateau avec son équipage, ils n'avaient aucune raison de revenir...

Mais, dans cette hypothèse improbable, Fuentes avait décidé de mener l'assaut. Le message était clair : s'il devait y avoir des pertes, ce serait lui qui prendrait les premières balles. Et maintenant, par il ne savait quel miracle, le moment semblait arrivé : quelqu'un venait de les interpeller et la roue fermant la porte étanche avait commencé de tourner.

Fuentes ne pensait pas à sa mort imminente. Il ne pensait à rien d'autre qu'à avancer et à se jeter sur celui qui allait se présenter, quel qu'il soit.

Mais, lorsque l'amiral franchit le seuil en boitillant, brandissant une barre de fer, il glissa aussitôt sur le sang qui s'étalait en une grande flaque dans la coursière. Il ne parvint à conserver son équilibre qu'en attrapant le bras d'un des matelots massés derrière lui. Baissant les yeux, il put constater que le sang était celui d'un soldat du cartel, couché sur le ventre, mort.

Quant à l'homme qui avait déverrouillé la porte, il se trouvait déjà sur la dernière marche de l'escalier, à trois ou quatre mètres de là, et donc hors de portée.

C'était la première fois que Fuentes voyait ce gringo aux yeux bleu glacier. Il était grand, mince, musclé, tout habillé de noir. Et il ruisselait – pas de sang, mais d'eau. Il était, à l'évidence, arrivé par la mer. L'amiral le vit lever lentement son Heckler & Koch, et le braquer droit sur son torse. Un autre MP-5, sans doute récupéré sur le cadavre du garde, se trouvait à ses pieds.

Alors que le reste de l'équipage se ruait dans le couloir et entourait Fuentes, le gringo lança d'une voix égale :

— Que chacun reste là où il est.

— Que pensez-vous faire avec cette arme ? répliqua Fuentes avec colère.

Menaçant, dérisoire, il agita sa barre de fer au-dessus de sa tête.

— Croyez-vous que vous pourrez nous tuer tous avant que nous vous tombions dessus ?

Le gringo promena son regard sur l'équipage, avant de baisser les yeux sur le chargeur incurvé de son MP-5 A3.

— J'ai ici trente cartouches, répondit-il sans se troubler. Si je compte bien, cela signifie que je peux vous abattre tous sans difficulté.

Quelque chose sur le visage de l'inconnu disait à Fuentes qu'il n'était pas en train de faire le malin pour les garder à distance. L'amiral considéra le cadavre, à ses pieds, et le mélange de rage et de peur qui l'avait poussé au désespoir et à une forme de suicide perdit un peu de sa force.

— Qu'est-il arrivé à cet homme ? demanda-t-il. Vous l'avez tué ?

— Il refusait de vous libérer. J'ai utilisé le seul argument qu'il puisse comprendre.

— Mais si vous n'appartenez pas à cette bande de tordus, insista Fuentes, qui diable êtes-vous donc ? Vous êtes américain, à l'évidence. Appartenez-vous à la D.E.A. ? À la C.I.A. ? Et comment êtes-vous monté à bord ?

Le gringo secoua la tête. Il ne répondrait à aucune question.

— Nous ferions mieux d'employer le peu de temps qu'il nous reste à reprendre ce navire, déclara-t-il, laconique.

Fuentes abaissa sa barre de fer. Sur ce point, l'étranger avait raison. Quel qu'il soit, il était clairement du même bord que l'équipage, sans quoi il n'aurait pas risqué sa vie pour égorger le soldat qui gardait la porte de leur prison.

— Vous avez raison. Pardonnez-moi. Et veuillez pardonner aussi notre manque apparent de gratitude. Mais nous pensions être sur le point de mourir...

— J'ai bien peur que vous ne soyez pas encore complètement sortis d'affaire.

Là encore, il ne faisait qu'avancer une évidence.

— Les hommes du cartel ont déjà disposé les explosifs dans la cale centrale, expliqua Fuentes. Nous n'avons pas beaucoup de temps si nous voulons sauver le bateau.

— On ne pourra pas reprendre le contrôle de la passerelle aussi facilement, observa le gringo.

Il se pencha et récupéra le pistolet-mitrailleur, le tendant par la crosse à Fuentes.

— Nous aurons besoin de beaucoup plus d'armes que ça.

— Il y en a dans l'armurerie, annonça l'amiral, qui fit signe à ses hommes. Venez ! Vite !

L'armurerie du *Bernardo Chinle* était située à bâbord, au niveau du pont principal. Fuentes et l'Américain étant les deux seuls à posséder des armes, ils prirent la tête de la petite troupe, mais ne croisèrent aucun soldat du cartel sur leur chemin. Apparemment, les rats devaient déjà se préparer à quitter le navire.

La porte de l'armurerie était fermée à clé, mais le sous-officier armurier s'avança et se chargea d'ouvrir avec le trousseau de clés qu'il portait sur lui. À l'intérieur du local, des fusils d'assaut G-3, tirant des cartouches 7.62 mm NATO, étaient rangés dans des râteliers métalliques, le long des murs. Des chargeurs de vingt cartouches étaient entreposés dans des caisses, juste en dessous. Il y avait aussi des pistolets automatiques Colt .45 M-1911. Les marins se distribuèrent rapidement les armes.

Fuentes boitilla parmi eux pour traverser la pièce, faisant signe au gringo de le suivre. Arrivé au mur du fond, il se baissa sur une caisse de bois couleur olive posée par terre. Sur le côté, on pouvait lire : M-72 A2 LAW.

— Vous sauriez utiliser ça ? demanda-t-il en soulevant le couvercle.

— Oui, je sais, répondit l'Exécuteur en souriant devant la question naïve de son vis-à-vis.

— Eh bien, nous sommes au moins deux, conclut l'amiral, soulagé.

Il tendit à l'Américain un des lance-roquettes 66 mm, puis indiqua :

— Si les narco-terroristes ont fermé les écoutilles et condamné les panneaux du pont principal, nous pourrions faire sauter les portes avec ces roquettes.

Et, faisant passer la bandoulière du LAW sur son épaule, l'amiral récupéra un second lanceur pour lui-même, avant de rejoindre l'avant de la pièce pour s'adresser à ses hommes.

— Il est nécessaire que nous divisions nos forces en deux, annonça-t-il. Nous risquerions de nous gêner en attaquant la passerelle en masse, et, dans la bousculade, quelques-uns pourraient se tirer dessus. Et puis, nous ferions des cibles trop faciles pour l'ennemi. En

nous séparant, nous arriverons sur deux fronts, le long du bastingage, à tribord, et par le toit de la passerelle de navigation.

Fuentes se tourna vers le gringo.

— Je prendrai notre nouvel ami, monsieur... monsieur...

Mais, voyant qu'il n'obtiendrait pas de réponse, il enchaîna :

— ... ainsi que les huit hommes à ma gauche. Nous suivrons le chemin le plus direct, par le pont principal.

Puis, s'adressant à l'officier navigateur, il ajouta :

— Vous prendrez les autres sous votre commandement et vous passerez par le haut.

L'homme, qui s'était mis au garde à vous, hocha la tête et salua.

— Au moindre contact avec les terroristes, poursuivit Fuentes, repoussez-les avec tout ce que vous avez à votre disposition, et, dans la mesure du possible, contentez-vous de les blesser. Nous aurons besoin de les interroger plus tard. Mais ne prenez aucun risque. Les forces en présence sont à peu près égales, mais nous connaissons mieux le bateau. Avec un tel avantage, nous sommes en mesure de gagner, j'en suis certain.

Alors que les marins quittaient l'armurerie, le Guerrier échangea son MP-5 pour un des Heckler & Koch G-3 et une poignée de chargeurs pleins. L'impact des ogives du fusil d'assaut était beaucoup plus redoutable que les 9 mm Parabellum.

Alors que l'amiral se dirigeait vers la porte, boitant bas, l'Exécuteur regarda l'épaisse bande de ruban adhésif qu'un des hommes avait enroulé autour du genou du blessé pour le maintenir aussi rigide que possible.

— Vous feriez mieux de rester ici, vous savez, lui dit-il. Votre jambe va vous gêner. Elle pourrait même vous être fatale.

— Vous êtes sur mon navire ! répliqua Fuentes, furieux. Il est sous mon commandement et il est exclu que je reste en dehors de cette bataille.

En réalité, sa jambe le faisait horriblement souffrir. Mais il songeait que la distance qui les séparait de la passerelle était assez courte. Une distance qu'il était prêt à couvrir sur les mains, s'il le fallait, pour sauver son navire et son équipage.

Dans le couloir, devant l'armurerie, les deux groupes se séparèrent. Le peloton chargé d'atteindre la passerelle par le haut se dirigea vers l'escalier qui menait au pont supérieur. Fuentes et Bolan prirent le couloir jusqu'à la porte donnant accès au pont principal, à tribord.

L'amiral nota combien le gringo semblait à l'aise avec un fusil

d'assaut à la main. Alors qu'il touchait cette arme pour la première fois, elle paraissait déjà faire partie de lui, extension de son bras et de son cerveau. Au cours de sa carrière militaire, Fuentes avait rencontré très peu d'hommes qui semblaient aussi bien connaître leurs armes. Des soldats professionnels. Des troupes d'élite. Des hommes de précision et de contrôle – au contraire des tueurs du cartel.

Alors qu'ils marquaient une pause à la porte donnant sur le pont principal, le Guerrier se tourna vers Fuentes et lui demanda :

— Vous avez réellement vu Don Jorge Samosa ? Vous pouvez m'assurer qu'il est à bord ? Avait-il ses enfants avec lui ?

— J'ignore s'il s'agissait ou non de Samosa, répondit l'amiral. Il ne s'est pas donné la peine de se présenter. Mais il avait deux jeunes garçons avec lui et se trouvait sur la passerelle quand on nous a conduits dans la cale.

Une ombre passa sur le visage granitique de son vis-à-vis. Une ombre glaciale.

— Ce salopard a abattu un de mes hommes sous leurs yeux, ajouta Fuentes, qui éprouvait un soudain sentiment de malaise à l'égard de l'Américain qui se tenait près de lui. Quand il a fait ça, il n'a pas demandé à ces pauvres gosses de se détourner. On aurait dit au contraire qu'il voulait qu'ils assistent à cette exécution. Et vous dites que ce serait ses enfants ? Quel père !

Sans un mot, le gringo se détourna et rejoignit la colonne d'hommes armés qui les attendaient. Il leur parla à tous, chacun son tour, se tenant juste devant eux, nez à nez ou presque.

L'amiral ne l'entendit que lorsqu'il s'adressa au dernier matelot, mais il lui parut évident qu'il avait tenu à chacun le même discours :

— Il y a deux jeunes enfants sur la passerelle. Des gamins innocents, victimes de ce qui se passe ici. Si vous leur tirez dessus, même par accident, je vous abattraï sans la moindre hésitation.

Quand l'inconnu rejoignit l'amiral, et la tête de la colonne, il demanda :

— Vous avez entendu ce que j'ai dit à vos hommes ?

Fuentes hocha la tête.

— Bien. Dans ce cas, je n'ai pas besoin de vous le répéter.

L'amiral le considéra pendant une longue seconde. L'expression qu'il vit dans les yeux de cet inconnu disait qu'il avait tracé une ligne sur le sable. Une ligne droite qui signifiait : « Si vous ne tenez pas compte de mon avertissement, ce sera à vos risques et périls. »

Le gringo inventait ses propres lois. Puis il les faisait respecter. Fuentes ne pouvait que se réjouir d'être du même bord que lui.

L'Américain s'approcha de nouveau, faisant resurgir ce sentiment de malaise qui nouait l'estomac de Fuentes. À voix basse, afin d'être entendu seulement de lui, il déclara :

— Je sais que vous voulez mener vos hommes au combat, amiral, mais il serait préférable que vous les laissiez passer devant vous. Vous n'êtes pas un homme de terrain et, avec cette jambe, vous ne pouvez que les retarder. Or, nous ne pouvons pas nous permettre de nous trouver bloqués entre ici et la passerelle. Si c'est le cas, beaucoup de vos marins seront tués inutilement.

Fuentes resta sans rien dire, décontenancé. Bien sûr, l'appréciation que l'étranger faisait de la situation était des plus pertinente. L'amiral n'avait en tête que sa propre vengeance, il ne pensait qu'à récupérer son vaisseau, et, du même coup, il oubliait le danger auquel sa jambe blessée exposait ses subordonnés.

Il fit un pas de côté, laissant le passage, se demandant pourquoi il n'avait même pas envisagé de rappeler à l'ordre ce... ce... mercenaire, qui prenait le commandement sans lui demander son avis...

Le gringo franchit la porte le premier. Fuentes fit alors signe à ses hommes de le suivre. Puis il ferma la marche, grimaçant douloureusement à chaque pas.

CHAPITRE XX

Ignacio Nuñez fixait avec un mélange de colère et de mépris les deux mafieux mexicains qui se tenaient devant lui. Il ne connaissait pas leurs noms, et il n'avait aucune envie de les connaître. Quand il avait besoin de toute leur attention, il leur criait dessus.

— Hé ! aboya-t-il.

Ils clignèrent des yeux. Des yeux emplis de bêtise, les mêmes yeux que ceux de tous ces êtres sans éclat qui formaient le gros des troupes du monde criminel.

Sur leur visage, il lisait sans peine l'opinion qu'ils avaient de lui. Pour eux, il n'était qu'un trou-du-cul excité, bouffi d'orgueil et, surtout, beaucoup moins viril qu'eux.

Il désigna les deux caisses vides de C-4 qu'un des hommes portait. Le type voulait les jeter par-dessus bord parce que c'était plus facile, et parce qu'il était bien trop fainéant pour faire correctement son boulot.

— Les cartons ne couleront pas, expliqua-t-il au truand pour la troisième fois. Alors, tu les prends, tu les descends dans les ponts inférieurs et tu les enfermes dans une cabine.

Le Mexicain esquissa un demi-sourire des plus insultant. Comme pour dire : « Tu n'es pas vraiment mon patron. Tu n'es qu'un Panaméen. Tu ne sais rien. »

Nuñez aurait préféré ne pas avoir à faire du baby-sitting avec ces connards, mais, étant donné la situation, il ne pouvait rien faire d'autre. Si jamais il ne les avait pas à l'œil, il était persuadé qu'ils feraient n'importe quoi, par accident ou par paresse – comme laisser une écoutille ouverte, histoire de lui montrer ce qu'ils pensaient de ses ordres et de lui faire savoir qui était le patron.

Nuñez les aurait volontiers tués, avec plaisir et sans sommation. D'autant qu'à sa place, ils feraient évidemment la même chose.

Consultant sa montre, il leur dit :

— Retrouvez-moi sur le pont intermédiaire dans cinq minutes. C'est bien compris ?

Les Mexicains hochèrent la tête sans conviction.

Nuñez leur lança un regard mauvais, mais, avant qu'il ait pu

répéter son ordre, ils se retournèrent pour se diriger vers l'arrière, avec une lenteur provocante.

Peut-être qu'ils ne saboteraient pas le boulot. Après tout, on attendait seulement d'eux qu'ils vident les couloirs de tout ce qui pouvait y traîner et qu'ils ferment les portes et les hublots des cabines. « Débiles ! » leur lança-t-il silencieusement. Puis il courut vers l'escalier.

Après avoir hermétiquement fermé toute la zone de la cuisine, il retourna au pont intermédiaire.

Salvator et Raimundo, ainsi que leurs Mexicains, l'attendaient. Les deux idiots dont il avait la responsabilité restaient invisibles.

— Tout est O.K. ? demanda Nuñez à ses hommes.

— On a fait la moitié du navire, assura Salvator.

Raimundo leva le pouce.

Nuñez regarda vers l'arrière, serrant les dents. Où étaient les deux autres abrutis ? Il commençait à se dire qu'ils voulaient l'obliger à aller les chercher, histoire de prendre leur revanche, quand les deux Mexicains apparurent au coin de la superstructure.

Dès qu'ils eurent rejoint le groupe, Nuñez sortit son plan du *Bernardo Chinle* et commença à donner ses ordres concernant la partie avant du hors-bord. Alors qu'il distribuait les tâches, il ne cessait de reporter son attention sur ses deux Mexicains. Ils semblaient très contents d'eux-mêmes, comme s'ils partageaient une plaisanterie connue d'eux seuls. À ses dépens, évidemment. C'était exaspérant.

Quand il en eut fini avec ses instructions, il lança :

— La pause est terminée. Au travail !

Il commença à gravir les marches. Les Mexicains se mirent en route derrière lui, traînant les pieds. Salvator et Raimundo s'apprêtaient à envoyer leurs hommes côté bâbord pour l'un, et tribord pour l'autre. Ils étaient tous sur le pont de signalisation quand une arme automatique crépita et qu'une grêle de plomb s'abattit autour d'eux. Une bourrasque de balles qui couinaient et ricochaient dans tous les sens.

Alors que Nuñez regardait par-dessus son épaule pour localiser la source de la fusillade, il vit le Mexicain qui le suivait dans l'escalier absorber les impacts d'une bonne demi-douzaine d'ogives tirées par un fusil de gros calibre. Les projectiles le secouèrent comme une poupée de chiffon, projetant des bouquets d'une matière spongieuse rouge sur le devant de sa chemise et de sa veste, et éclaboussant les marches, devant lui. Le Mexicain leva les yeux vers Nuñez, une expression d'agonie et de désespoir sur le visage. Il avait fini de sourire

bêtement ! Le traumatisme du choc lui avait fait lâcher la rampe, ses jambes se dérochèrent et il glissa vers l'arrière. Ses lèvres éclaboussées de sang articulaient en silence un appel incompréhensible.

Pris en plein dans la zone de tir, Nuñez se retourna sans plus se préoccuper du cadavre, et, tandis que les balles continuaient de pleuvoir autour de lui, il survola les dernières marches pour aller se réfugier derrière une conduite de ventilation.

Alors qu'il levait son arme, l'autre Mexicain se montra en haut des marches, qu'il avait dû escalader à quatre pattes en enjambant le cadavre de son copain. De façon ridicule, il se couvrait des mains l'arrière du crâne, comme s'il essayait d'échapper à un orage soudain. Et ce qui devait arriver arriva. Le flingueur fut violemment plaqué contre le pont par une rafale qui l'atteignit au niveau de la tête et des épaules. Alors qu'il s'écroulait déjà, les projectiles continuèrent de fondre sur lui, le ballottant sans répit.

Les tireurs étaient postés en hauteur, et il fallait qu'ils aient beaucoup de munitions à leur disposition, car une bonne dizaine de balles perforèrent encore le cadavre du Mexicain, transformant le dos de sa veste en une écœurante bouillie.

Nuñez regarda de l'autre côté de la bouche à air, et repéra les flammes des canons qui dépassaient du sommet d'une superstructure, juste au-dessous de l'antenne radio.

Quand la fusillade cessa enfin, Salvator s'écria depuis le pont de signalisation :

— Mais qui c'est, putain ?

— Les marins ! lui répondit Nuñez. On dirait qu'ils se sont libérés – comment, j'en sais rien – et qu'ils sont allés se servir dans l'armurerie du bateau.

Le plus grave, c'était qu'ils avaient réussi à se glisser derrière les hommes de Nuñez et à prendre position. Autant dire qu'ils contrôlaient le pont jusqu'à la passerelle de navigation.

Malgré tout, des matelots n'étaient certainement pas de taille à lutter contre des hommes comme lui, Salvatore ou Raimundo, tous trois formés à bonne école, celle du corps d'élite des marines.

Nuñez positionna le sélecteur de tir de son pistolet-mitrailleur sur le mode coup par coup, avant de se lever et de caler son arme contre le conduit de ventilation. Aussitôt, il visa le point précis où il avait vu un des snipers. Le gars était toujours là, sa tête et ses épaules se découpant sur le ciel. Il se trouvait à moins de vingt-cinq mètres. Du gâteau, pour le pourri, qui tira à cinq reprises. Il ne prêta aucune attention aux balles qui passaient à côté, aux étincelles qui jaillissaient ici et là, sachant que cela ne servirait qu'à ralentir son rythme.

L'objectif était de mettre le plus possible de balles dans la zone, et dans un laps de temps très court, pour paralyser l'ennemi.

Au cinquième coup, le matelot laissa tomber son arme. Et au sixième, il chuta la tête la première, les bras grands ouverts. Alors que Nuñez se mettait à l'abri, un autre tireur vida le chargeur de son arme automatique dans sa direction. Malgré le pilonnage du plomb sur le conduit de ventilation, le pourri entendit le marin qu'il avait touché s'écraser sur le pont. Le bruit sourd fut accompagné du craquement sec d'un cou qui se brisait.

Nuñez effectua un rapide décompte du nombre d'hommes que ses troupes devraient affronter. Il y avait au départ vingt-quatre hommes d'équipage sur le bateau, y compris Eames. Si on le mettait de côté, ainsi que le capitaine, l'officier marinier chargé du sonar, et le matelot qu'il venait juste de flinguer, cela leur laissait une vingtaine d'adversaires à affronter.

C'était jouable.

Mais d'abord, il devait se débarrasser de l'autre sniper.

— Salvator, Raimundo ! appela-t-il. Triangulation !

À voix basse, il compta jusqu'à cinq. C'était une manœuvre à laquelle ses hommes et lui s'étaient entraînés, et qu'ils avaient utilisée dans des situations semblables avec des résultats dévastateurs. À cinq, Nuñez jaillit de nouveau. Au-dessous, de l'autre côté du pont de signalisation, Salvator et Raimundo firent de même. Ils n'ouvrirent pas tous le feu au même moment, mais il s'en fallut d'un cheveu.

Nuñez garda le doigt pressé sur la détente de son MP-5, balançant une longue suite de balles 9 mm vers la base de l'antenne radar, là où le second sniper était caché. Les deux autres anciens marines firent de même. L'attaque sur trois fronts concentra un feu dévastateur sur la cible, désintégrant littéralement l'antenne.

Le sniper chercha bien à s'abriter, mais il n'avait nulle part où aller. Pris entre les feux croisés, il fut transpercé par une dizaine de projectiles avant que les trois pistolets-mitrailleurs se retrouvent momentanément à court de munitions. Le marin glissa de son perchoir et tournoya sur quatre niveaux avant d'aller s'écraser sur le pont.

Nuñez s'écarta du conduit de ventilation. Dans le mouvement, il éjecta son chargeur vide et le remplaça. Regardant au-delà de la balustrade, il vit deux groupes de matelots franchir les portes, au premier niveau. Se déplaçant rapidement, ils tiraient sur Salvator et Raimundo, qu'ils obligèrent à battre en retraite vers l'avant.

Mais, à présent, c'était Nuñez qui avait la position la plus haute, et il utilisa cet avantage. Épaulant le H & K, il déversa un feu de soutien pour protéger ses compagnons. Coup par coup, visant avec soin, il

cloua les marins au sol, permettant ainsi à Salvator et Raimundo d'atteindre la base de l'escalier menant au pont de signalisation.

Son but premier n'était pas de tuer les membres de l'équipage, car il lui aurait fallu pour cela passer plus de temps sur chaque cible, attendre que chaque homme se montre. Son objectif était de contrôler le terrain et de contraindre l'ennemi à garder la tête baissée jusqu'à ce que ses propres hommes se soient engagés dans l'escalier.

Salvator, Raimundo et leurs soldats mexicains avaient fait la moitié du chemin quand les marins comprirent le petit jeu. Au lieu de n'avoir qu'une arme pointée sur eux, ils risquaient d'en avoir sept !

Ignorant le feu de Nuñez, ils sortirent de leur abri et ouvrirent le feu sur les hommes qui gravissaient les marches de l'escalier.

Nuñez abattit au moins un marin. Il en eut la certitude en voyant la façon dont le type leva soudain les bras et à la manière dont il rebondit en heurtant le pont. Le temps qu'il ait acquis une nouvelle cible, Salvator sautait la dernière marche de l'escalier, suivi de près par Raimundo. Les deux hommes se tournèrent aussitôt pour tirer sur les marins, au-dessous d'eux.

Le vacarme de la bataille roula à travers tout le bateau. La fusillade faisait rage au premier niveau, juste au-dessous d'eux, mais aussi derrière eux, le long du pont principal, côté tribord. Nuñez comprit que l'équipage du navire avait été divisé en deux sections, afin de créer deux fronts d'attaque ; d'autres marins étaient ainsi en train de combattre pour rejoindre la passerelle de navigation. En cet instant, il ne pouvait absolument rien y faire.

Trois Mexicains parvinrent en haut de l'escalier. L'un d'eux s'était pris une balle dans la cuisse. Se tenant la jambe à deux mains, il passa à leur hauteur en clopinant, et se dirigea vers l'escalier menant au toit de la passerelle. Les quatre autres soldats du cartel qui se trouvaient dans l'escalier y furent pris au piège, et, malgré l'intervention des Panaméens, ils furent laminés par le feu nourri d'une demi-douzaine d'armes automatiques.

Sans doute enhardis par cette victoire, les marins se précipitèrent vers l'avant, mais se retrouvèrent aussitôt sous les balles de Nuñez et de ses hommes.

Les Panaméens abattirent encore trois hommes d'équipage, les foudroyant alors qu'ils tentaient de rejoindre le pied de l'escalier et les cadavres qui s'y entassaient.

Les quatre marins qui restaient commencèrent aussitôt à battre en retraite, afin de se regrouper. Dans la manœuvre, Nuñez visa soigneusement l'un d'eux et, suivant sa cible en pleine course, il tira, une fois, et atteignit l'homme à la tête.

La balle avait dû ricocher, car le matelot ne s'effondra pas à la manière d'une marionnette dont on aurait coupé les fils. Au lieu de cela, il s'éloigna en titubant pour aller se mettre à l'abri, dans un état étrange, donnant l'impression d'être à moitié conscient. Agissant sous pilote automatique, il trébuchait comme un homme soûl qui s'efforce de garder son équilibre. Ses copains, qui étaient à l'abri, l'appelèrent et lui firent signe de se coucher.

Trop tard.

Depuis la rambarde, un niveau au-dessus, trois pistolets-mitrailleurs s'embrasèrent à l'unisson et le mur de plomb qu'ils lâchèrent plaqua l'homme au sol.

Quand Nuñez, Salvator et Raimundo cessèrent de tirer, ils purent entendre la bataille qui se poursuivait à tribord, deux niveaux plus bas, le long du bastingage.

Le pourri se détourna du pont de signalisation et courut vers le côté de la passerelle. Il était à moins de cinq mètres de son objectif, quand il y eut une formidable explosion au-dessous de lui, et le pont qui se trouvait sous ses pieds frémit et ondula. Il tomba durement, heurtant le pont avec le nez et le menton et sentit le goût du sang dans sa bouche.

L'intensité de la bataille avait monté d'un cran.

Quand il chercha à voir ce qui s'était passé, il découvrit les effets d'une roquette 66 mm. Le bas de l'escalier n'était plus qu'un amas de métal tordu. Les corps de deux hommes étaient pris dedans, le torse ouvert et les entrailles broyées par l'explosion.

À cet instant, un homme apparut sur le pont principal. Pas un marin ; celui-là était très grand, le cheveu sombre et tout habillé de noir. Un sourire vicieux apparut sur le visage du pourri. Calant son MP-5 en le faisant passer par-dessus la rambarde, le Panaméen se passa la langue sur les lèvres. Il allait faire un beau carton !

CHAPITRE XXI

Alors que l'Exécuteur faisait irruption sur le pont principal du bateau, une fusillade éclata au premier niveau, en avant de sa position. L'autre groupe de marins avait déjà engagé les hostilités. Mack Bolan n'entendait que le crépitement des balles 7.62 mm NATO, comme si les hommes du *Bernardo Chinle* avaient surpris les pourris du cartel dans leur sommeil.

Mais l'avantage fut de courte durée.

Après quelques secondes, l'ennemi répliqua. Des pistolets-mitrailleurs se mirent à aboyer rageusement et en très grand nombre.

Faisant signe aux hommes qui l'accompagnaient de continuer leur progression, le Guerrier commença à remonter en courant la coursive tribord du bateau. Soit parce que la fusillade les inquiétait, soit parce qu'ils n'étaient pas habitués à manier des armes dans le cadre d'un combat réel, le groupe que formaient les marins s'étira peu à peu au lieu de rester soudé.

Mesurant le danger auquel ils s'exposaient, l'Exécuteur cria :

— Allez ! Avancez et regroupez-vous !

Mais, à ce même instant, des coups de feu claquèrent depuis l'échelle de coupée menant à la passerelle de navigation. Des balles couinèrent furieusement à ses oreilles, pour aller ricocher sur le pont et il fut obligé de se réfugier dans l'encoignure d'une porte. Celle-ci était fermée et, lorsqu'il actionna la poignée, il constata qu'elle était verrouillée de l'intérieur. Il se plaqua autant qu'il le put au battant d'acajou verni, et le léger renforcement lui sauva la vie.

Deux des marins qui le suivaient n'eurent pas autant de chance. Ils tombèrent sous la première averse de plomb. L'un d'eux, méchamment touché au niveau du ventre, se recroquevilla sur la blessure, allant danser sur le pont une ronde mortelle en décrivant des cercles fous. Quant à la tête de son copain, elle explosa. Le crâne et ce qu'il renfermait se répandirent sur le sol sous la forme d'une substance rosâtre. Une dizaine de balles secoua encore son cadavre avant qu'il passe par-dessus la rambarde.

Il y avait deux tireurs à l'avant, planqués à mi-hauteur de l'escalier menant à la passerelle. Les canons de leurs fusils

apparaissaient entre les marches métalliques. Les choses se présentaient mal.

Impossible pour le groupe de Bolan d'avancer sans être pris sous le feu des flingueurs et s'ils essayaient de se replier, ils seraient pris à revers.

La situation appelait des mesures à la hauteur du drame qui se jouait. Mais, alors que le Guerrier faisait déjà descendre le LAW de son épaule, quelque chose fila à moins d'un mètre de lui en rugissant.

Sachant de quoi il s'agissait, et ce qui allait se passer, il réagit à l'instinct, levant son avant-bras pour protéger le côté droit de son visage. Sur le pont, à moins de vingt mètres de lui, l'échelle de coupée explosa dans une détonation assourdissante et les marches de métal furent transformées en shrapnel. L'une d'elles vint rouler à moins d'un mètre des pieds de Bolan. Elle était toute noircie et défoncée en son milieu, comme si un pied de géant avait marché dessus.

Quand l'Exécuteur passa de nouveau la tête, il constata qu'il ne restait rien des six premières marches. Accroché au mur, ce qui restait de l'escalier pendait au-dessus d'un amas de métal tordu et noirci. Quant aux deux mafieux qui s'était cachés derrière, pour ce qu'il en restait, ils étaient presque coupés en deux, les vêtements déchiquetés et brûlés, et il s'en dégageait une fumée noire et graisseuse.

Légèrement en retrait de la colonne de marins, l'amiral Fuentes se tenait au milieu du pont. Il avait toujours le tube du LAW sur l'épaule. Pour lancer la roquette, l'officier s'était avancé en pleine zone mortelle, sous les yeux et le tir de l'ennemi. Il avait décidément quelque chose à prouver et une revanche à prendre.

— Allez ! lança-t-il à ses hommes en même temps qu'il abandonnait le lanceur désormais inutile.

Il frappa des mains, et les marins quittèrent aussitôt leur position pour foncer vers l'avant.

Sur le pont supérieur, la bataille continuait de faire rage et le Guerrier avait le sentiment que l'autre groupe n'avait pas encore été en mesure d'atteindre son objectif. Les marins n'avaient pas réussi à forcer le barrage des pourris du cartel qui bloquaient la route conduisant à la passerelle de navigation.

On courait donc au désastre si l'unité de l'Exécuteur ne parvenait pas à gagner rapidement le niveau supérieur. L'Exécuteur quitta son abri précaire pour rejoindre au sprint la protection des ferrailles tordues de l'escalier. Jetant un furtif coup d'œil derrière lui, il vit que Fuentes se tenait au-dessus du matelot blessé au ventre, pendant que, sur la passerelle, au-dessus d'eux, l'ennemi reprenait ses esprits.

Des ogives Parabellum déferlèrent en rafale sur le pont, et les

marins qui ne s'étaient pas abrités allaient au-devant de gros ennuis. Se penchant, il leur fit signe de se planquer sous les superstructures.

Un des hommes ne réagit pas assez vite. Alors que les autres s'étaient jetés sur le côté, une balle l'atteignit en pleine tête. Sous la brutalité de l'impact, sa tempe alla toucher son épaule. Puis il s'effondra et heurta le pont comme un sac de ciment.

En moins de deux secondes, quatre matelots eurent rejoint Bolan. La peur se lisait sur leur visage, mais ils semblaient déterminés.

— Vous attendez là que je déblaie le passage, leur dit-il, puis vous y allez, sans vous exposer inutilement. Nous ne sommes pas assez nombreux pour jouer les héros.

Sur ces mots, il gicla de la protection que lui offrait la saillie de la passerelle, la crosse du fusil G-3 bien calée contre son épaule et le canon pointé vers le haut, presque à la verticale. Il revint ainsi vers l'échelle de coupée. Dès l'instant où il put apercevoir le bord du toit de la passerelle, il ouvrit le feu en une rafale continue. Dans un mouvement quasi chirurgical du canon de l'arme, il épingla l'avant de la rambarde d'un chapelet de balles de gros calibre.

Si le tireur se trouvait toujours là-haut, dans l'attente d'une deuxième chance, le tir nourri de Bolan le repousserait vers l'arrière, à moins qu'il ne le découpe proprement.

— Go ! cria-t-il aux marins. Bougez-vous !

Deux hommes du *Bernardo Chinle* vinrent se presser derrière ce qu'il restait des marches de l'escalier et, leurs armes pointées vers le haut, couvrirent la progression du groupe vers la passerelle. Ils furent enfin tous réunis, le dernier à rejoindre la troupe étant l'amiral, débraillé, hirsute et boitant bas.

L'Exécuteur dut mettre son arme en bandoulière afin d'escalader la partie endommagée de l'échelle de coupée et accéder aux marches encore intactes. Alors qu'il se hissait au niveau du septième degré, les marins ouvrirent le feu et il en profita pour monter l'escalier branlant jusqu'au coude qu'il décrivait juste avant d'atteindre le palier. La voie était momentanément libre.

Se tournant vers le bas, il cria à sa troupe :

— Un à la fois, l'échelle de coupée est instable !

Mais, soudain, à l'instant où il allait prendre pied sur le pont, une forme massive vint se mettre en position, au-dessus de lui : un pourri venu de nulle part dirigeait son arme droit sur sa tête !

Le Guerrier ouvrit le feu un quart de seconde avant son adversaire, et l'autre fut touché aux jambes et à l'entrejambe. Mais, alors qu'il perdait l'équilibre et basculait vers l'arrière, il se mit à

rafaler au hasard. L'Exécuteur dut se plaquer contre les marches tandis que les balles du flingueur sifflaient au-dessus de lui dans un staccato infernal.

Dans son poing, sa propre arme grondait, et une rafale de 7.62 mm NATO ouvrit le mafieux du ventre jusqu'au front. La violence de l'impact le projeta contre le mur extérieur de la passerelle de navigation. Il rebondit comme une balle de tennis pour revenir tomber tête la première dans l'échelle de coupée.

Roulant sur le dos, Bolan n'eut que le temps de s'esquiver pour laisser le corps glisser à côté de lui. Le cadavre arrêta sa descente à un mètre en dessous.

Alors que l'escalier tremblait encore, Bolan éjecta le chargeur vide de son pistolet-mitrailleur pour le remplacer. Il faisait entrer la première cartouche dans la chambre quand un autre pourri se matérialisa sur le toit de la passerelle, à dix mètres de lui. L'Exécuteur n'eut pas le temps de se mettre en position et tira, couché sur le dos, traçant une ligne d'impacts depuis le sol jusqu'au torse du tueur.

Le Mexicain tomba à genoux. Comme au ralenti, il baissa son arme, plaqua les paumes de ses mains au sol et contempla avec stupéfaction l'homme qui venait de le sécher. Sans plus de cérémonie, Bolan lui balança une balle en pleine tête qui le déséquilibra et, après l'avoir poussé vers l'arrière, le laissa rouler sur lui-même et plonger dans le vide pour atterrir au pied du Guerrier. Celui-ci, appelant les hommes d'équipage qui attendaient toujours que la route soit libre, cria :

— Montez ! On ne va pas y passer la nuit !

Enjambant le cadavre du Mexicain, il put voir la cloison de métal de la passerelle de navigation et sa grosse porte, vérolées l'une et l'autre d'une multitude d'impacts de balles.

Mais l'affaire était loin d'être réglée. Des armes automatiques rafalèrent, et il dut se jeter dans le trou de l'échelle de coupée pour éviter de se faire hacher menu. Décidément, ils étaient bloqués là jusqu'à la fin des temps !

Le Guerrier avait tout de même réussi à avoir un aperçu du théâtre d'opérations. Deux hommes l'avaient pris pour cible : l'un d'eux était perché sur le toit de la passerelle, et l'autre avait une position plus haute encore, derrière la rambarde de la tourelle radio.

Idéalement placés pour lui tirer dessus s'il montrait son nez, ils étaient assez éloignés l'un de l'autre pour qu'il ne puisse pas espérer s'en débarrasser d'une seule rafale. Pour rejoindre la cloison et la porte de la passerelle, où il serait hors d'atteinte, il allait devoir passer par-dessus le cadavre, puis franchir trois mètres à découvert.

La manœuvre n'avait rien d'évident, car les deux flingueurs pouvaient sans problème le bloquer là où il était jusqu'à ce qu'il gèle en enfer... À condition qu'il les laisse faire.

L'escalier trembla lorsqu'un marin parvint au niveau de l'Exécuteur. Il avait les mains rouges du sang que les Mexicains, du moins leurs cadavres, avaient laissé en glissant sur les marches.

— Deux hommes, lui expliqua Bolan. Un sur la tourelle, à 3 heures, l'autre sur le toit de la passerelle, à 9 heures. Tu t'occupes du deuxième. Je me charge de l'autre. On fonce et on arrose à tout-va...

Il remarqua alors la façon dont les mains du matelot tremblaient.

— Tu t'en sens capable ?

L'autre hocha la tête.

Bolan songea que le marin ne devait pas avoir vingt ans. Si une partie de lui-même était prête à se lever sans la moindre hésitation, il restait un gamin, paralysé, capable de se faire tuer sans avoir tiré une balle. Et s'il ne jouait pas son rôle correctement, le Guerrier y passerait lui aussi.

— Remonte-moi le cadavre, lui ordonna-t-il.

Le matelot posa son arme et descendit trois marches pour saisir le corps du Mexicain sous les bras et, grimaçant sous l'effort, l'amener à la hauteur de Bolan.

— Voilà ce que je veux que tu fasses, lui expliqua alors l'Exécuteur. Tu vas hisser le cadavre sur tes épaules, et, quand je te dirai d'y aller, tu le jetteras sur le pont. Il faut que tu le fasses passer par-dessus l'autre macchabée, là-haut. Compris ?

Le matelot hocha de nouveau la tête. Faute d'être un soldat d'élite, c'était un gamin bien bâti et il n'eut aucun mal à se charger de son lugubre fardeau, à la manière d'un pompier. L'échelle de coupée laissa entendre une plainte stridente, mais elle tint bon.

Bolan se plaqua contre la rampe d'escalier.

— Maintenant ! cria-t-il.

Le gamin avait dû penser avec précision au geste qu'il allait faire, car, sans hésiter, il s'élança et balança avec une force surprenante le cadavre qu'il portait. Les deux corps entrèrent en contact dans un chuintement humide assez répugnant.

Le Guerrier attendit une fraction de seconde, puis, lorsqu'il entendit les premières balles s'abattre sur les malheureux Mexicains, à un mètre cinquante de sa position, il jaillit comme un diable. Il avait deux cibles distinctes devant lui, et ne devait pas leur laisser le temps de réagir.

Il visa le type qui se tenait sur la tourelle et tira à quatre reprises, la dernière balle explosant le crâne du tueur. Puis, maîtrisant le recul de son arme, il déplaça son canon sur la droite.

À cet instant, le tueur posté sur le toit de la passerelle venait de comprendre qu'il tirait sur un cadavre, mais il était déjà trop tard pour qu'il redresse son pistolet-mitrailleur. Bolan tira à six reprises, en plein torse, sur une cible qui se trouvait à moins de dix mètres. Le temps que les douilles fumantes aient fini de dégringoler sur le sol, il ne restait plus assez du cœur du flingueur pour remplir une boîte d'allumettes.

Avant que d'autres pourris ne se montrent, l'Exécuteur sauta par-dessus les deux cadavres et alla se plaquer contre la cloison de métal de la passerelle.

— Prends ton arme, lança-t-il au matelot, et dis à tes copains de s'amener !

Il fallut moins d'une minute pour que les hommes d'équipage le rejoignent. Lorsqu'ils se trouvèrent tous derrière lui, le long de la cloison, Bolan saisit la poignée de la porte et effectua une très légère poussée : la porte n'était pas verrouillée et le battant s'ouvrit vers l'intérieur. Penché en avant, son fusil d'assaut devant lui et prêt à faire feu, le Guerrier fit un rapide passage devant le seuil. Rien. Accroupi, il jeta un regard à l'intérieur et vit aussitôt qu'il n'y avait plus personne dans la salle de navigation. Ni pourris en arme ni marins et, surtout, aucun signe des fils de Yovana Ortiz ou de leur père.

Un marin était étendu sur le sol, de l'autre côté de la console de commande. On lui avait tiré dessus à bout portant.

À leur tour, les hommes d'équipage franchirent la porte, se déployant pour couvrir toute la salle. L'amiral fermait la marche et se tourna vers Bolan, un peu dépité. Ils avaient pris d'assaut le poste de commandement, mais, devant l'absence d'ennemi, leur victoire lui paraissait dérisoire.

À cet instant, une nouvelle fusillade éclata, venant du pont inférieur : l'autre équipe semblait en difficulté...

CHAPITRE XXII

Juanito sursauta violemment, effrayé par le fracas soudain de la fusillade. Les coups de feu firent immédiatement surgir les mauvais souvenirs de ce qui s'était passé dans le ranch des frères Murillo, en Basse-Californie, ainsi que la terreur qu'il avait ressentie lorsque l'endroit avait été pris d'assaut. Il se souvenait parfaitement de l'homme aux yeux bleu acier qui les avait sauvés, Pedro et lui. Il avait fondu sur eux pour les arracher aux dents de la mort tel un ange protecteur. Mais il ne pouvait pas être partout en même temps et leur mère était morte pendant qu'il les ramenait jusqu'à elle.

Cet homme ne se trouvait pas sur la passerelle de navigation du navire, mais leur père, lui, y était...

— Qu'est-ce que c'est que ça ? lança Samosa en se précipitant vers la vitre craquelée par la fusillade.

Il se tourna vers les deux Panaméens qui se tenaient derrière lui.

— Qui est en train de tirer, en dessous ? Allez voir ça tout de suite !

Les deux soldats se consultèrent du regard, comme s'ils tiraient mentalement à la courte paille, puis l'un d'eux sortit par la porte bâbord de la passerelle de navigation.

Dans les minutes suivantes, le volume de la fusillade augmenta. Se rapprochant de Juanito, Pedro passa le bras autour de la taille de son grand frère et se cacha derrière lui. Juanito, qui aurait bien aimé trouver à se cacher, lui aussi, n'avait nulle part où aller.

Quand le Panaméen revint, il annonça, hors d'haleine :

— L'équipage a réussi à se libérer. Les marins sont armés et ils se dirigent vers l'avant.

— Et Nuñez ? demanda Samosa.

— Il fait barrage sur le pont de la passerelle de navigation, avec Salvator et Raimundo. Ils ont l'air de résister.

— Peut-être, mais c'est lui qui a ce fichu détonateur, déclara Samosa avec exaspération.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Eames, regrettant de plus en plus d'avoir marché dans cette combine pourrie. Si l'équipage a le

contrôle de la moitié du navire, nous sommes bloqués ici.

Juanito observa son père, et ce qu'il vit dans son regard le stupéfia, tout en le rendant très fier. Alors que leur situation semblait vraiment dramatique, il n'y avait aucune trace de peur dans les yeux du Seigneur des Mers. Pendant une seconde ou deux, il sembla se retirer en lui-même, dans un endroit où il lui serait loisible de considérer toutes ses options, puis il s'adressa aux Panaméens, au gringo et à Joseph Crecca.

— Nous allons attendre deux minutes et voir comment la situation évolue, annonça-t-il. Peut-être nos hommes seront-ils en mesure de vaincre les marins. Sinon, nous devons nous frayer un chemin jusqu'à l'arrière du navire pour rejoindre l'hélicoptère et le bateau de pêche. En attendant, verrouillez les portes de cette salle et surveillez les fenêtres. Les garçons, je veux que vous vous asseyiez sur la banquette et que vous restiez aussi tranquilles que possible.

Juanito prit son petit frère par la main et le conduisit jusqu'au siège encastré dans le mur du fond.

La situation était très angoissante. Les coups de feu se succédaient, encore et encore, comme si cela ne devait jamais finir. Et, au claquement sec des détonations, s'ajoutait maintenant l'impact des balles pilonnant la cloison de métal. À chaque impact, Juanito sursautait. Et quand il sursautait, Pedro sursautait lui aussi.

Après ce qui sembla une heure, et n'était en réalité que quelques minutes, le torrent des coups de feu qui se succédaient parut se tarir. Il s'arrêta, puis repartit. Puis il s'arrêta de nouveau.

Samosa rejoignit la banquette et posa la main sur les têtes blondes de ses fils.

— Ne vous inquiétez pas, les garçons. Tout va bien se passer, vous verrez. Ce sera bientôt terminé.

À peine eut-il prononcé ces mots que toute la salle trembla sous le coup d'une prodigieuse explosion venue du dehors. Les vitres ondulèrent comme de l'eau, mais ne se fracassèrent pas. Des fragments de carrelage blanc tombèrent du plafond.

— On ne peut pas rester ici plus longtemps, Don Jorge, insista Crecca. Mieux vaut sortir pendant que nous le pouvons encore.

Le baron de la drogue étudiait la question quand quelqu'un commença à donner des grands coups de poing contre la porte de la passerelle, à bâbord.

— C'est Ignacio ! cria un des Panaméens. C'est Ignacio Nuñez !

— Ne reste pas planté là, alors ! Va lui ouvrir, vite !

La porte fut déverrouillée et Nuñez se glissa à l'intérieur de la

salle de commande. Ses jambes nues étaient couvertes d'égratignures, et il saignait d'une petite coupure au coude gauche. À part cela, il semblait indemne.

— Quelle est la situation, dehors ? lui demanda Samosa.

— L'équipage du bateau essaye de prendre d'assaut la salle de commande, répondit le Panaméen. Nous avons stoppé une partie des forces. Mais un autre groupe attaque par tribord, sur le pont principal.

— Combien sont-ils ?

Nuñez haussa les épaules.

— Difficile à dire. On en a tué plusieurs, ça j'en suis certain. Il en reste peut-être une dizaine, mais je n'en suis pas vraiment sûr.

— Si c'est le cas, nous sommes en sous nombre, remarqua Crecca.

— Ils ont sorti des armes anti-blindages de leur arsenal, poursuivit Nuñez. C'est ça qui a causé l'explosion, à tribord.

— On ne peut plus rester là, observa Eames. Ils n'auront qu'à faire exploser les portes et...

— Tu as la commande à distance pour les détonateurs ? demanda Samosa au meneur panaméen sans tenir compte de l'interruption de l'Américain.

Nuñez sortit de sa poche un petit dispositif électronique.

— Tous les branchements ont été effectués. L'explosion aura lieu quand vous le souhaiterez.

— Bien. Est-ce qu'on peut rejoindre l'arrière de ce navire sans trop de casse ?

— Si nous passons par bâbord, je le pense. Et une fois qu'on aura atteint l'arrière, nous pourrons les repousser assez longtemps pour quitter cette bombe flottante.

— Dès que nous serons tous en sécurité, expliqua Samosa, je veux que tu fasses partir les charges. Tout le fond du navire doit s'ouvrir comme une huître, c'est compris ?

Nuñez sourit à l'idée du feu d'artifice qu'il allait bientôt déclencher.

— Oui, Don Jorge.

Dans la grande pièce, tout le monde tressaillit quand une nouvelle fusillade éclata à tribord et que les balles vinrent pilonner la paroi extérieure de la passerelle de navigation. On aurait dit qu'une douzaine d'hommes étaient en train de taper sur la cloison à coups de marteaux.

— Ils arrivent par l'escalier ! s'écria Crecca, ayant perdu toute contenance.

— Pas de panique, intervint Nuñez. Salvator et les autres les retiendront assez longtemps pour nous permettre de sortir. Ils sont déjà en position.

— Alors, dehors, maintenant ! lança Samosa. Tout le monde !

Sur le dessus de la console de contrôle, il récupéra un pistolet. Puis il aida Juanito et Pedro à se lever, les poussant rapidement à travers la grande salle. Alors que les garçons franchissaient le seuil, à bâbord, des balles martelaient déjà la porte située à tribord.

Juanito, qui agrippait toujours avec force la main de Pedro, conduisit son frère vers l'escalier, tâchant de suivre l'allure des hommes qui les précédaient. Quand ils atteignirent le pont principal, ils coururent tous les sept en colonne vers l'arrière du navire.

Alors qu'ils passaient sous la superstructure de la tourelle radio, un groupe d'hommes se précipita vers eux en tirant.

Avec un grognement de fureur, Samosa attrapa Juanito par l'épaule et le coucha sur le pont, obligeant du même coup Pedro à chuter brutalement. Se tenant accroupi devant ses fils, le Seigneur des Mers répliqua avec son arme. Les douilles brûlantes se mirent à pleuvoir autour de Juanito, mais il avait bien trop peur pour les écarter ; d'ailleurs, il avait trop peur pour faire le moindre mouvement. Tous les hommes tiraient en même temps, à l'exception de Eames qui n'avait pas d'arme et qui, recroquevillé sur lui-même, se couvrait la tête de ses bras.

Quand Juanito risqua un coup d'œil pour évaluer la situation, il vit des marins se tordre dans tous les sens et tomber sous les balles ; il vit leurs corps se contracter de façon hideuse, avant de s'immobiliser définitivement.

Soudain, son père le tira par le bras pour qu'il se redresse. Le garçon aperçut l'espace d'un instant un homme qui venait vers eux, de la même direction que les autres. Tout le monde était si occupé à se mettre en mouvement qu'il passa inaperçu. Assez gros, il avait une jambe raide et se déplaçait très lentement et avec difficulté. Sa tenue était sale et couverte de sang. L'enfant le reconnut : c'était l'amiral qui, peu de temps auparavant, semblait si beau et maître de lui dans son uniforme flambant neuf.

Quand ils atteignirent un escalier menant à une petite structure s'élevant à l'arrière du bateau, ils cessèrent de courir. Juanito remarqua alors combien tout était calme. Les coups de feu avaient cessé.

Samosa s'adressa aux cinq survivants.

— Crecca, dit-il, tu prends le Hatteras, avec Eames, Nuñez et ses marines. Rendez-vous à Mazatlán, à l'endroit habituel.

L'Américain et le Panaméen quittèrent aussitôt le groupe en courant, contournant la superstructure par l'arrière.

— Allez, les garçons, dit Samosa. Montez, dépêchez-vous.

Ils grimpèrent pour rejoindre l'héliport, qui était au sommet de la petite structure. Dès que le pilote de l'hélicoptère les vit, il mit les moteurs en marche.

Samosa ouvrit la portière arrière de l'appareil et fit monter ses fils à bord, l'un après l'autre. Quand il les eut installés et sanglés, il se tourna vers le pilote et aboya :

— Fais-nous partir de là, et vite !

Nuñez n'aurait pas cru que Crecca pouvait courir aussi vite. Et l'Américain n'était pas empoté, lui non plus. Ses hommes et lui avaient du mal à les suivre alors qu'ils sprintaient le long du petit héliport. Crecca marqua une pause à l'angle de la superstructure pour reprendre son souffle. Juste en face d'eux, il apercevait le sommet de l'échelle permettant d'accéder au Hatteras. Mais, pour atteindre l'échelle de coupée, il fallait traverser cinq ou six mètres de pont totalement à découvert.

Alors qu'ils s'élançaient, le moteur du Sikorsky vrombit au-dessus de leurs têtes. Au même moment, des coups de feu claquèrent et des balles s'abattirent autour d'eux, sur le pont et le bastingage.

Regardant vers la gauche, Nuñez vit cinq hommes qui couraient vers eux. Ils venaient de l'avant du bateau. Seuls les deux types de tête tiraient.

Nuñez leva son MP-5, et, sans viser, pressa la détente, vidant son chargeur sur eux. Une seule chose lui importait : atteindre l'échelle et passer de l'autre côté, hors du champ de bataille. Il passa par-dessus le bastingage et posa le pied sur les marches, juste derrière le gringo et Crecca.

— Retenez-les jusqu'à ce qu'on ait mis les moteurs en marche, cria-t-il aux deux hommes qui restaient derrière lui.

Ils ne discutèrent pas : c'était lui le patron. S'agenouillant juste à côté du bastingage, ils ouvrirent le feu sur les marins qui chargeaient.

Plus bas, Nuñez, Crecca et Eames avaient déjà sauté à bord du bateau de pêche. Alors que le Panaméen descendait les marches, Crecca escalada l'échelle menant au poste de pilotage du Hatteras ; Eames, lui, ouvrait rageusement la porte coulissante de la cabine et plongeait à l'intérieur.

En haut, un des hommes de Nuñez laissa échapper une plainte aiguë. Le Panaméen leva les yeux et le vit absorber balle après balle,

au niveau du torse et des bras. Les impacts lui firent faire un tour de trois cent soixante degrés, avant qu'il bascule sur la rambarde et tombe à l'eau à quelques centimètres du pont du bateau de pêche.

Crecca donna un grand coup sur le démarreur du bateau, et les deux moteurs turbos Caterpillar rugirent aussitôt.

Deux matelots se penchaient maintenant par-dessus le bastingage. Une bourrasque de balles gifla le flanc du bateau, et les projectiles ricochèrent sur l'escalier métallique, sur les talons de Nuñez, pour aller finir leur course à travers les vitres avant de la cabine du Hatteras.

Nuñez, sur le pont avant du bateau de pêche, venait juste de défaire l'amarre.

— Recule, recule ! cria-t-il.

Crecca actionnait furieusement les commandes. Enfin, dans un hurlement de moteur, le bateau s'écarta du *Bernardo Chinle*.

Le dernier Panaméen qui continuait de les couvrir sur le pont principal comprit alors qu'on allait le laisser en plan. Se débarrassant de son MP-5, il plongea par-dessus le bastingage et manqua de peu le pont du bateau de pêche quand il entra en contact avec l'eau. Malheureusement pour lui, son « splash » et la gerbe d'eau qu'il souleva attirèrent l'attention.

Alors qu'il refaisait surface et commençait à nager comme un fou pour tenter de rejoindre le bateau qui s'éloignait en marche arrière, des balles mordirent l'eau tout autour de lui. Ses bras battirent l'eau, de plus en plus lentement, puis il s'arrêta de nager et flotta, immobile. Mort.

Nuñez, peu concerné par la mort d'un de ses soldats, sortit la commande à distance de sa poche. L'armant d'un coup de pouce, il déploya l'antenne de sa main libre.

Depuis le poste de pilotage, Crecca remit la marche avant sur les moteurs, plein gaz, et fit tourner la barre à fond. Alors que le Hatteras découpait un beignet d'écume dans l'eau, une pluie de balles s'abattit sur le tribord du bateau, sur toute sa longueur, faisant voler des éclats de fibre de verre et pulvérisant tous les hublots. Nuñez, pendant ce temps, bondissait sur la plate-forme avant. Il esquissa une petite danse de victoire, brandissant le boîtier dans la main.

— Allez vous faire foutre en enfer ! hurla-t-il.

Les hommes qui s'alignaient le long du bastingage du *Bernardo Chinle* lui tiraient dessus, mais il s'en foutait. Il posa le pouce sur le bouton de mise à feu, attendant seulement que le Sikorsky ait quitté

l'aire d'atterrissage et se soit suffisamment éloigné.

Bolan s'élança à travers la porte bâbord de la passerelle de navigation et jeta un coup d'œil au-delà de l'escalier qui menait au pont principal. Mais il n'y avait personne, là non plus.

Gagnant l'extrémité du pont de la passerelle, il se pencha pour avoir un aperçu complet de toute la partie arrière du navire. Il vit ainsi la queue du cortège des soldats du cartel en train de prendre la fuite. Facile d'imaginer leur destination : l'hélicoptère et le Hatteras, à tribord. Le Guerrier ne put voir les matelots qui se trouvaient au milieu du navire quand ils contournèrent et attaquèrent l'ennemi en pleine retraite, mais il entendit les coups de feu, ainsi que la réplique meurtrière.

— Rebroussez chemin ! cria-t-il aux matelots qui le suivaient.

Les bousculant, il retraversa la salle des commandes.

Ils n'avaient pas d'autre choix que de reprendre le chemin qu'ils venaient d'emprunter. Enjambant les cadavres au sommet des marches de l'escalier, l'Exécuteur descendit, courant et glissant à la fois sur les marches branlantes. Il tourna au niveau du palier et glissa encore, sautant au niveau de la septième marche. Son saut fut amorti par les cadavres des soldats ennemis empilés au pied de l'escalier déchiqueté.

Les marins le suivaient de près. Il s'écarta précipitamment alors que le premier atterrissait avec un grognement sur le matelas macabre des cadavres.

Un troisième homme venait de les rejoindre, quand le moteur d'un hélicoptère se fit entendre à l'autre extrémité du bateau. Alors que le Guerrier commençait de courir vers l'arrière, il vit un groupe de soldats ennemis traverser le pont, et se diriger vers l'échelle d'accès au Hatteras. Il leva son fusil d'assaut, le doigt pressé sur la détente, et le G-3 fit entendre son redoutable staccato. Impossible de viser alors qu'il courait à pleine vitesse, mais cela importait peu. Le but était de déstabiliser les tueurs de Samosa tandis qu'il réduisait la distance.

Un des marins l'avait rejoint et se mit lui aussi à tirer en pleine course. Plus bas, au bout du pont, trois flingueurs passèrent par-dessus le bastingage et descendirent l'échelle pour rejoindre le Hatteras. Deux autres restèrent, un genou en terre, et ouvrirent le feu.

Aussitôt, le matelot qui sprintait au côté de l'Exécuteur chancela. Quelque chose de chaud et d'humide se répandit sur la joue de l'Exécuteur. Touché au torse et au cou par plusieurs Parabellum, le marin fit encore trois pas avant de s'écraser sur le pont, faisant presque trébucher l'homme d'équipage qui le suivait.

Celui-ci n'eut pas plus de chance que son copain. Atteint de plusieurs balles, il laissa son arme s'envoler et s'effondra, roulant sur

lui-même.

Bolan tout en zigzaguant balayait l'espace devant lui. Touché, un des pourris se redressa, se prit encore quelques ogives, puis tournoya sur lui-même et passa par-dessus bord.

Alors que le percuteur de son arme claquait à vide, l'Exécuteur entendit les moteurs du Hatteras.

— Tirez sur le bateau ! cria-t-il par-dessus son épaule aux deux matelots qui le suivaient. Tirez-leur dessus !

Comme il tournait la tête, une imposante silhouette se dressa soudain sur le seuil d'une porte. Mais le Guerrier passa en courant devant l'amiral Fuentes. Le temps filait, leurs chances de réussite se rapprochaient désespérément de zéro. Le Hatteras s'écartait déjà du *Bernardo Chinle*.

Bolan vit le dernier pourri sauter à son tour par-dessus bord, mais pour être aussitôt massacré par l'équipage du vaisseau alors qu'il s'éloignait à la nage.

S'arrêtant enfin près de l'échelle de coupée, l'Exécuteur éjecta le chargeur vide et le remplaça. Le Hatteras était en train de tourner, et il présentait son flanc au feu des marins. Malgré tout, le type qui se trouvait à l'avant était en train de rire et de danser, comme si le malheureux venait de perdre la tête. Mais Bolan n'eut aucun mal à identifier l'objet qu'il agitait au bout de son bras.

L'air brassé par les pales de l'hélicoptère qui commençait de s'élever lui frappa le dos alors qu'il épaulait le G-3 et visait l'homme qui se trouvait sur la plate-forme avant. Il tira à dix reprises. Le canon de son fusil, assez bas, remonta de lui-même à chaque détonation, traçant une ligne sanglante sur toute la hauteur de sa cible. Tous les projectiles atteignirent le pourri et les deux dernières balles lui arrachèrent le sommet du crâne.

Le calcul était risqué, mais, dans l'esprit du Guerrier, un chronomètre s'était mis en place : l'homme ne pourrait appuyer sur son petit engin de mort que lorsque son patron et ses enfants seraient hors de portée de l'explosion. Cela lui donnait environ trois secondes. Alors que l'ordure basculait par-dessus bord, il laissa enfin échapper sa commande à distance. Dans une gerbe d'eau, le bateau de pêche passa sur son corps et sur le boîtier noir en train de couler.

Laissant de côté le G-3, l'Exécuteur fit descendre le LAW de son épaule. Ses mains s'activaient rapidement, avec efficacité. Elles connaissaient le rituel par cœur.

— Poussez-vous ! ordonna Fuentes, jailli comme un diable à son côté.

Son propre LAW était déjà prêt à faire feu.

La roquette de 66 mm sortit du tube en sifflant. Son sillage de feu et de fumée tourbillonnante alla droit sur l'arrière du Hatteras, et le bateau de douze mètres explosa dans une énorme boule de feu pendant que l'homme debout au poste de pilotage se désintérait.

Derrière eux, le Sikorsky avait commencé de s'élever.

Bolan se tourna avec le LAW à moitié monté sur son épaule. Alors que l'hélicoptère virait pour s'éloigner du vaisseau, il entrevit durant une fraction de seconde l'intérieur du cockpit. Par la vitre du compartiment arrière, il aperçut deux petits visages, effrayés.

L'Exécuteur baissa le LAW.

— Mais qu'est-ce que vous foutez ? hurla Fuentes. Pourquoi ne tirez-vous pas ? Donnez-moi ça, je vais le faire !

Bolan ne répondit pas.

— Vous êtes devenu fou ? poursuivit l'amiral, indigné. C'est Samosa, qui se trouve là-haut. Vous avez le Seigneur des Mers à portée de tir.

— Il y a aussi deux enfants à bord.

— Et combien de milliers de vies innocentes Samosa détruira-t-il si nous n'abattons pas cet hélicoptère ? Nous n'aurons peut-être plus jamais une chance pareille.

Mais Bolan ne bougeait pas.

— Je vais donner l'ordre d'allumer le système de guidage des missiles, annonça Fuentes. Nous avons encore tout le temps de lancer les ASROC. On pourra l'atteindre même une fois qu'il aura passé la ligne d'horizon.

— Taisez-vous ! ordonna l'Exécuteur.

Pour appuyer ses propos, il chargea le LAW sur son épaule et pointa l'extrémité du tube sur le torse de l'amiral.

Fuentes le regarda avec incrédulité. Le long du bastingage, les matelots étaient comme figés, abasourdis par la scène à laquelle ils assistaient.

— Ou vous êtes fou, déclara Fuentes, ou Samosa vous a acheté.

— Vous avez tout faux, répondit Bolan. Ici, la question est de savoir si les vies de deux êtres humains innocents l'emportent sur la vie d'un homme malfaisant.

— À l'évidence, votre réponse est oui !

— Asseyez-vous, amiral, et laissez donc souffler ce pauvre genou.

Le regard du Guerrier se porta au-delà de l'officier mexicain, vers l'hélicoptère qui disparaissait rapidement. L'abattre serait reconnaître qu'il n'y avait plus aucun espoir en ce monde.

Et l'Exécuteur, alors, n'aurait plus aucune raison de combattre.

Tout en regardant le Sikorsky se fondre dans la brume jaunâtre, à l'horizon, il murmura :

— On se reverra. Demain ou dans cinq ans, on se reverra...

Puis, se tournant vers l'amiral, il ajouta :

— Nous avons détruit la plus grande partie de son armée et tué ses meilleurs lieutenants, brûlé ses réserves de drogue et d'argent. Il est très affaibli. De plus, vous allez avoir la plus importante flotte de chasse contre ses équipes de trafiquants. La partie est entre vos mains maintenant, amiral. Et n'oubliez pas le plus important. Aujourd'hui vous connaissez son visage. Il ne pourra plus vous narguer. Dépêchez-vous de récupérer les explosifs qui truffent votre beau navire et préparez-vous à une guerre longue. Et souvenez-vous toujours que rien ne vaut de tuer des enfants. Jamais !

Il se détourna et regarda le ciel torturé. Ses pensées l'entraînèrent loin, très loin de cette guerre sanglante, vers une époque où ses parents, son frère et sa sœur vivaient heureux, une vie simple et saine. C'était le temps où il rêvait de fonder une famille, lui aussi, et d'avoir des enfants. Des enfants qui ne risqueraient pas de mourir sous les balles d'une guerre qui ne les concernait pas.

C'était avant. Avant que la mafia n'ait détruit sa famille. Avant que le jeune Mack Bolan ne soit devenu pour tous les pourris de la planète : l'Exécuteur.